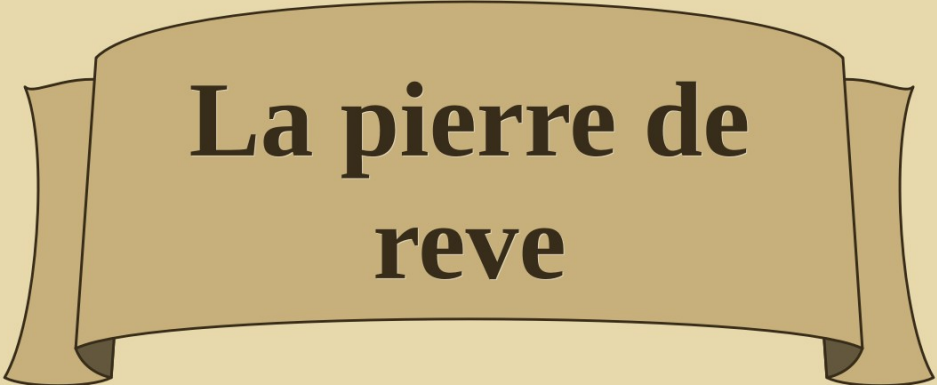




La pierre de reve

C.J. Cherryh

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



S-F
FANTASY

C. J. CHERRYH

LA PIERRE DE RÊVE



C.J. CHERRYH

La pierre de rêve

traduit de l'américain par Léone Maillet



Ce roman a paru sous le titre original :
THE DREAMSTONE

© 1983 C.J. Cherryh

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1984

LIVRE PREMIER

LE GRUAGACH

À propos de poisson et de feu

Il existe de par le monde des choses qui jamais n'ont aimé les Hommes, qui se trouvent là depuis bien plus de temps que l'humanité puisque, alors même que les Hommes étaient encore nouveaux sur cette terre et plus vastes les forêts, il existait des lieux où l'Homme, lorsqu'il les foulait, pouvait sentir peser sur ses épaules le poids des âges du monde. Des forêts où le silence était si grand qu'il pouvait entendre bruire une vie qui ne participait nullement de la sienne. Il y avait des ruisseaux d'où la magie n'avait pas fui, des montagnes qui chantaient avec leurs voix et, parfois, le vent qui effleurait la nuque de l'Homme et lui soufflait dans les cheveux portait le frisson d'une présence qu'il ne devait surtout pas affronter en se retournant.

Mais la rumeur des Hommes se faisait de plus en plus insistante et leurs avances de plus en plus hardies. La Mort était venue avec eux, ainsi que la connaissance du bien et du mal, car telle était leur force d'être à la fois vertueux et aveugles.

Les haches sonnaient. Les Hommes construisaient des maisons, des bastions, dressaient des pierres, abattaient des arbres, taillaient des champs là où des forêts s'étaient érigées au commencement du monde. Et ils arrivaient avec des troupeaux bêlants qu'ils faisaient garder par des chiens qui avaient oublié qu'ils étaient des loups. Les Hommes transformaient tout ce que leurs mains touchaient. Leur magie s'exerçait ainsi sur les bêtes, qu'ils rendaient dociles et stupides. Ils amenèrent le feu et la puanteur de la fumée jusque dans les vallons. Ils tracèrent des lignes et imposèrent une ordonnance nouvelle à la courbe des collines. Mais, avant tout, ils apportaient l'acier glacé afin de balayer les ombres anciennes.

Mais ils apportaient en même temps la brillance. Ce qui était inévitable, puisque cette brillance devait se mesurer aux ténèbres.

Les Hommes empilèrent pierre sur pierre et bâtirent des logis tièdes, et ils domestiquèrent certaines parmi les choses les plus humbles, les plus paisibles, mais les plus sombres s'enfouirent encore plus profond et les plus brillantes partirent, le cœur brisé.

Sauf l'une d'elles, dont la patience et l'orgueil étaient plus grands encore que chez toutes les autres.

Un lieu demeura donc, un lieu inviolé dans tout le monde existant, une forêt plutôt modeste tout près de la mer, tout près des humains, où le temps était différent d'ailleurs.

Et cette forêt, à un moment, avait cessé d'être un lieu accueillant. Au delà de sa lisière de grandes fougères, elle était cernée d'épineux. Des arbres morts s'y entremêlaient que nul bûcheron n'avait jamais touchés, car aucun bûcheron n'aurait osé s'aventurer en un tel lieu. Durant le jour, c'était un lieu de péril. Avec la nuit, pis encore, et jamais un homme n'aurait osé allumer un feu trop près des arbres anciens. En ce lieu, des choses murmuraient, et le vent marmonnait avec les arbres, ou bien avec lui-même, ou avec peut-être d'autres choses encore. Les Hommes savaient que la forêt était vieille, vieille comme le monde, et jamais ils n'avaient conclu la paix avec elle.

Mais, une certaine nuit, vint un Homme fourbu, qui avait vu nombre d'horreurs dans les lieux les plus cruels du monde, et le maigre feu qu'il alluma pour cuire ce qu'il avait à manger lui semblait un risque bien mince comparé à ceux qu'il avait courus dans la journée, et il rassembla encore quelques brindilles pour le nourrir.

Durant cinq années pleines, il avait battu les berges de la rivière Caerbourne et la lisière de cette forêt. S'il y avait des hors-la-loi dans les parages, il les connaissait tous par leur nom. Et s'il existait d'autres dangers, jamais il ne les avait rencontrés et ils ne pouvaient donc pas l'effrayer. Pas plus cette nuit que d'autres nuits où il s'était enfoncé entre les fûts sans âge et avait prêté l'oreille aux murmures et aux bruissements des feuilles. Ainsi, il alluma un petit feu, il cuisit son poisson, le mangea et, pour lui, après tant de jours de disette, ce fut comme un festin. Il se sentait chez lui, à l'abri, et il aspirait au sommeil au creux des feuilles mortes, là où il n'y avait guère de chance qu'un ennemi à deux jambes vînt le trouver.

Mais Arafel s'était aperçue de sa présence.

Les agissements des Hommes, généralement, n'éveillaient guère son intérêt. Les jours de sa vie étaient bien différents de ceux de l'Humanité, mais elle avait déjà vu cet Homme-là auparavant. Il avait franchi les marches de ses bois, il se montrait agile et ne faisait pas de mal ; il était avisé et il ne devait pas lui arriver facilement malheur. Un tel Homme ne troublait pas vraiment la paix.

Mais, cette nuit, il avait capturé un poisson dans les eaux de la Caerbourne et il avait allumé un feu sous un chêne ancien afin de le faire cuire. C'était témoigner d'une désinvolture par trop grande.

Donc, elle vint à lui. Pendant un temps, elle demeura invisible

entre les ombres des chênes, drapée dans sa cape grise à capuchon. L'Homme avait mangé son poisson, ne laissant que les arêtes dans le feu, et maintenant il était agenouillé, se réchauffant à la faible flamme, les mains renfermées en coupe au-dessus du petit monticule de cendres. Il avait rude apparence, les cheveux marqués de gris, le teint basané, le visage maigre, l'air épuisé. C'était là un homme dont toute la personne portait le venin du fer, car une épée était posée à côté de son genou. Arafel était venue prête à la colère mais, pour un Homme aussi grand, il semblait si paisible, si petit, blotti auprès de cette maigre chaleur dans le noir immense de la forêt, qu'elle s'interrogea. Comment était-il venu là, et pourquoi ? Risquant autant pour un aussi dérisoire réconfort ? Elle n'était pas la seule à s'être approchée de l'Homme. Des ombres bougeaient autour du petit feu, sifflant d'indignation. Il ne paraissait pas s'apercevoir de leur présence, comme sourd et aveugle dans la lumière près de laquelle il était blotti.

— Vous devriez prendre garde, dit Arafel.

Il saisit sa grande épée et se redressa sur un genou dans un seul et même mouvement.

— Non, ajouta-t-elle en s'avançant, la voix paisible, je suis seule. J'ai vu votre feu.

L'épée demeura près de son genou. Il n'avait rien vu, rien entendu jusqu'à cet instant. Cette silhouette enveloppée de gris pouvait être un jeu du clair de lune dans les broussailles, une image si ténue que le feu timide pouvait l'effacer, mais ses oreilles ne pouvaient l'avoir abusé.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Seriez-vous de ceux d'An Beag ?

— Non. Je suis d'ici. Je ne m'en écarte que rarement. Mais repoussez cette épée.

Il n'était pas en équilibre et cela ne lui était guère habituel. Il ne comprenait pas clairement pourquoi il demeurait ainsi sur un genou au lieu d'être debout, l'épée en main. Il n'avait pas eu une seule pensée claire depuis que cette créature étrangère s'était adressée à lui pour la première fois. Sa voix était aimable et douce. Il ne parvenait pas à en fixer le timbre dans son esprit, de sorte qu'il ne pouvait savoir si elle était jeune ou vieille, ou même encore si elle existait vraiment à l'instant où ses derniers mots moururent dans l'air, et il demeura là à épier l'obscurité sans distinguer sa forme. Mais il s'aperçut qu'il avait remis son épée au fourreau sans l'avoir clairement décidé. Ses mains étaient glacées. Il montra le feu.

— Partagez-le, s'il vous en dit. Du moins, profitez de sa chaleur car, si c'est quelque nourriture que vous voulez, il vous faudra l'attraper vous-même. J'ai mangé tout ce que j'avais.

— Je n'ai pas d'envie.

La créature étrangère s'approcha encore, dans un silence tel

qu'aucune feuille ne chuchota, et s'arrêta au seuil de la minuscule clairière, sur la souche qui abritait le feu du vent.

— Et quel est donc votre nom ?

— Donnez-moi le vôtre, dit-il.

— J'en ai plusieurs.

Doucement, le froid du sol avait rampé jusqu'à l'Homme. À présent, entre lui et la créature, le foyer semblait encore plus petit et faible.

— L'un d'entre eux, alors ? insista-t-il, car il avait toujours été Homme à exiger des réponses, même lorsqu'elles étaient dangereuses.

— J'ai guetté vos allées et venues dans ces parages. (La voix était si douce et si ténue que le moindre bruissement d'une seule feuille aurait suffi à la dominer.) D'autres choses vous ont vu, ne le savez-vous pas ? Mais votre pas a toujours été doux et rapide, jusqu'à ce soir. Et à présent, vous vous apprêtez à séjourner ici. Est-ce donc là ce que vous espérez ? Non, je ne le crois pas. Je ne peux pas le croire. Vous êtes trop sage pour cela.

Elle lut la dureté sur ses traits et le regarda. Son visage avait dû être harmonieux naguère, mais les années et les cicatrices l'avaient marqué et le soleil et le vent l'avaient usé. Ainsi, ce visage répondait au reste de sa personne : ses cheveux étaient en broussaille, ses vêtements en lambeaux et ses yeux sombres étaient désespérés. Pour sa part, il ne pouvait savoir ce qu'il voyait d'elle. Les Hommes voient ce qu'il leur plaît de voir, plus souvent qu'à leur tour. Peut-être pour lui était-elle quelque hors-la-loi de sa trempe, ou bien appartenait-elle à quelque armée venue d'au delà de la rivière. Et pas un instant sa main ne s'était vraiment éloignée de son épée.

— Pourquoi être venu ici ? demanda enfin Arafel.

— Pour y chercher refuge.

— Quoi ? Dans *mon* bois ?

— Si tel est le cas, je le quitterai, aussi vite que je le pourrai.

— Hors de ce cercle, il y a péril. Non, il ne serait pas bien d'y aller à présent. Quant au feu et au poisson, ils sont tous deux fort coûteux. Qu'avez-vous à m'offrir ?

Il n'émit aucune réponse. Elle n'aurait su dire s'il disposait d'une autre richesse que son épée. Et, en tout cas, il ne lui en proposa aucune.

— Quoi ? fit-elle alors. Rien ?

— Que désirez-vous ?

— La vérité. Pour le poisson et le feu, dites-moi en toute vérité ce que vous faites en ces bois.

— Je vis.

— Pas plus que cela ? C'est une vie qui me semble bien rude. Mais je ne lis que de la peine, en vous, Homme. Connaissez-vous jamais la joie ?

Il sentit le piège en même temps que la fatigue qui s'abattait sur lui et le pressait au sommeil. Mais il savait qu'il y avait aussi du danger dans le sommeil. Il assura fermement le fourreau de son épée dans le sol et s'y appuya de tout son poids tout en dévisageant l'étranger, essayant de distinguer ses traits mais plus il s'efforçait de mieux voir, plus sa vue devenait floue. Il semblait aussi que quelque pli de la cape de son visiteur projetait une ombre à l'endroit précis qu'il regardait, l'empêchant en fait de distinguer quoi que ce fût de précis. Il savait à présent sans le moindre doute qu'il avait en face de lui une créature du peuple des fées, bien que tout ne fût qu'ombres et reflets de lune à ses yeux qui refusaient de voir. Il ne s'était jamais attendu à semblable rencontre dans le temps de sa vie, il ne s'était guère préoccupé que de ses propres affaires, mais il n'en avait pas moins conscience du danger.

Ceux du peuple des fées étaient cruels et implacables avec ceux qui s'aventuraient dans leur domaine, et enclins aux plus sombres méfaits. Et peut-être était-ce parce qu'il était ainsi lié qu'il n'éprouvait guère de crainte devant cette créature étrangère, comme s'il vivait la dernière nuit du monde et que son dernier ami fût venu l'écouter.

— Je suis déjà venu ici, parfois. Ces lieux me semblaient sûrs. Jamais je n'y ai amené un ennemi. An Beag ne m'y suivrait pas.

— Pourquoi vous pourchassent-ils ?

— Je suis un Homme du Roi.

— Et ils ont quelque querelle avec ce Roi ?

La voix semblait si innocente, légère comme celle d'un enfant. Les années pesèrent sur lui, de plus en plus nombreuses, de plus en plus lourdes, et il s'appuya encore plus fortement sur la garde de son épée, la douleur envahissant ses os, et il rit.

— Une querelle, aye ! Ils ont tué le Roi à Aescford, brûlé Dun na h-Eoin, et à présent il n'y a plus de Roi. Depuis cinq années...

Sa voix était devenue rauque. Il lui paraissait incroyable que le monde entier n'ait pas été secoué par cette chute, mais la silhouette, devant lui, ne semblait pas réagir.

— Les Guerres des Hommes... Elles ne sont rien pour moi. Ce qui compte, c'est le poisson. Il était au bord de ma frontière.

Un frisson parcourut l'échine de l'Homme, pénétrant à peine le chagrin du souvenir.

— Mais j'ai dit la vérité.

— Tel était le prix que j'avais demandé. À présent, je vais vous donner un bon conseil : ne revenez plus. (L'ombre se redressa, grisaillant dans le noir.) Pour cette fois, je vous reconduirai à la rivière, mais pour cette fois seulement.

Il prit appui sur l'épée et se hissa sur ses pieds comme s'il faisait appel à ses ultimes forces, et peut-être en était-il ainsi. Ses épaules étaient voûtées. Pour un instant encore, il demeura la tête penchée,

puis la redressa. Ses épaules s'affermirent et il désigna une autre direction.

— Laissez-moi aller par la rive. À un mille ou deux en aval, je pourrai échapper à mes ennemis et je m'enfuirai aussi rapidement que possible.

— Non. Vous devez repartir par où vous êtes venu, et maintenant.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il en se penchant pour recouvrir consciencieusement son feu avant de lever son épée et de la sortir à demi du fourreau, quoiqu'il n'y eût pas trace d'espoir dans son regard.

» Mais mes ennemis m'attendent là-bas. Qui que vous soyez, si je n'ai pas d'autre choix, il me faut repartir d'ici. Je vous le demande donc à nouveau : laissez-moi suivre la rive. J'ai toujours été l'ami de ces bois. Jamais je n'ai levé la hache. J'en appelle à votre magnanimité pour cette fois. Et pour si peu de chose.

Elle le considéra. Il avait une telle décision et le ton si doux. Elle fut presque sur le point de s'effacer, de laisser l'Homme seul face à la nuit, à l'obscurité. Mais elle ne lisait pas en lui l'ombre de la colère, rien que la tristesse de la bravoure qui avait été jadis. Ainsi mourait le vieux cerf entre les loups, ainsi tombait l'aigle et ainsi le loup lui-même était-il terrassé. Elle songea longuement à ce courage et se souvint alors d'un lieu, si petit, mais qui était le seul refuge qu'elle pût connaître au sein de l'humanité.

— Je vous indiquerai où aller, dit-elle doucement, comment parvenir à un endroit, loin dans les collines, moins redoutable que mes terres. Mais il faudra pour cela me suivre pas à pas sans jamais vous écarter. La Mort était proche de vous, cette nuit. Elle est habile à la chasse, plus que n'importe lequel d'entre les Hommes. Non, ne regardez pas, ne cherchez pas. Venez, à présent. Posez cette épée et suivez-moi. Suivez-moi.

Pour la seconde fois, il remit l'épée dans son fourreau sans même en avoir conscience et il se mit en marche comme autrefois il avait marché après la sanglante Aescford, loin des collines, devinant qu'il écartait les branches de son visage. Il couvrit ainsi un long chemin sans en garder une trace de souvenir, et puis il se retrouva perdu. Il connaissait pourtant bien les bois et nul Homme, si près de lui, n'aurait pu l'égarer, mais la cape grise se fondait dans les taillis comme si les branches n'avaient plus de substance. Il pressa le pas sans parvenir à rejoindre son guide. Il haletait et son cœur commençait à peiner à tel point qu'il l'entendait résonner dans la nuit avec une force telle qu'il dominait tout autre bruit. Des branches lui lacéraient le visage et les bras. Les feuilles le fouettaient au passage, à la fois caressantes et cinglantes.

Mais, enfin, il rejoignit l'étrangère au bord de la rivière, près d'un arbre très âgé et sa cape grise semblait se mêler à l'écorce sous le clair

de lune. Ils avaient atteint l'endroit où le lit de la Caerbourne s'élargissait. Là, la rivière coulait sur des hauts-fonds et il connaissait chaque caillou de la berge.

Son guide tendit la main vers l'autre rive.

— Le gué. C'est là qu'ils doivent attendre, protesta-t-il.

Non. Pas pour le moment. Pas pour plusieurs nuits, sans doute. Croyez-moi : je sais. Là-bas, vous apercevez les collines. Au sommet de la première, il y a un cairn et, par-delà la seconde, en suivant le cours de la rivière à partir des rapides, vous remonterez le val en direction de la prochaine colline. Ce lieu où je vous envoie, vous ne le verrez jamais. Vous passerez la combe et ensuite l'épaulement de la Colline aux Corbeaux... Est-ce encore ainsi qu'on la nomme ?

— C'est toujours son nom, confirma-t-il.

Son regard se porta sur la ligne d'ombre des collines, par-delà la rivière et la forêt. Des étincelles dansaient dans les remous de la Caerbourne pour venir mourir à ses pieds. Il tourna brusquement la tête vers son guide, inquiet. Il n'y avait plus personne, si toutefois il y avait eu quelqu'un près de lui. Il ne gardait que le souvenir d'une voix douce, mélodieuse, telle qu'il n'en avait jamais entendu de pareille, et d'une lumière à peine entrevue.

Le monde paraissait obscur, à présent, et froid, et les ombres emplies de menaces.

— Êtes-vous là ? demanda-t-il à la nuit, mais rien ne lui répondit.

Il frissonna alors, puis, rejetant son épée dans son dos, s'engagea dans les eaux de la Caerbourne qui lui arrivèrent bientôt à la taille, s'attendant à chaque instant à voir jaillir des volées de flèches de la sombre muraille des arbres, sur l'autre rive, à tomber dans quelque embuscade accompagnée par le rire glaçant du peuple des fées qui devait l'observer. « Présent de fée n'était pas chance » et, en cet instant, il n'avait plus le moindre sentiment de sécurité.

Mais rien n'apparut sur la rive, en face de lui, si ce n'est un timide remous entre les roseaux. Il escalada la berge sans rencontrer le moindre ennemi, le plus infime danger. Aussitôt, pourtant, il se mit à courir pour que le sang revienne dans ses jambes et plongea entre les boqueteaux de jeunes arbustes, sur les abords déserts d'An Beag et de ses villages.

Son nom était Niall, mais on l'avait appelé plus récemment Dubhlachan et il avait porté d'autres noms encore auparavant. Car il avait été un seigneur dans les années qui s'étaient écoulées. Mais le Roi qu'il servait à présent n'était encore qu'un bambin sans défense, que l'on avait caché quelque part dans les collines, du moins les cœurs fidèles le croyaient-ils. De même, les plus loyaux des hommes avaient-ils pourchassé et traqué les traîtres jusque dans les champs de la vallée de la Caerbourne, et plus loin encore, car c'était bien là tout ce qu'ils

pouvaient faire pour ce si jeune Roi qui devait attendre d'avoir l'âge d'homme.

Cinq années durant, Niall avait vécu dans les lisières de la forêt, se cachant sous les pierres, dans les fourrés, et certains hommes l'avaient suivi, mais pour la plupart, désormais, ils étaient morts ou dispersés.

Ainsi, il courait, d'abord parce que le soleil s'était enfin levé, et parce qu'un songe, quelque part dans les bois sombres, lui avait promis la sécurité. Il n'était plus jeune. Et il avait perdu toute foi envers les Rois à venir. Il ne désirait plus qu'un âtre auprès duquel se réchauffer, du pain à manger, et nul poursuivant sur ses talons.

Le soleil montait derrière lui et il courait toujours, il suivait les méandres du sentier dans les Collines Brunes. Les Hommes les disaient hantées, comme les bois. Mais il avait une longue habitude de pareils endroits, où nul homme prudent ne se serait risqué. La rumeur ne lui apportait que de l'espoir, de plus en plus d'espoir au fur et à mesure qu'il pénétrait dans les collines. La fatigue le quitta et il courut plus légèrement, comme jamais encore il n'avait couru, parmi les pierres rudes et la désolation. Le soleil était haut dans le ciel. La sueur ruisselait sur son corps. Il n'entendait plus que ses foulées, le bruit des pierres qui roulaient, rien d'autre au monde, comme si quelque voile s'était abattu sur ses sens et que le monde avait cessé d'être comme avant. S'il avait existé une forêt sombre, celle-ci était toute de lumière, et le soleil dansait dans les feuillages et faisait rutiler les pierres.

Il atteignit la Colline aux Corbeaux et escalada la pente. Il éprouvait un sentiment d'étrangeté dans le soleil de midi qui flamboyait sur l'épaule, en face de lui, là-bas. L'espoir était encore plus vaste dans son cœur, aussi courait-il, de plus en plus vite, bien qu'il fût près de mourir. Mais il avait encore une barrière à franchir, il fallait encore avancer, atteindre ce lieu que l'on ne trouvait que par hasard, par chance, ou parce qu'il était le dernier espoir au monde.

C'était un lieu paisible, avec des prairies et des haies, une murette de pierraille, une cheminée penchée, un toit de chaume doré, l'éclat du soleil dans la poussière et sur le champ d'orge.

Il tomba sur les genoux, puis de tout son long, tandis que, quelque part, une voix appelait : « Venez voir ! Venez voir ! Vite, venez ! Un Homme vient de tomber dans la cour ! »

À la ferme de Beorc

La sueur coulait en ruisselets dans le dos de Niall. C'était bon de manier un marteau et non une épée, de planter des chevilles dans le coffre à grains. Bientôt, ce serait la nouvelle moisson : les champs étaient déjà d'un blanc doré sous le soleil.

Le garçon qui lui apporta à boire avait un visage buté. Il s'appelait Scaga. Niall but de quoi étancher sa soif, puis versa le reste de l'eau sur sa tête. Scaga lui prit la louche des mains et, plus maussade que jamais, poursuivit sa ronde. C'était tout à fait dans sa manière et nul ne lui en faisait jamais grief. Quand le garçon eut disparu, des oiseaux se posèrent sur la barrière, surveillant Niall de leurs petits yeux malins, picorant quelques grains dans la poussière dès qu'il eut le dos tourné. Il pensait au dîner. En été, ils mangeaient dehors, sous le grand chêne dont l'ombrage couvrait toute la Ferme. Ils se rassasiaient de la cuisine délicieuse d'Aelfraeda et parfois ils chantaient jusqu'à ce que les étoiles montent dans le ciel. Pour tous, c'était l'heure de gagner le lit dont ils sortaient dès les premiers rayons du soleil. C'était ainsi que coulaient les jours à la Ferme de Beorc, et Beorc lui-même veillait à toutes les besognes dans son grand domaine ; aussi bien nul ne mollissait jamais à la tâche, chaque chose était accomplie quand en venait la saison et tous les outils étaient réparés et prêts avant le temps de la moisson. Il y avait du travail pour tous les bras, pour les hommes, les femmes autant que les enfants. Car les champs étaient vastes, les vergers de même, les moutons paissaient l'herbe des collines auprès de la source tandis que le bétail et le poney étaient en pâture auprès du petit ruisseau torrentueux, plus bas, là où les saules aux troncs tourmentés étendaient leur ombre sur les cailloux usés par le temps qui étaient comme une chaussée pour les enfants. Plus près de la Ferme, le ruisseau coulait non loin de la grange. Là s'ébattaient des porcs gras ainsi qu'un troupeau d'oies tout aussi grasses – et plus bruyantes – qui tournaient sans cesse autour de la ferme. Mais il existait aussi au flanc de la colline un loup, un petit loup paresseux et bien nourri qui appréciait qu'on lui gratte les oreilles, ainsi qu'un faon

qui était partout à la fois et se mêlait de tout. Un blaireau avait fait son terrier dans un creux, non loin du champ de navets, et toute une armée d'oiseaux vivait auprès du domaine, depuis le héron du ruisseau jusqu'à la famille de hiboux qui avait élu domicile dans la grange. Tous étaient des réfugiés. Le louveteau autant que le faon. Tous étaient venus se réfugier dans la paix qu'Aelfraeda entretenait. Et tel était le charme qui s'exerçait sur eux que jamais ils ne se querellaient ni ne s'attaquaient, le héron se contentant des poissons du ruisseau et les hiboux des souris de la grange qui ne respectaient aucune loi.

Et cela s'étendait aux créatures à deux jambes, qui toutes, à l'exception de Beorc et d'Aelfraeda eux-mêmes, étaient également des réfugiés, de tous âges, et sans lien de parenté. Il y avait le grand-père Sgeulaiche, aussi usé et ridé qu'une pomme de l'hiver passé, dont les mains habiles à manier la gouge faisaient surgir des formes merveilleuses du bois : perpétuellement assis sur le porche dans une grande mare odorante de copeaux, il racontait ses histoires à tel garçon ou telle fille qui cardait la laine ou baratait la crème. Car il y avait une demi-douzaine d'enfants à la ferme, qui appartenaient à tous et à personne, comme le faon. Il y avait Scaga l'adolescent, bien sûr, qui chapardait de la nourriture à la moindre occasion pour la cacher, bien qu'Aelfraeda lui donnât tout ce qu'il pouvait désirer. Car Scaga, disait-elle, redoutait encore de souffrir de la faim. Et elle ajoutait : laissez-le donc cacher ce qu'il veut et manger tout ce qu'il peut et un jour il retrouvera le sourire. Il y avait aussi Haesel, qui avait presque six ans, et Holen, qui en aurait bientôt plus de douze, et Siobrach, Eadwulf et Cinhill, qui se trouvaient entre ces deux âges. Au nombre des adultes, il y avait Siolta, qui avait atteint l'âge mûr, qui boitait, et savait confectionner des fromages et du pain délicieux. Lonn, dont le visage portait la cicatrice d'un coup d'épée, d'un sourcil au menton, plus quelques autres encore, mais qui avait des gestes doux et précis avec le bétail. Siolta et Lonn étaient mari et femme, bien qu'ils ne se fussent connus qu'une fois arrivés chez Beorc. Et puis il y avait aussi Conmhaighe et Carraig et Cinnfhail et Flann, et Diomasach, Diarmaid et l'autre Diarmaid, et Ruadh, et Fitheach et d'autres encore, si bien que jamais il ne manquait de bras pour les plus durs travaux, que ce fût dans la maison ou dans les champs, en plus de Beorc et d'Aelfraeda eux-mêmes, qui étaient un peu partout à la fois quand on avait besoin d'eux, toujours courageux et joyeux.

L'endroit jouissait d'un temps clément, le grain poussait haut et dru, les pommes rondes et sucrées, et le ruisseau ne se tarissait jamais en été. Avec le jour, une brume de lumière se posait sur les collines et les yeux devenaient brûlants et douloureux quand on essayait de regarder au loin, dans la direction des Collines Brunées, et de

l'épaulement montagneux qui séparait la Ferme de Beorc de la rivière, au sud, et au delà encore, vers An Beag et d'autres endroits dont le seul nom semblait provenir d'un rêve.

— Vous n'avez installé aucune garde ? avait demandé Niall tandis qu'on le soignait et qu'on lui donnait à manger à satiété, les premiers jours. Aucun homme ne veille sur ce lieu ? Je pense qu'il le faudrait. Je m'y connais en armes.

— Non, avait répondu Beorc, et son visage rude, large, ouvert, s'était fait cramoisi et il avait ri. Non, tu as eu de la chance d'arriver ici. Bien peu l'ont eue, cette chance, et ils ont été les bienvenus. La chance, vois-tu, règne sur cette vallée. Si tu veux rester, reste, mais si tu souhaites partir, je te montrerai un chemin. Mais si tu veux revenir ensuite, je ne crois pas que la chance guidera tes pas une seconde fois.

Ainsi, Niall ne dit rien de plus à propos de frontières ou de barrières, percevant en Beorc quelque force qui protégeait ses limites, comme s'il avait la certitude ou l'espoir que les autres devaient se comporter de même. C'est alors qu'il s'était dit, éprouvant un curieux frisson à cette pensée, que Beorc était proche d'un Roi. Pourtant le titre de Roi ne lui seyait guère, avec ses cheveux roux et gris qui faisaient comme un halo autour de sa tête, ses joues brûlées par le vent au-dessus de sa barbe aussi rebelle et folle que sa chevelure. Beorc était comme un feu, comme une bourrasque de vent : puissant et fort, riant beaucoup, se satisfaisant de ses propres conseils. Aelfraeda était à la fois semblable à lui et bien différente. C'était une femme aux mains fortes, à la poitrine large, les cheveux coiffés en superbes tresses dorées qu'elle portait en couronne. Elle soulevait seule les seaux à lait, refusait poliment les mains secourables, tissait, cousait et faisait la cuisine pour tous, deux-jambes ou quatre-pattes, régnait sur toute la maisonnée avec pour sceptre une cuillère en bois.

La chance souriait à cette demeure et des choses bien surprenantes y advenaient plus souvent que de coutume : les mauvaises herbes pouvaient pousser dans les semis et se retrouver un matin toutes fanées entre les rangs, si bien qu'il n'était plus besoin de manier la binette dans les carrés de légumes. Par contre, s'il advenait que certains légumes disparaissent en l'espace d'une nuit, nul n'y faisait allusion. De même, des outils que l'on croyait à jamais perdus étaient retrouvés un matin sous le porche, ce qui pouvait faire courir quelques frissons sur l'échine des moins braves. Et tout aussi bien, les gâteaux au beurre et l'écuelle de lait qu'Aelfraeda, consciencieusement, déposait chaque soir sur le banc du porche s'évanouissaient sans que reste la moindre miette, ce qui pouvait être le fait du jeune louveteau, ou du faon, ou bien encore des oies, mais Niall ne guettait jamais ce qu'il advenait des gâteaux et du lait et semblait n'avoir aucune envie de se glisser sous le porche dès la nuit tombée.

Mais le plus singulier, c'était encore l'Homme Brun, du moins était-ce ainsi que le surnommait Niall, que l'on voyait toujours rôder dans les vergers, dans les rocailles, et qui apportait beaucoup à l'étrangeté des lieux. « Mais, disait Beorc lorsque Niall venait se faire l'écho des agissements de l'homme Brun, il est très vieux. Il ne faut pas le contrarier.

Pour être vieux, il l'est sûrement, cet Homme Brun, se disait Niall. Aussi vieux que la pierre, que les collines et toutes ces choses, car il y avait en lui de l'étrangeté et quelque sort. Rien n'aurait pu être aussi vif à échapper à l'œil, toujours à bondir à la limite du regard pour se perdre entre les rochers.

Tout soudain, il était assis là, non loin de Niall, pareil à un petit tas brun, près de la grange, les pieds nus, recroquevillé, les regards rivés sur le moindre geste de Niall. Il était aussi ridé qu'un vieillard, aussi agile qu'un enfant. Ses longs cheveux bruns tombaient sur ses bras velus de même que sa longue barbe couvrait son torse. Ses pieds anormalement grands étaient aussi poilus que ses mains, il était tout entier d'un brun presque noisette, guère plus grand qu'un adolescent, les cheveux striés de gris, avec des brins de paille. Il était souvent près de la grange à dérober des pommes dans la cuve, quelquefois sur la croupe du poney, dans l'écurie, les bras chargés de pommes.

Oui, l'Homme Brun avait le don d'être là un instant, puis nulle part, et lorsque Niall risqua un second regard, il avait disparu.

Mais, dans le même instant, quelque chose le piqua dans le dos. Il se retourna en jurant, levant son maillet. Une ombre glissa et il crut la retrouver du coin de l'œil, continuant de pivoter sur lui-même, la pourchassant dans un nuage de grains. Mais si vif qu'il fût, l'ombre réussit à se perdre.

— Hé ! cria-t-il, en bondissant vers un recoin, mais l'ombre lui échappa encore, à peine entrevit-il un tourbillon brun.

Mais il ne gagnerait rien à pourchasser ainsi l'Homme Brun, il le savait. Déjà, il avait franchi des barrières, couru sur les pierres et par-dessus le ruisseau pour tenter de l'attraper. Aussi contourna-t-il l'appentis afin de le surprendre. Il surgit derrière lui et leva son maillet, non pour frapper mais pour l'effrayer, simplement.

L'Homme Brun cria et s'accroupit plutôt que de s'enfuir. Il enfouit la tête dans ses mains velues, puis risqua un regard rapide pour voir si aucun autre coup de maillet n'était à redouter.

— Ça suffit, dit Niall. Du calme...

C'était lui, tout à coup, qui se trouvait en faute, et il espérait que nul ne l'avait surpris.

L'Homme Brun regarda une deuxième fois entre ses doigts, puis s'agita, cracha, et s'éloigna promptement sur ses jambes torses.

— Au diable ! marmonna Niall, puis il regretta aussitôt d'avoir

proféré un tel souhait.

Et rien ne se passa très bien pour lui durant la journée. Il avait abandonné son maillet pour se rendre dans la grange. À peine y était-il entré qu'il reçut de la paille dans le cou.

— Que la peste t'emporte ! lança-t-il.

Mais l'ombre se faufilaît déjà entre les poutres du toit, dérangeant les hiboux dans un grand battement d'ailes poussiéreuses.

— Reviens !

L'ombre était déjà dehors.

— Ne bouge pas !

Beorc venait de surgir derrière Niall, et il sentit la honte se répandre sur son visage. Il n'avait pas pour habitude d'être ainsi surpris, et dans son tort de surcroît.

— Je ne l'aurais pas frappé, dit-il simplement.

— Mais tu as blessé sa fierté.

Un instant, Niall resta silencieux.

— Comment réparer cela ?

— Par la douceur, dit Beorc. Uniquement par la douceur.

— Rappelez-le.

— Cela, je ne le puis pas. C'est le Gruagach et nul ne l'a jamais appelé par son véritable nom – qu'il n'a jamais dit.

À cet instant, Niall frissonna car il avait le sentiment que sa chance l'avait abandonné. Parce que, songeait-il, j'ai osé effrayer un membre du peuple des fées. Et il lui revint tout soudain dans quelles circonstances il avait trouvé la Ferme de Beorc et y séjournait encore : par la chance.

Ce soir-là, l'appétit ne lui vint pas et il déposa son assiette sous le porche, auprès de l'écuelle qu'Aelfraeda avait déjà placée. Mais, au matin, le présent d'Aelfraeda avait disparu alors que le sien était encore là.

Néanmoins, sa chance ne bascula pas vraiment, si ce n'est que, de temps à autre, il recevait de la paille sur la tête quand il entraît dans la grange et que certains de ses outils disparaissaient quand il avait le dos tourné pour réapparaître bien en place dans la grange, alors même qu'il en cherchait d'autres.

Dans ces circonstances, il fit preuve d'une patience qui ne lui ressemblait guère, allant même jusqu'à mettre une pomme bien mûre et bien juteuse à la place de tel ou tel outil retrouvé. Les présents disparaissaient, mais les outils aussi. Il apprit à en sourire, à oublier son infortune et à ne plus y songer durant ses promenades.

Cette patience s'étendit même jusqu'aux larcins du jeune garçon, Scaga. Ainsi un jour surprit-il Scaga dans les champs, prêt à chaparder

son déjeuner et demeura silencieux jusqu'à ce que le garçon lève sur lui un regard effrayé. Il faut dire que Niall avait oublié le maillet qu'il tenait depuis le matin.

— Tu ne veux pas m'en laisser quelques miettes ? demanda Niall. J'ai travaillé dur.

Le regard de Scaga demeurait fixé sur lui. Mais il était prêt à fuir en courant, déjà dressé. Et il reposa le panier.

— Nous pourrions partager ? proposa Niall. Ça me ferait plaisir d'avoir de la compagnie.

— Il n'y a pas grand-chose, risqua le jeune rouquin en soulevant la serviette qui couvrait le panier.

— Il y a toujours assez pour deux, dit Niall.

Leur déjeuner fut silencieux. Plus tard, Scaga vola les autres, mais Niall jamais plus. Et certains outils revinrent avant même que Niall ait pu s'apercevoir de leur disparition.

Ce fut à peu près durant cette période que le Gruagach se manifesta de nouveau, qu'il s'assit au coin de la grange pour épier Niall.

— Tiens, regarde : voilà du grain, dit Niall en plongeant la main dans le coffre. Et si tu préfères, j'ai aussi du pain et du bon fromage.

La tête de l'Homme Brun s'éclipsa avant qu'il eût fini sa phrase, mais elle réapparut peu après pour le regarder et ses outils continuèrent d'être escamotés pour revenir ensuite, mais seulement de temps à autre, comme si ce n'était plus là qu'un simple rappel.

Aussi sa chance ne disparut-elle pas et les jours passèrent ainsi, des chaleurs de l'été au temps des moissons. Le faon grandissait, toujours frêle, le jeune loup hurlait à la lune, et les faucilles se retrouvaient affûtées chaque matin, avant la moisson du jour.

Mais il advint qu'à l'heure de midi, un jour, un homme surgit dans la vallée, venant du sud, de la Colline aux Corbeaux, et les oies se dispersèrent à son approche, effrayées.

Comme tout le monde, Niall se précipita hors de la maison en courant. L'homme venait de tomber en essayant d'escalader la barrière. Il gisait parmi ses armes. Il était maigre et portait un arc, une épée, et un carquois vide. Lonn s'approcha et le redressa, Niall vint lui prêter main forte, et demeura soudain figé, à genoux, car il connaissait l'homme.

— Il se nomme Caoimhin, dit-il.

La peur montait en lui comme si sa sécurité était menacée. Il jeta un bref regard par-delà la barrière, en direction des collines, s'attendant presque à découvrir des poursuivants lancés sur les traces de Caoimhin. C'est alors qu'une main l'agrippa et il baissa le regard, honteux.

— Seigneur, lui dit Caoimhin. (Sa main tremblait. Caoimhin avait été le meilleur d'entre tous les archers.) Ô seigneur, nous avons entendu dire que vous étiez mort.

— Mais non, fit Niall. Du calme. Appuie-toi sur moi. Je vais t'aider à marcher.

Caoimhin s'abandonna à lui, le serra très fort, ne faisant confiance qu'à son seigneur, et ainsi, avec Beorc, Lonn, Flann, Carraig et tous les autres, ils le soutinrent jusqu'à la cour, puis la maison où ils l'abandonnèrent aux soins d'Aelfraeda, et il n'en était pas de meilleurs.

Ce soir-là, il y avait de la soupe de mouton avec du pain et du beurre frais, et Caoimhin gagna le porche en boitant, puis la cour où l'on avait dressé sous le chêne la table chargée de victuailles. Les moissonneurs regagnaient la Ferme en chantant mais Caoimhin s'arrêta avec le regard perdu d'un homme trop dur pour verser des larmes. Niall vint alors auprès de lui, Beorc lui donna une grande tape chaleureuse sur l'épaule, demanda un couvert et une chope de bière.

— Assieds-toi ici.

Niall le poussa devant la table et lui offrit son propre siège tandis que Siolta disposait les couverts.

— À Caoimhin ! lança Beorc en levant sa chope.

Et tous de l'imiter avant de se régaler d'un de ces festins que savait prodiguer Aelfraeda.

Caoimhin goûta de tout un peu, mais ses mains tremblaient et, finalement, les larmes coulèrent sur ses joues et il resta là, les doigts serrés sur son pain. Niall passa un bras sur ses épaules et le soutint un instant, car l'homme était très affaibli. La compagnie ne perdit qu'un moment de son entrain car tous comprenaient.

— Mais quel est donc cet endroit ? demanda enfin Caoimhin après avoir bu une gorgée de bière.

— Un refuge, lui dit Niall. La sécurité. Un lieu où le mal n'est jamais venu et ne viendra jamais.

— Sommes-nous donc morts ?

Niall éclata de rire.

— Morts ? Certainement pas.

Pourtant, la peur s'insinuait en lui. Il en venait presque à souhaiter que Caoimhin ne fût jamais venu car l'homme lui ramenait le souvenir de ce qu'il avait été et il avait l'odeur de la mort sur lui. Bien plus : il craignait la paix qui régnait dans ce lieu, comme si cela éveillait un sentiment de danger dans son cœur.

Dans les jours qui suivirent, Caoimhin se reposa le plus souvent dans la maison, sortant parfois sur le porche pour goûter au soleil et à la brise. Il dormait beaucoup, mangeait et buvait de même du matin

au soir, aussi son visage était-il de moins en moins hagard et désespéré.

Il avait dès les premiers jours tenu à garder au moins son épée sur lui, et même lorsqu'il faisait la sieste au soleil il la conservait à son côté. Et c'était bien souvent que sa main la cherchait au plus profond de son sommeil, que ses doigts se crispaient sur la poignée. Son visage perdait alors un instant la paix qu'il avait retrouvée. Pourtant, après trois jours, il laissa l'épée à la maison, auprès de la cheminée, avec son arc et son carquois vide. Le quatrième jour, il s'assit un moment sous le porche avec le vieux Sgeulaiche, puis traversa la cour jusqu'au battage. Niall l'aperçut et essuya la sueur et la poussière de grain de son front.

— Aelfraeda sait-elle que tu es là ?

— Mais avec votre permission...

Niall fronça les sourcils.

— Non. Pas ici.

— Mon seigneur...

— J'ai dit : plus de seigneur. Plus ici, Caoimhin. (Il lui tapota doucement l'épaule.) Viens avec moi.

Caoimhin le suivit jusqu'à la grange. Ils s'arrêtèrent dans la pénombre.

— À la Ferme, dit Niall, il n'y a pas de seigneur. Si ce n'est Beorc lui-même, pas de dame, si ce n'est Aelfraeda. Et cela me convient. Il faut que tu oublies mon nom.

— Je me suis reposé. Je suis maintenant assez dispos pour repartir. J'irai porter à nouveau votre parole et la nouvelle que vous vivez. Dans les collines, il y a des hommes à nous.

— Non. Non, si tu quittes cet endroit, je ne pense pas que tu en retrouveras jamais le chemin à nouveau.

Sur le visage émacié de Caoimhin, la volonté s'estompa. Il regarda Niall de bas en haut et parut douter de ce que voyaient ses yeux.

— Ce cal que vous avez aux mains ne vient pas de votre épée, seigneur. Et vous avez de la paille dans les cheveux. Vous faites un travail de fermier.

— Et je le fais bien. J'éprouve ici plus de joie que je n'en ai jamais connu. Et cela m'apporte plus de bienfait que je ne l'aurais espéré, Caoimhin. Tu verras. Tu comprendras ce qu'est cet endroit en vérité.

— Il vous a envoûté, seigneur, c'est tout ce que je comprends. Le Roi...

— Le Roi... (Niall eut un haussement d'épaules et détourna le regard.) Mon Roi est mort. L'autre... qui peut savoir ? Qui est même certain de son existence ? Mais mon Roi, je l'ai vu mort. Et l'autre, je ne l'ai jamais vu. Un bébé que l'on a enlevé la nuit. Ce peut être l'enfant de n'importe qui. D'une servante ou d'un mendiant...

— Moi, je l'ai vu !

— Tu l'as vu, hein ? Et qu'est-ce que cela prouve ? Je te dis que ça peut être n'importe quel enfant.

— C'est un garçon. Il est blond et très beau. C'est Laochailan, fils de Ruaidhrih. Il a cinq ans à présent. Il est sous la protection de Taithleach... Doubteriez-vous de lui ? Ils se déplacent sans cesse dans les collines et jamais les traîtres ne sauraient les retrouver. Mais ils ont besoin de vous, Niall Cearbhallain.

— Un garçon...

Niall s'assit sur le coffre à grain et leva les yeux sur Caoimhin avec un goût de cendres dans la bouche.

— Et qui suis-je, Caoimhin ? J'avais quarante-deux ans quand j'ai commencé à entretenir l'espoir de voir naître un Roi. Caoimhin, mes membres sont douloureux de ces cinq années passées à dormir sous les arbres, sur la pierre dure. Et même si cet enfant, ce garçon revient pour prendre Dun na h-Eoin – regarde-moi. Il faudra encore vingt ans pour qu'il devienne un homme, et combien encore pour qu'il soit un Roi ? Ai-je la moindre chance de voir jamais ce jour ?

— Certes, mais lequel d'entre tous ceux qui ont trouvé la mort à Aescford verra jamais le Roi qui est né ? Le verrai-je, moi ? Je l'ignore. Mais je fais ce que je peux, ainsi que je l'ai toujours fait. Où est donc votre cœur, Cearbhallain ?

— Il est brisé. Depuis longtemps. Je ne veux plus que l'on m'en parle. *Plus jamais*. Tu peux partir ou rester, comme tu le désires. Mais pour l'heure, je te demande de rester. De te reposer encore. Un petit peu plus longtemps. Et de voir comment les choses se passent ici. Ô Caoimhin, laisse-moi dans cette paix.

Caoimhin demeura longtemps silencieux, l'air perdu, navré.

— La paix, répéta Niall. Notre guerre est finie. Il ne faut penser qu'à la moisson, aux pommes qui mûrissent, aux longues nuits de l'hiver. Nous ne pouvons être d'aucune aide ailleurs et nous n'avons nul besoin d'épées. Laissons-les aux plus jeunes. S'il doit nous venir un Roi, il est pour eux, non pour nous. Ce que nous avons entrepris, d'autres doivent l'achever. N'est-ce pas dans l'ordre des choses ?

— Seigneur... murmura doucement Caoimhin.

Il y eut une ombre non loin de la porte, un bruit léger, et l'inquiétude apparut dans son regard. Il bondit et roula au sol en empoignant celui qui les avait écoutés.

— On nous espionnait ! cria-t-il en saisissant l'Homme Brun par la chevelure.

Il claqua la porte tandis que sa capture se débattait en ahanant.

— Laisse-le, dit Niall immédiatement. Laisse-le partir.

Caoimhin lui jeta un bref regard surpris, puis poussa un juron car l'Homme Brun l'avait cruellement mordu et griffé dans le même

temps. Il le maintint de la main gauche et dit :

— Mais ce n'est pas un Homme...

— Il s'appelle le Gruagach, dit Niall en l'obligeant à lâcher prise.

La créature s'agrippa au bras de Niall, dansa dans son dos, puis s'enfuit et se réfugia derrière une meule de foin, l'épiant du regard, couverte de paille et de poussière.

— Méchant, méchant !

La voix était frêle et le ton avait de quoi faire se dresser les poils sur la poitrine de tout homme.

— Il ne te fera jamais de mal, promet Niall.

Jamais il n'avait encore entendu parler l'Homme Brun, quoique certains aient prétendu qu'il en était capable.

— Ouvre la porte, Caoimhin. Laisse-le partir !

Avec précaution, Caoimhin repoussa le battant et la lumière entra à flots. Le Gruagach se mit en mouvement et se glissa vers le seuil. Jamais encore Niall ne l'avait vu d'aussi près. Le visage ridé était brun, barbu, les yeux sombres comme l'eau d'un puits sous les cheveux hirsutes. Levant le regard vers lui, la créature parut s'incliner sur ses jambes courtes. Puis elle s'enfuit, vive comme la brise, et fut bientôt hors de vue.

Niall se tourna vers Caoimhin et lut la frayeur et le doute sur son visage.

— Il n'est pas dangereux.

— Vraiment ? (Caoimhin s'appuya contre la porte.) À présent, je sais où passent les gâteaux qui disparaissent chaque nuit, et ce que vaut ce lieu. Il faut partir, Cearbhallain. Maintenant.

— Je ne partirai pas. Non. Tu ne sais pas. Tu ne connais pas la Ferme. Faisons un marché. Rien que pour un temps. Tu crois encore en ma parole, n'est-ce pas ? Reste. Ensuite, tu pourras partir. Mais jamais plus tu ne retrouveras le chemin qui t'a amené ici. Était-ce par chance ? Dis-le-moi. Tu respirez l'air du matin, tu as pris un copieux déjeuner et tu sais qu'un bon dîner t'attend ce soir. Il n'y a pas de déshonneur à rester en vie. Cette guerre n'est plus la nôtre. Mais c'est bien notre chance qui a conduit tes pas jusqu'ici. C'était... comme une victoire. Je le pense. Réfléchis, Caoimhin. Et reste encore un peu.

Caoimhin demeura longtemps songeur, puis il baissa les yeux, hésita, et regarda franchement Niall.

— L'automne approche, dit-il.

— Et l'hiver, ensuite. L'hiver, Caoimhin.

— Je resterai jusqu'au printemps. Ensuite, je partirai.

Les pommes emplirent bientôt les cuves, les saucisses se changèrent en fumée, le chêne perdit son feuillage et la neige tomba à gros

flocons. Le Gruagach s'asseyait sur le toit, près de la cheminée, et ses traces étaient profondes lorsque les gâteaux et la bière avaient disparu. Certaines nuits, il tenait compagnie au poney et aux bœufs.

Toute la maisonnée s'était rassemblée autour de l'âtre.

— Raconte-nous des histoires, demanda Scaga à Caoimhin.

C'était merveilleux : le jeune Scaga, avec l'hiver, s'était mis à préparer la pâtée du poney sans que nul ne le lui ait demandé et, depuis la fin de l'été, rien ne disparaissait plus dans la maison. Il était devenu à la fin un garçon raisonnable sinon paisible, il se plaisait en la compagnie de Niall et, par adoption, en celle de Caoimhin.

Ainsi, Caoimhin leur raconta un hiver sur le Daur pendant une tempête qui avait abattu les arbres anciens, et Sgeulaiche renchérit car il avait le souvenir d'avoir été, lui aussi, pris dans une telle tempête. Plus tard, quand chacun se recroquevilla sous son édredon, et que Beorc et Aelfraeda se furent retirés dans leur grand lit clos, dans la soupente, Caoimhin se tourna vers Niall, qui occupait la couche voisine, et lui déclara :

— C'est un hiver pour un jeune homme.

— C'est une guerre pour un jeune homme.

— Ils ont pris vos terres. Et les miennes aussi.

Niall resta longtemps silencieux.

— Je n'ai pas d'héritier. Et je n'en aurai probablement jamais.

— Quant à cela...

Ce fut au tour de Caoimhin de garder le silence, très longtemps.

— Quant à cela, reprit-il enfin, c'est également pour les hommes jeunes. Comme l'hiver. Comme la guerre.

Après cela, il ne dit plus rien. Mais, au matin, il semblait délivré d'un poids.

Il va rester, songea Niall en retenant son souffle. Voilà au moins un homme qui m'aura suivi. Puis il rejeta cette pensée orgueilleuse, oublia *mon seigneur* de même que *Cearbhallain* et revêtit de chauds vêtements, car une besogne hivernale l'attendait, et il fallait panser les bêtes. Dehors, les enfants se jetaient des boules de neige et Caoimhin se joignit à eux. Ils se mirent à bombarder Scaga en courant autour de la grange et Niall s'aperçut de l'agilité nouvelle du garçon, fruit des leçons de Caoimhin. Un instant, cette constatation lui amena un froid brusque au cœur, mais il ne s'agissait que de boules de neige et les cris qu'il entendait n'étaient que des cris joyeux d'enfants.

Le Gruagach était perché sur le toit. Il laissa tomber une énorme brassée de neige sur Caoimhin et battit en retraite en riant.

— Aha ! Méchant ! Méchant !

— Maudit ! lança Caoimhin, mais l'embuscade avait déjà pris fin et la bataille était interrompue par la confection de nouvelles boules de neige.

Niall les regarda jouer un moment encore, puis s'éloigna, poursuivi par les cris, les rires et autres choses qui le firent se retourner pour bien vérifier que ses oreilles ne l'avaient pas trompé. Ses yeux ne le trompèrent pas non plus et il poursuivit son chemin.

Le Harpiste

C'était de nouveau le temps de la moisson. Les faucilles faisaient tomber les épis, ne laissant que le chaume derrière elles. Chaque matin, les gerbes bien liées se dressaient en rangs réguliers. Et le Gruagach dormait d'un sommeil ferme dans la journée quand il ne mangeait pas. Durant l'année, deux faons avaient fait leur apparition, ainsi qu'un faucon, un butor, un trio de renardeaux et une jument pie efflanquée, blessée par une flèche. Tous des fugitifs que la Ferme avait recueillis. À présent, le faucon volait, de même que le butor. Les renardeaux ne jouaient plus sous le porche et se risquaient jusqu'aux limites de la Ferme. La jument était devenue l'amie du poney. Elle était maintenant grasse avec une robe lisse à force d'herbe tendre et de grain. Elle faisait la joie des enfants qui lui accrochaient au cou des guirlandes de feuilles qu'elle broutait régulièrement. Elle ne cessait de manger et de caracoler dès les premiers rayons du jour comme si elle découvrait le premier matin du monde et qu'il n'y avait jamais eu de guerre.

Encore une rescapée de la folie, se dit Niall, qui aimait la jument pour tout ce courage qu'elle montrait à vivre. Il lui arrivait parfois de la monter à cru et sans rênes, quand les diverses besognes lui en laissaient le temps et il la laissait galoper librement à travers les prairies, jusqu'aux collines. C'était un plaisir qu'il avait oublié, qu'il retrouvait avec bonheur, et que sa monture semblait partager, filant crinière au vent dans l'herbe grasse, sautant par-dessus les ruisseaux qui crépitaient dans le soleil avant de regagner l'écurie où l'attendait son grain. Niall l'avait baptisée Banain, sa belle amie. C'était elle, en vérité, qui l'avait adopté, de même que les enfants et le Gruagach qui savait lui murmurer à l'oreille des choses que seuls les chevaux pouvaient comprendre. Mais il lui arrivait aussi d'aimer être harnachée et Caoimhin montait alors en selle, contrairement aux autres, mais c'était là chose rare et leur promenade ne les menait jamais très loin car, ainsi que se plaisait à le dire Caoimhin, elle n'avait qu'un seul véritable amour.

Ainsi, cette seconde année, pour Niall, avait été encore plus douce que la précédente. Mais il devait arriver d'autres réfugiés.

Le dernier survint en chantant, allègre et brave comme l'airain, suivant la piste qu'empruntait le bétail pour aller au champ, à la bordure poussiéreuse des prairies. Il était jeune, il avait l'apparence d'un vagabond avec son sac à dos et son bâton, sans aucune arme si ce n'est une courte dague à la ceinture. Ses cheveux blonds étaient presque blancs et flottaient sur ses épaules au rythme de sa course et au souffle de la brise.

*Souffle, souffle le vent d'automne
Tombent, tombent les feuilles dorées
Rouges, rouges sont les pommes
Et le blé d'été dort au grenier.*

Niall fut parmi les premiers qui virent surgir l'homme. Il réparait une barrière en compagnie de Beorc, Caoimhin, Lonn et Scaga.

— Regardez ! lança Caoimhin.

Alors ils regardèrent tous, puis se tournèrent vers Beorc qui avait interrompu sa tâche et qui, les mains sur les hanches, observait le vagabond qui descendait la colline d'un pas si folâtre. Il semblait plus grave que perplexe.

— En voilà un qui semble savoir où il va, dit Niall.

Quelque part au fond de son cœur, et il en éprouvait l'ombre d'une honte, il était jaloux de voir quelqu'un arriver sans désespoir, à la différence de lui-même, de Caoimhin blessé et épuisé, de la belle Banain ou du faucon abattu. Cela bouleversait un peu son monde que quiconque pût atteindre aussi aisément un tel lieu, par simple hasard. Puis il se fit la réflexion que cela était en fait moins que probable.

— Il appartient peut-être au peuple des fées, dit Lonn d'un ton inquiet.

— Mais non, certainement pas, fit Beorc. Il a une harpe sur l'épaule et s'il chante bien, je ne pense pas que cela l'apparente aux fées.

— Le connaissiez-vous ? demanda Niall avec le vague espoir d'être rassuré par la réponse.

— Non. Non, je ne le connais pas.

Nul n'avait le regard plus perçant ni les oreilles plus fines que Beorc. Le garçon était encore à quelque distance et sa voix ne leur parvenait que par bribes. Puis, peu à peu, le chant se fit plus clair, plus vif et sonore, au fur et à mesure que le visiteur approchait, sans presser le pas le moins du monde.

Il avait bel et bien une harpe sur l'épaule. Il s'arrêta dans sa foulée

et son chant s'interrompit.

— Suis-je le bienvenu ? demanda-t-il.

— Chacun est toujours le bienvenu, dit Beorc, pour autant qu'il trouve le chemin qui conduit ici. As-tu marché longtemps ?

Une expression confuse put se lire dans le regard du garçon. Il se tourna à demi.

— J'ai suivi le sentier. À travers les collines, cela ne m'a pas semblé long.

— Ma foi, dit Beorc, il est à la fois plus court et plus long que bien d'autres. Et les collines ne sont guère sûres par les temps qui courent.

— Il y avait des cavaliers, dit le harpiste avec un geste vague en direction des collines. Mais ils ont suivi leur chemin et moi le mien, et j'ai chanté en marchant afin qu'il n'y ait pas d'erreur. On respecte encore quelque peu un harpiste du côté de Caer Donn, non ?

— Si tu cherchais Caer Donn, tu t'es écarté de ta route.

À présent, le garçon semblait inquiet, pas vraiment, mais du moins avait-il l'air tout à coup mal à l'aise.

— Je venais de Donn. Serais-je donc sur les terres d'An Beag ? Je ne pensais pas pouvoir y arriver en franchissant les collines, pourtant.

— Ce domaine est libre, dit Beorc en riant et en montrant la ferme, les champs dorés, les vergers, toute la vaste et riche vallée.

» Et Aelfraeda, ma femme, te donnera une chope de bière et te fera une petite place près du feu pour que tu nous racontes un peu... Et si tu apprécies les gâteaux et le miel, nous n'en manquons jamais. Scaga, conduis-le.

— Monsieur, dit le harpiste en s'inclinant comme devant un seigneur.

Il assura la bride de sa harpe sur son épaule et suivit Scaga sur la pente de la colline, non sans se retourner une ou deux fois avec un regard inquiet. Après un moment, cependant, son pas se fit de nouveau léger et allègre.

— Vous êtes méfiant, dit Niall à Beorc quand le harpiste se fut suffisamment éloigné. Vous ne vous êtes jamais posé de question à mon égard, ni pour Caoimhin. Qui est-ce ? Qu'y a-t-il ?

Beorc suivit le harpiste du regard pendant un long moment, appuyé sur la barrière, et le rire avait disparu de son visage.

— Il s'est perdu. Caer Donn, dit-il. Pourtant, son cœur est caché.

— Ment-il ? demanda Caoimhin.

— Non, fit Beorc. Crois-tu qu'un harpiste pourrait mentir ?

— Un harpiste n'est qu'un homme, et les hommes mentent parfois.

Beorc adressa à Caoimhin un de ses regards inquisiteurs. Sa barbe flottait comme une flamme dans le vent ainsi que ses cheveux.

— S'il en est ainsi, le monde est vraiment devenu un lieu où règne le mal. Mais non, celui-ci ne ment pas. Je n'ai pas peur de cela.

— Et s'il chante des chansons sur nous à An Beag ? demanda Caoimhin.

— Ils peuvent toujours chercher, dit Beorc. (Avec un haussement d'épaules, il se remit à l'ouvrage.) Mais en tout cas, nous ne manquerons pas de chansons. Peut-être pour tout l'hiver, peut-être pas...

Et il se mit à fredonner lui-même, ainsi qu'il en avait coutume quand il voulait interrompre une discussion.

— Maître Beorc, dit Caoimhin, contrarié, mais Niall s'occupait lui aussi de la barrière et Caoimhin, les sourcils froncés, s'agenouilla pour remettre le poteau en place.

Et ce même soir, certes, on entendit des chansons sous les étoiles, des chansons joyeuses dont le musicien régala les enfants en s'accompagnant de sa harpe rustique et bien usée. Mais il chanta aussi des chants plus graves. Il en avait écrit un sur la grande bataille d'Aesclinn. Il chanta le Roi et Niall Cearbhallain. Niall avait les yeux plongés dans sa chope, attendant que le chant s'achève. Des larmes brillèrent dans les yeux de plus d'un. Beorc et Aelfraeda écoutaient, main dans la main, immobiles, silencieux, et aucune de leurs pensées ne se reflétait sur leur visage. Niall demeura les yeux secs, malheureux, jusqu'au dernier accord. Puis Caoimhin s'éclaircit bruyamment la gorge et offrit de la bière au harpiste.

— Merci, dit le garçon.

Il ajouta qu'il répondait au nom de Fionn. Il but une gorgée, pinça un accord d'un air songeur et écouta les cordes résonner.

— Ah... fit-il encore, et il but de nouveau.

Il leva les yeux sur la compagnie. La sueur s'effaçait de son front et il se pencha de nouveau sur son instrument.

*Voici que les vents se lèvent
Et dans l'âtre le feu crève.
Nulle pierre à l'autre ne tient.
Les étoiles déclineront
Et nos espoirs s'évanouiront
Avant qu'il ait repris son bien.*

Alors, Niall Cearbhallain eut un frisson de glace, il serra très fort sa chope, car cela voulait dire que le garçon était Roi.

— Ce chant est dangereux, dit Caoimhin.

— Certes, dit le harpiste, mais je le chante avec prudence. Et un harpiste n'est-il pas sacré, après tout ?

— Non, il ne l'est pas, fit Niall d'un ton rogue en posant sa chope.

Ils ont pendu Coinneach, le barde du Roi, dans la cour de Dun na h-Eoin avant d'abattre les murailles.

Il se dressa, puis se souvint que cette table était celle de Beorc et d'Aelfraeda, et non pas la sienne, et qu'il n'avait nul droit d'y soulever une querelle.

— C'est la bière, fit-il alors d'un ton humble avant de se rasseoir. Mais chantez quelque chose de moins lugubre, maître harpiste. Quelque chose pour les enfants.

— Hey ! fit le harpiste après l'avoir dévisagé longuement. (Il cligna des yeux et parut un instant perdu.) Oui, je crois que je vais chanter pour eux...

Et ainsi chanta-t-il pour les enfants, d'un ton aigu, vibrant, joyeux, qui ne résonna pourtant pas ainsi dans le cœur de Niall. Après un temps, ce dernier chercha le regard de Beorc puis d'Aelfraeda tour à tour et, ne sentant aucun reproche, quitta son banc pour s'aventurer dans l'ombre, jusqu'à la grange, loin de la musique et des rires, seul avec la nuit. Et cette nuit lui parut plus froide encore que toutes celles qu'il avait connues lorsqu'il s'appuya sur la barrière de l'enclos.

— On chante, dit une voix ténue, étrange, dans les profondeurs de la meule de foin.

— Mêlé-toi de tes affaires, fit Niall.

— Niall Cearbhallain.

Encore une fois, il eut un frisson glacé. La créature avait appris son nom.

— Quelle honte, dit-il. Quand je songe que tu as épié sous tant d'autres meules de foin...

— Niall Cearbhallain.

Un autre frisson.

— Laisse-moi en paix.

— En paix pour quoi, Niall Cearbhallain ?

Il haussa les épaules, frissonna à nouveau, prêt à fuir n'importe où pour échapper à cela.

— On donne des fêtes à la maison, dit le Gruagach. Et l'on m'oublie ?

— Je vais te faire préparer un plat.

— Avec de la bière.

— Une grande chope. La plus grande.

Le Gruagach surgit de la meule de foin et s'installa sur la rambarde, les cheveux hérissés de brins.

— Ce harpiste ne sait pas voir. Il joue et quelquefois cela devient clair pour lui, mais rarement. C'est ta chance qui l'a conduit ici, Niall Cearbhallain. C'est vers toi qu'il est allé d'abord. Ta chance, pas la sienne. Il est fou et il sait voir ailleurs.

— Qu'est-ce qui te donne autant de sagesse ? lança Niall, irrité.

— Et qu'est-ce qui peut bien te rendre à ce point aveugle, Homme ? Toi-même, tu es venu ici avec l'odeur du Sidhe.

Niall avait déjà fait un pas pour s'éloigner. Il se figea sur place, le cœur soudain glacé. Mais le Gruagach sauta de la barrière et disparut.

— Reviens ! lança-t-il. Reviens ici !

Mais c'était peine perdue. Le Gruagach s'était fondu dans l'ombre et ne reparaitrait sans doute que pour dérober ses gâteaux et sa bière.

Très tard dans la nuit, ils se rassemblèrent à nouveau, plus paisiblement, auprès de l'âtre. Le harpiste s'était assoupi sous l'effet de la bière, son instrument serré entre ses bras, et les dernières flammes baignaient d'une douce clarté son visage. Beorc et Aelfraeda, Lonn, Sgeulaiche et Diarmaid étaient assis un peu partout dans la grande pièce, et Caoimhin lui aussi, lorsque Niall entra, croyant tout le monde endormi.

— Monsieur, dit le harpiste en se dressant brusquement avant de s'incliner cérémonieusement, j'espère n'avoir été la cause d'aucune détresse.

— Non, bien sûr, répondit Niall. (La courtoisie le voulait ainsi. De même s'inclina-t-il avant de se tourner vers Aelfraeda :) Les gâteaux... puis-je m'en occuper ?

Aelfraeda retrouva ses esprits et, du coup, chacun s'agita.

— Le harpiste est las, dit-elle. Allez, au lit, tous...

Elle frappa dans ses mains. Beorc se leva et tous l'imitèrent. Le harpiste battit des paupières et s'installa un peu plus confortablement dans son coin.

Niall emplit lui-même la chope et disposa les gâteaux sur le plateau avant de déposer le tout sous le porche.

Il appela doucement :

— Gruagach !

Mais il ne vit et n'entendit rien. Alors il regagna l'intérieur et vit que chacun se préparait au sommeil. Mais Scaga, qui s'était fort bien caché jusque là, apparut à son regard.

— Non, fit Niall, il est trop tard. Allez, au lit !

Et Scaga lui obéit et disparut.

Mais il n'avait pas la même autorité sur Caoimhin. Et Caoimhin était encore là et le regardait, de même que le harpiste qui ne s'était pas encore endormi.

— Cearbhallain, dit lentement ce dernier.

— Il te l'a dit ? Et combien donc sont au courant ?

— Je le savais déjà tout à l'heure, à la table. Vous m'avez souvent été décrit. Votre visage.

— Comment ? T'a-t-on dit qu'il était disgracieux, affreux ?

— On m’a dit que vous étiez un homme dur, seigneur. Je l’ai entendu dire parmi les meilleurs hommes qui servirent jamais le Roi. Et je vous ai vu une fois, une seule, alors que j’étais enfant. Et ce soir, à table, j’ai bien vu Cearbhallain.

— Pour moi, tu n’es encore qu’un enfant ! lança Niall. Il y a un temps pour les chansons et un temps pour toutes les autres choses. Tu n’étais pas à Aescford ni à Aesclinn. Ce fut long, bruyant. Et il y avait toute cette puanteur. Ces batailles, vois-tu, nous les avons perdues.

— Mais vous avez fait merveille.

— Vraiment ?

Niall se retourna. La chaleur du foyer mourant vint caresser son visage et une lassitude profonde l’envahit.

— Puisque tu le dis... Mais à présent, je vais aller me coucher, monsieur le harpiste. Je vais dormir et essayer de me reposer.

— Vous avez des hommes ici. Vous allez les rassembler pour les conduire à Caer Wiell ?

Surpris, Niall eut un rire sans joie.

— Mon garçon, je crois que tu rêves déjà. Avec quoi le ferais-je ? Que pourrais-je donc leur donner ? Une fourche et une binette ?

Le harpiste vint près de lui, sur les briques du foyer, et lui présenta un vieux fourneau et une épée.

— C’est poussiéreux, non ? fit simplement Niall. Cela a certainement échappé au regard d’Aelfraeda.

— Si vous me preniez avec vous, mon seigneur... je pourrais me servir de mon arc et vous être précieux.

— Tu es dans l’erreur. Dans l’erreur la plus fatale. Regarde : cette épée est vieille, le métal en est ébréché. Elle ne vaut plus rien, crois-moi. Je me suis installé ici et je n’en repartirai pas.

Une expression de chagrin envahit le visage du harpiste.

— Je ne suis pas un espion, mais je reste un homme du Roi.

— C’est très bien. Mais oublie Caer Wiell.

— Votre cousin... le traître...

— Ne me parle pas de lui.

— Il détient vos biens. Dame Meara est prisonnière et il l’a obligée à être son épouse. Le cousin du Roi... Et vous, vous vous êtes *installé* ici...

Niall leva les mains avant de se détourner. Le harpiste s’était préparé à recevoir un coup en plein visage. Mais il ne vint pas.

— Seigneur, dit simplement Caoimhin.

— Si j’étais le Cearbhallain, dit Niall, me montrerais-je aussi patient ? Jamais il ne l’a été. Vous le savez bien. Quant à prendre Caer Wiell... Qu’en dis-tu, toi, le harpiste ? Tu frapperais, comme ça, n’importe quand ? Mais essaie seulement de réfléchir, mon garçon. Comme un soldat, pour une fois, une fois seulement. Admettons que je

frappe, fort et juste. Admettons que je prenne Caer Wiell et que j'y rétablisse le bien. Combien de temps pourrai-je tenir ?

— Des hommes viendraient se joindre à vous.

— Hey ! Oui, les plus fidèles au Roi viendraient, au nom de Cearbhallain. Et puis ils commenceraient à lutter pour un enfant Roi, pour un pouvoir dont le temps n'est pas venu. Mais An Beag se soulèverait, de même que Caer Damh. Et ce ne sont point là des ennemis cléments. Donn est fou, bizarre, et on ne peut lui accorder la moindre confiance sans un Roi puissant. Le cœur de Luel est bon, mais il y a Donn, et Caer Damh... Non : l'année n'est pas venue pour cela. Dans dix ans, peut-être. Il se pourrait qu'un homme hérite de la couronne, et peut-être verras-tu ce jour. Mais pas ce soir, ni demain. Et moi, mon jour est passé. Mais j'ai appris la patience. C'est d'ailleurs tout ce que j'ai appris. Et tout ce qui me reste.

Pendant un moment, seul régna le silence. Un brandon craqua dans l'âtre et le harpiste reprit la parole :

— Je suis le fils de Coinneach, barde du Roi. Et je vous ai vu une fois, à Dun na h-Eoin, à la cour où mon père est mort.

— Le fils de Coinneach. (Niall le regarda longuement et il lui sembla qu'il faisait plus froid encore.) Je ne pensais pas que tu avais survécu.

— J'étais avec le jeune Roi, car il est Roi, seigneur. Ensuite, il a été emmené au loin, par les routes. Moi, j'ai trouvé refuge dans les haies, sous les vieilles pierres, et puis auprès de Donn et Luel, hey ! Et même dans les fermes d'An Beag... Alors, seigneur, ne me traitez pas de couard. Car deux années ont passé et je suis toujours en vie.

— Reste, alors, dit Niall. Mais reste ici. Car il n'est pas de sécurité ni de refuge ailleurs.

— Non, seigneur. Non, je ne puis rester. Pas moi.

Cet endroit est voué au sommeil. Je le sens, et de plus en plus, et pourtant j'ai dormi dans certains lieux, non loin de Donn, que jamais plus je n'approcherai. Non, venez avec moi. Quittez cette demeure.

— Certes non. Pas plus Caoimhin que moi n'abandonnerons la Ferme. Mais tu ne m'écoutes pas. Alors ne songe même pas à revenir un jour. Ni même à survivre si jamais il t'advient de franchir les portes de Caer Wiell. As-tu songé seulement à tout ce que tu pourrais révéler ?

» Alors adieu, fils de mon ami, dit Niall. Prends mon épée si elle peut te servir. Son propriétaire ne saurait te suivre.

— L'offre est généreuse, mais je n'ai pas de talent pour l'épée. Ma harpe est tout ce que je désire.

— Prends-la ou laisse-la. Elle rouillera ici.

Niall se détourna et gagna sa couche. Caoimhin ne le suivit pas.

— Caoimhin, dit-il, le garçon a un long chemin à faire. Il faut aller

au lit.

— Hey ! fit Caoimhin.

Le harpiste partit avant l'aube, discrètement, sans rien emporter qui ne fût à lui.

— Il n'a rien pris à manger, se lamenta Siolta. Ni rien à boire. Nous aurions dû le raccompagner et il nous aurait régautés de chants jusqu'à ce que nous ne puissions plus l'entendre.

Aelfraeda, quant à elle, ne dit rien. Elle se contenta de hocher la tête et posa la bouilloire sur la table.

Toute cette matinée, le silence fut lourd, comme si toute joie les avait abandonnés, comme si la musique du harpiste avait épuisé leur bonne humeur. Scaga vaquait à ses besognes quotidiennes. Beorc gagna la grange en silence et Lonn ainsi que quelques autres lui emboîtèrent le pas. Sgeulaiche s'assit pour sculpter une de ces choses qu'il était seul à comprendre, mais les enfants furent mal en train et se plaignirent de tout. Quant à Caoimhin, qui était sorti avec Beorc, il ne se présenta pas au travail.

Niall le découvrit assis sur le banc, près de l'appentis où il était censé ranger les outils.

— Viens, dit Niall. La barrière n'est pas encore finie.

— Je ne peux pas rester.

Toutes les craintes que Niall avait ressenties au sujet de Caoimhin s'enflèrent dans son cœur, mais il rit.

— Le travail, homme, est un remède à la mélancolie. Viens. Ça ira mieux à midi.

— Non, je ne resterai pas plus longtemps, dit Caoimhin en se levant. Je vais aller quérir mon épée et mon arc.

— Pour quel usage ? Pour défendre le harpiste ? Et que dira-t-il à An Beag en chemin ? Priez pour ne jamais rencontrer ce grand homme en armes : il a juré de me suivre. Ah, vous feriez une belle paire.

— Je vais le suivre. J'ai dit que je resterais un hiver. Mais vous avez réussi à me dérober une année, en vérité. Le garçon a dit vrai : ce lieu est endormi. Quittez-le, Cearbhallain, quittez-le et venez faire quelque bien dans le monde avant que ce ne soit notre fin. Assez de ce rêve éveillé, assez de cet endroit.

— Penses-y quand tu auras faim ou froid, quand tu te retrouveras dans quelque ornière sans personne pour entendre tes cris... Ô Caoimhin, écoute-moi donc !

Caoimhin leva les bras.

— Non, seigneur, l'un de nous doit aller servir le Roi, même si je ne dois jamais voir ce jour.

Et Caoimhin se dirigea à grands pas vers la maison sans un regard

en arrière.

— Alors prends Banain ! lança Niall. Et s'il le faut, laisse-la aller seule et elle te ramènera peut-être ici.

Caoimhin stoppa dans sa foulée, les épaules brusquement voûtées.

— Vous l'aimez trop. Donnez-moi seulement votre bénédiction, seigneur.

— Tu l'as, dit Cearbhallain.

Et il resta là à le regarder un instant. Puis il se retourna car il n'en pouvait plus. Et il se mit à courir, à courir comme il l'avait fait autrefois, comme un enfant, à travers les champs, comme s'il fuyait quelque chose, ou peut-être simplement parce que son cœur était brisé, qu'il ne voulait plus voir personne, et encore moins Caoimhin qui allait vers sa mort.

Il s'effondra enfin près du haut de la colline, au milieu des grandes herbes, tout le flanc aussi douloureux que son cœur. Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux. Il se vit lui-même tel qu'il était : un homme maigre et sombre, usé par les années comme un rocher avec, tout autour de lui, la paix infinie de cette colline, et là en bas un doux verger chargé de pommes bien mûres, et plus loin les prairies grasses, la maison avec la grange, l'appentis et le vieux chêne. Au-dessus de lui, le ciel. Par-delà l'épaule de la colline, la vue se faisait étrange, comme l'éclat aveuglant des rochers sous le soleil de midi, le miroitement des herbes. Le regard irrité, Niall détourna les yeux, se leva et redescendit la pente.

Un doute commençait à le ronger, aussi chercha-t-il quelque trace de Caoimhin en chemin, pareil à celui qui se met en quête d'un compagnon blessé. Mais, en atteignant le fond du val, il n'avait vu personne et il savait qu'il était trop tard.

— La mort, dit une voix ténue, quelque part au-dessus de lui.

Niall se retourna brusquement et jeta un regard furieux en direction des rochers.

— Que peux-tu en savoir, espèce de boule de foin croassante ? Désormais, tu peux crever de faim ! Prends tout ce que j'ai, crapaud voleur !

— Des mots qui désignent le mal, mais un seul est vrai.

— La peste soit de ta prophétie !

— Malheur et malheur.

Le Gruagach surgit d'entre les rochers et s'approcha.

— Va-t'en, dit Niall. Laisse-moi.

— Non, pas moi.

— Va-t-il mourir ?

— Peut-être.

— Alors, sois clair.

L'espoir venait de se rallumer en Niall. C'était un sentiment

désespéré, culpabilisant. Il saisit le Gruagach par ses bras atrophiés et le serra.

— Si tu possèdes la Vue, alors Vois. Et dis-moi. Dis-moi. Le harpiste portait-il la vérité ? Y a-t-il quelque espoir ? Et s'il y a de l'espoir, y aura-t-il un Roi à nouveau ? Est-ce à moi de le servir ?

— Laisse-moi ! Laisse-moi ! cria l'Homme Brun, le Gruagach.

— Il faut que tu sois franc, insista Niall en le secouant plus fort encore. (La terreur le rendait cruel et les yeux de la créature étaient maintenant emplis de crainte.) Y a-t-il de l'espoir dans ce Roi ?

— Il est sombre, siffla la créature. (D'un mouvement violent de la tête, elle fit voler sa chevelure hirsute. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites avant de fixer à nouveau Niall.) Il est si sombre !

— Qui ? Qu'est-ce que cela signifie ? Des noms. Ce jeune Roi. Vivra-t-il ?

Le Gruagach eut un gémissement et le mordit soudain féroce­ment. Niall desserra sa prise et le Gruagach lui échappa. Il porta ses doigts blessés à ses lèvres. Mais la créature ne s'enfuit pas. Elle demeura au milieu des rochers, recroquevillée, le regard apeuré, et s'exprima d'une voix ténue, plaintive :

Sombre est la brûlure, sombre le chemin et lourdes les chaînes.

Dans l'aube de ce jour qui point, funeste est le destin qu'après eux ils traînent.

— Cela a-t-il seulement un sens ? cria Niall. Qui sont-ils ? Veux-tu parler de moi-même ?

— Non, jamais, Cearbhallain. Ô Homme, le Gruagach pleure sur toi.

— Vais-je donc mourir ?

— Tous les Hommes meurent.

— La peste soit avec toi ! (Niall pressa ses doigts sanglants sur ses lèvres.) Quelles sont ces chaînes ? Où ? Est-ce donc à Caer Wiell que tu penses ?

— Reste ! dit la créature, et elle disparut.

Sur l'instant, il eut presque le désir de partir. Il porta son regard vers le vallon qui menait à la percée entre les collines, là-bas. Mais le *reste* ! de l'Homme Brun sonnait encore à son oreille et ses os étaient douloureux d'avoir tant marché et couru, et nulle part il ne voyait Caoimhin.

Il s'assit et demeura immobile tandis que le soleil déclinait, que le ciel devenait sombre, mais son courage se faisait froid, de plus en plus froid.

Enfin, il vit surgir une petite silhouette qui courait en suivant les méandres du sentier entre les collines.

— Scaga ! appela-t-il en se dressant.

Le garçon s'arrêta net, comme s'il venait de recevoir un coup, puis

il leva les yeux et se dirigea rapidement vers Niall, trébuchant parfois dans l'herbe. Niall vint à sa rencontre et le prit dans ses bras.

— J'ai cru que vous étiez parti, dit Scaga.

Il ne pleurait pas mais ses lèvres tremblaient.

— Caoimhin est parti, dit Niall, lentement. Pas moi. Le dîner est servi ?

Un instant, Scaga dut lutter pour reprendre son souffle.

— Oui, je le pense, dit-il enfin.

Ainsi, Niall revint à la Ferme avec Scaga. Et le piège se referma.

La Chasse

Arafel rêvait. Ce n'était qu'une trace de rêve, un bref écart dans ses souvenirs, qu'il lui advenait souvent de faire, dans un jour éblouissant bien différent des nuits glauques et des journées aveuglantes d'un mortel Eald. Mais le temps pour elle était bien différent de celui des Hommes et elle n'aurait pu retrouver le sommeil après avoir été éveillée par ce son à la fois plaintif et étrange qu'elle avait surpris.

Il est revenu, songea-t-elle au seuil de l'éveil, ennuyée. Puis elle chercha et découvrit quelque chose de très différent, quelque chose qui avait surgi, tombé d'ailleurs, ou qui était passé très près, et sa mémoire portait encore la trace d'une chose brillante, fuyante.

Elle reprit ses esprits. Le rêve s'effrita en pièces à jamais perdues. Le vent lui apportait un son et il semblait qu'Eald tout entier vibrât à la façon d'une toile d'araignée. Elle se saisit d'une épée, drapa sa cape autour d'elle. Elle aurait pu faire plus encore, mais elle réagissait par habitude, avec négligence. Et peut-être n'était-ce qu'un mauvais tour de fée. Mais nul ne défiait Arafel, et elle se dirigea vers la source du bruit.

Un sentier traversait Eald, depuis le gué de la Caerbourne. C'était l'un des itinéraires les plus sombres à partir de Caerdale et, depuis qu'elle l'avait barré, bien peu s'y étaient risqués : le plus souvent des brigands comme le hors-la-loi. Oui, ce genre d'Hommes pouvait oser, car leurs yeux semblaient aveugles et leurs sens indifférents à la crainte. Quelquefois, la chance était avec eux et ils passaient, même de jour. Ils devaient pour cela aller vite, sans s'arrêter en chemin, et ne pas chasser les bêtes d'Eald. S'ils se montraient vraiment très rapides, avec le soir ils pouvaient atteindre la Forêt Nouvelle, dans les collines, ou quitter Eald en franchissant à nouveau la rivière.

Mais celui-ci était un aventurier comme Eald en avait rarement vu. Jeune, le regard farouche, ne portant ni arc ni épée mais seulement une dague et une harpe. Dans les profondeurs des ombres, on chuchotait et l'on riait d'abondance sur son passage.

C'était la harpe qui l'avait éveillée, cette chose invraisemblable qui

dansait à son épaule et qui trahissait son approche à toutes les oreilles de la forêt et du monde. Elle n'eut aucune peine à suivre son chemin et à se porter au devant de lui. Elle lui apparut dans la lumière froide et douce du soleil des elfes et celle, plus froide encore, de la lune. Elle avait rejeté son capuchon en arrière et les ombres les plus jeunes et les plus braves qui se croisaient dans la forêt d'Eald perçurent le souffle tiède du printemps et battirent en retraite vers des lieux ténébreux où la lune pas plus que le soleil ne pénétraient jamais.

— Garçon, chuchota Arafel.

Il s'arrêta net, pareil à un daim blessé, hésita, cherchant à discerner quelque forme entre les ronces. Elle s'avança dans la lumière et sentit sur son visage le vent humide du mortel Eald. Le garçon lui parut plus réel, soudain, déchiré par les épines dans sa course. Ses effets étaient de laine fine et de toile brodée et convenaient mieux à quelque manoir confortable. Ils étaient lacérés et souillés. Elle remarqua que l'étui de sa harpe était gravé.

De l'ailleurs, elle ne portait pas l'apparence, ou si peu. Mais l'ailleurs était toujours dans l'œil de celui qui la regardait. Elle offrait une image ordinaire, ainsi qu'à chaque fois qu'elle s'était aventurée dans le monde mortel. Elle s'était appuyée contre le tronc d'un vieil arbre pourrissant, les bras croisés, sans le moindre geste de menace, ignorant l'épée d'argent qu'elle portait au côté. Bien plus, elle balançait négligemment le pied vers une racine et eut un mince sourire, car elle se plaisait à sourire. Le garçon la regarda sans appréhension. Peut-être, à ses yeux, n'était-elle qu'une vagabonde en haillons, ou peut-être voyait-il plus que cela et avait-il d'autres raisons d'avoir peur, car il ne semblait pas aussi aveugle que la plupart. Il porta la main à un talisman pendu à son cou et, sans cesser de sourire, elle répondit à ce geste, effleurant de la main la pierre pâle et verte sur son cou, car c'était là un talisman qui pouvait répondre à celui du garçon.

— Où allez-vous donc ainsi à travers le bois d'Eald ? Vers quelque méfait ? Quelque malheur ?

— Vers la malchance, plutôt, dit-il, le souffle court.

Il continuait de la regarder ainsi qu'il l'aurait fait d'un rayon de lune et elle en ressentit un amusement lointain. Ces vêtements si élégants à présent en lambeaux, cette harpe sur son épaule : c'était bien là le plus étrange des voyageurs qu'elle eût jamais rencontrés sur n'importe quel chemin. Il l'intéressait plus que tout autre Homme auparavant. Elle était intriguée et elle devait... Mais soudain, dans le lointain, des chiens aboyèrent. Le garçon entendit lui aussi ces cris que portait le vent et il se mit à courir, brisant les branches sur son passage.

Cette vivacité l'arracha à son indolence et elle fut surprise comme elle ne l'avait pas été depuis de longues années.

— Restez ! cria-t-elle en se dressant une seconde fois sur son chemin, dispersant les ombres et les reflets de lune sur la mousse comme par l'effet de quelque tour du ciel. Elle avait senti l'autre présence, plus sombre, plus dense. Elle n'avait pas oublié, oh non, mais cette menace ne la captivait pas encore, car elle éprouvait trop d'intérêt pour ce visiteur, plus que pour tout autre. Il touchait en elle quelque chose qu'elle avait oublié et, au sein des ténèbres, il y avait de la lumière en lui.

— Je doute, dit Arafel avec une désinvolture calculée tandis qu'il levait sur elle un regard égaré, qu'ils s'aventurent aussi loin. Quel est donc votre nom, mon garçon ?

Cela éveilla instantanément sa défiance. Il continuait de la regarder avec cette expression de daim pris au piège. Il connaissait certainement le pouvoir des noms.

— Allons, fit-elle d'un ton conciliant, vous brisez la paix de ces lieux, vous avez violé ma forêt. Il faut bien me donner un nom pour ça.

Peut-être après tout n'aurait-il pas donné son nom véritable et se serait-il enfui si elle n'était pas restée là à le fixer d'un regard sévère.

— Fionn, dit-il enfin d'une voix chevrotante.

— Fionn, répéta-t-elle. Fionn le fin.

Car il était singulièrement fin avec ses cheveux blonds tout emmêlés et son soupçon de barbe. Fin et presque frêle. Et l'on lisait son cœur dans son regard.

— Fionn, dit-elle encore, d'une voix très douce, comme si elle prononçait un charme. Fionn, dites-moi, seriez-vous pourchassé ?

— Hey !

— Par des Hommes, dois-je comprendre ?

— Hey, fit-il, plus doucement.

— Et pourquoi ?

Il ne répondit pas, mais cela ne l'empêcha pas de comprendre.

— Alors, venez. Suivez-moi. Je crois que je devrais m'occuper de cette intrusion avant d'autres. Venez, n'ayez nulle crainte de moi.

Pour lui, elle écarta les épines des ronces. Encore un moment, il hésita, puis il la suivit, avec répugnance, prudence, suivant le chemin qu'il avait emprunté, attaché à elle par son seul nom.

Elle suivit cette piste sur une très courte distance, prenant un peu de temps mortel pour le seul bien du garçon, délaissant encore un peu les sentes plus rapides d'Eald qui lui étaient familières. Mais bientôt, elle les emprunta, puis d'autres. Les taillis dégénérés du cœur sombre d'Eald étaient une région hostile, car le bois d'Eald avait autrefois été plus accueillant et il gardait encore une certaine beauté décrépite. Mais les jeunes arbres qu'ils rencontrèrent bientôt n'avaient toujours connu que la désolation. Leurs racines se tordaient et se nouaient sur

les os rocheux des collines croulantes, formant des barrages d'épines traîtresses. Il était peu probable qu'aucun Homme eût jamais foulé les pistes d'Arafel et elle-même ne les retrouvait qu'avec répugnance dans la nuit, ouvrant patiemment la voie au garçon qui la suivait, attendant souvent, lui tenant les branches au passage. Il lui fallut du temps pour leur frayer ainsi un chemin. Elle était stupéfaite par les changements que les années avaient apportés dans ce bois qui lui était si familier jadis. Elle y discernait le lent travail des branches et des racines sous l'influence du soleil et de la glace. Elle progressait en haletant, avec l'instinct d'une mortelle, déchirée par les épines, mais avec le sentiment d'une gloire neuve, d'être vivante par cette nuit surprenante, d'exister avec plus d'intensité. Très souvent elle se retournait quand elle sentait le garçon peiner derrière elle. Chaque fois, il captait son regard et son effort se faisait plus vif. Mais il était pâle, effrayé, il s'agrippait aux branchages et aux pierres, comme s'il perdait peu à peu toute volonté propre.

— Je ne vous laisserai pas seul, dit-elle. Prenez votre temps.

Mais pas une seule fois il ne lui répondit.

À la fin, à l'ultime orée de la Forêt Nouvelle, les bois s'éclaircirent quelque peu. Arafel savait très bien où elle se trouvait. Les aboiements des chiens lui parvenaient de Caerdale, de la vallée encaissée où coulait la rivière après les hauteurs. Plus bas s'étendait le territoire des Hommes, le pays où ils régnaient avec leurs habitudes, néfastes ou bienfaisantes. Un instant, elle retrouva le souvenir du hors-la-loi qui était passé, de cette nuit où elle l'avait aidé à fuir, et ses pensées allèrent plus loin encore, par toute la région. Avant de revenir à ce lieu précis, cet instant, ce garçon à la harpe.

Elle s'avança sur l'entablement de roche, au-dessus de la dernière pente. À ses pieds, s'étendait le grand val de la Caerbourne avec ses arbres noirs sous la lune. Des pierres avaient été récemment entassées sur la colline, formant une tour qui dominait le val. Les Hommes lui donnaient le nom de Caer Wiell, mais Arafel savait qu'elle ne se nommait pas véritablement ainsi. Les Hommes oubliaient, rejetaient les vieilles pierres pour en ériger d'autres. Ainsi les années passaient-elles sur le monde.

Cet homme qu'elle avait aidé à fuir, était-ce l'instant d'avant ou bien plusieurs années auparavant ?

Le garçon la rejoignit en bataillant dans les taillis, haletant, et se laissa tomber sur la pierre, la harpe vibrant à son épaule dans son mouvement brusque. Il plongeait la tête dans ses bras croisés, épongeait la sueur qui ruisselait à son front et rejeta en arrière les mèches de cheveux blonds qui lui tombaient sur les yeux. Les aboiements, qui

s'étaient tus un instant, reprirent plus proches, et il leva un regard effrayé tandis que ses mains se crispaient sur la roche.

À présent, il allait s'enfuir. Le charme léger qu'elle avait exercé ne pouvait le maintenir davantage. La peur était plus forte. Il se dressa sur ses pieds, prêt à s'élancer. Alors Arafel bondit auprès de lui, légère, et effleura son bras humide de sueur du bout de ses doigts.

— Nous sommes à la limite de mes bois, lui dit-elle, et les chiens qui y chassent ne perdraient jamais vos traces, jamais... Vous feriez bien de rester avec moi, Fionn, oui, vous feriez bien. Cette harpe est-elle à vous ?

Il hocha la tête, l'esprit distrait par les aboiements. Son regard ne quittait pas le golfe obscur que formaient les arbres, tout en bas.

— Est-ce que vous jouerez pour moi ? demanda-t-elle.

C'était ce qu'elle avait désiré depuis le premier instant, dès qu'elle avait entendu le son de la harpe. Et le désir que cela avait allumé en elle était plus violent que la curiosité qu'elle pouvait éprouver parfois pour les Hommes ou leurs chiens, car les uns servaient les autres, après tout. Une curiosité d'elfe s'était levée en elle. En toute simplicité, en toute sagesse d'elfe, en toute vérité. Cela seul importait avant tout.

Le garçon affronta son regard fixe comme s'il la jugeait folle, soudain. Mais peut-être était-ce simplement parce que la peur l'avait quitté, ou encore l'espoir, ou la raison. Puis tout cela s'effaça de son regard, il se rassit sur la pierre nue, ôta la harpe de son épaule et la sortit de son étui.

Elle était faite de bois noir incrusté d'or de façon exquise. C'était là le produit d'un art qui dépassait celui des simples mortels. Et il y avait autre chose que de la beauté dans son chant. Quand il la prit entre ses bras, ce fut comme s'il éveillait une voix vivante. Il la serrait comme pour la protéger et son visage était pâle et sombre.

Puis il inclina la tête et joua, ainsi qu'elle lui avait demandé de le faire. D'abord légers et doux, ses accords se firent plus vifs, plus forts, éveillant des échos vers les fonds de Caerdale, déchaînant les aboiements des chiens. Mais la musique, bientôt, noya tout, elle emplit l'air, elle emplit le cœur d'Arafel. Maintenant, les doigts du musicien ne tremblaient plus. Elle écoutait et elle en venait à oublier la lune qui brillait sur eux, car cela faisait si longtemps que nul chant ne s'était élevé dans la forêt d'Eald, et ce chant était exquis et venait d'ailleurs.

Et Fionn était conscient du charme, car le vent était devenu plus doux et les arbres semblaient à présent soupirer comme s'ils l'écoutaient. La peur disparut de son regard et, même si des gouttes de

sueur brillaient encore à son front comme des gemmes, sa musique était claire et forte.

Puis, soudainement, après un arpège scintillant, ce fut tout à coup un chant de défi qu'Arafel entendit, et il était étrange à ses oreilles.

Vint un son discordant : celui des cris des chiens qui se rapprochaient. Elle se dressa brusquement et les doigts du harpiste firent soudain taire l'instrument. En bas, dans les taillis, des claquements de sabots résonnèrent.

Fionn se leva à son tour et posa sa harpe. Sa main se porta rapidement sur la petite dague à son côté. Arafel frémit en voyant apparaître la lame ; en percevant le crissement venimeux du fer.

— Non ! fit-elle d'un ton fervent, levant la main.

Contre sa volonté, alors, il remit l'arme dans son fourreau.

Alors, des arbres ténébreux surgirent les chiens et les cavaliers. Les chiens étaient comme un flot tumultueux et, sur leurs deux grands chevaux, les Hommes apportaient avec eux la senteur terrible du fer et luisaient sous le clair de lune. Les chiens envahirent la pente en beuglant et en hurlant avant de former un cercle très large, le poil hérissé, gémissant et glapissant devant ce qu'ils affrontaient. Les cavaliers les fouettèrent, mais les montures, à leur tour, battirent en retraite en dépit des coups d'éperon et les cavaliers se tinrent à la même distance que leurs chiens.

Un pied calé contre le rocher, Arafel contemplait cette déroute des Hommes et des bêtes avec une froide curiosité. Elle les trouvait étranges, plus sauvages et plus durs que les hors-la-loi qu'elle avait déjà rencontrés. Étrange aussi était leur emblème, une tête de loup grimaçante. Elle ne le connaissait pas. Mais peu lui importait ces visiteurs, moins encore que les hors-la-loi.

Un troisième cavalier apparut sur la pente dans le claquement des sabots de sa monture. C'était un homme de forte taille qui lança un grand cri et stimula son cheval plus cruellement encore que les deux autres. D'autres Hommes le suivaient, montant vers la crête, et nombreux étaient ceux qui tenaient des arcs. L'Homme qui les conduisait s'écarta pour les laisser passer, puis il leva un bras et les arcs se tendirent, visant Arafel et le harpiste.

— *Halte !* lança-t-elle.

Le bras de l'Homme ne s'abaisse pas brutalement. Il la dévisagea d'un regard furieux et elle s'avança avec légèreté sur le rocher afin de n'avoir pas à lever les yeux pour affronter l'Homme sur son grand destrier noir. La monture se cabra sous lui et il lui enfonça cruellement les éperons dans les flancs. Mais il ne donna pas l'ordre de tirer à ses hommes car, visiblement, les plaintes des chiens et les

chevaux tremblants lui avaient fait comprendre qui il affrontait.

— Écarte-toi ! gronda-t-il d'une voix qui aurait pu faire trembler la terre. Écarte-toi, sinon laisse-moi te dire que tu auras bien mérité une leçon !

Il tira alors sa grande épée et la pointa dans sa direction tout en serrant le mors de sa monture rétive.

— Tu veux me donner des leçons, à moi ? s'exclama Arafel. (Elle s'avança avec légèreté et posa la main sur le bras du harpiste.) Serait-ce à cause de lui que vous avez porté vos pas jusqu'ici et fait autant de fracas ?

— C'est mon harpiste, dit le seigneur, et aussi un voleur. Écarte-toi, sorcière. Car le fer et le feu peuvent avoir raison de tes pareilles...

À dire vrai, elle n'aimait guère l'épée forgée par l'Homme, non plus que les flèches à pointe de fer qui pouvaient voler droit sur elle au premier mot de ce seigneur. Néanmoins, sa main ne quitta pas le bras de Fionn car elle comprenait ce qui l'attendait si jamais il devait se retrouver seul devant eux.

— Mais il est mien, seigneur-des-Hommes, dit-elle. Je pense que vous ne lui trouvez guère de charme, sinon vous ne lui auriez pas donné la chasse depuis vos terres. Mais pour moi, il a mille séductions, car il y a fort longtemps que je n'ai rencontré plus plaisant compagnon dans le Bois d'Eald. Prends donc ton instrument, garçon, et éloigne-toi. Laisse-moi parler à cet Homme si impétueux.

— Reste ! lança le seigneur, mais Fionn ne l'entendit pas, serra la harpe entre ses bras et s'écarta.

Une flèche siffla. Le garçon se jeta de côté et son instrument lui échappa pour tomber sur la pente de la colline. Il aurait dû fuir, en cet instant, mais il revint en arrière et cela le perdit. Car soudain un demi-cercle de flèches se leva sur lui aussi bien que sur Arafel.

— Ne faites pas cela, dit-elle au seigneur d'un ton coupant.

— Ce qui est à moi est à moi. (Il leva son épée devant ses archers, prêt à donner le signal.) Ce harpiste et sa harpe m'appartiennent. Et si tu crois que tes paroles peuvent triompher des miennes, tu auras à le regretter. Je vais m'emparer de lui et de toi par la même occasion, et ce pour ton impudence.

Il semblait plus sage de battre en retraite, ce que fit Arafel. Mais, après un bref instant, elle se retourna, sans lâcher Fionn.

— Je te demande ton Nom, seigneur-des-Hommes, si tu ne redoutes pas ma malédiction.

Ainsi, elle le défiait, car il devait redouter de paraître couard devant tous ses hommes.

— Evald de Caer Wiell, dit-il en dépit de ce qu'il avait pu voir, sans hésiter, avec mépris. Et quel est donc le tien, sorcière ?

— Celui qu'il vous plaira de me donner, seigneur, dit-elle. (De

mémoire d'Homme, jamais elle ne s'était montrée telle qu'elle était, mais sa colère était devenue brûlante.) Mais prenez garde : nul humain ne saurait chasser dans ces bois et ce harpiste n'est plus vôtre désormais. Partez et soyez reconnaissant. Caerdale est aux Hommes. S'il ne vous plaît pas, façonnez-le à votre goût. Mais nul ne doit s'aventurer dans Eald.

Le seigneur mordit ses moustaches, ses doigts se crispèrent sur la poignée de son épée mais, autour de lui, les arcs s'étaient lentement abaissés et les flèches étaient maintenant pointées vers la terre. La peur était visible dans les yeux des archers et des cavaliers qui avaient surgi les premiers et qui attendaient immobiles, plus haut sur la pente.

— Tu as ce qui m'appartient, insista le seigneur-des-Hommes, tandis que sa monture tentait de reculer.

— C'est ainsi. Viens, Fionn. Viens en paix.

— Tu as ce qui est à *moi* ! clama le seigneur de la vallée. Es-tu donc une voleuse en même temps qu'une sorcière ? Tu dois me payer un prix !

Arafel inspira profondément, mais ne quitta pas l'ombre. Il en était ainsi, si ce que proclamait le seigneur était vrai. Elle oscillait à la lisière de l'obscurité.

— En ce cas, seigneur-des-Hommes, ne le rappelle pas trop haut. Je pourrais t'entendre. Et je t'avertis aussi : ce qui appartient à Eald y demeure. Le plus sage serait de me demander la permission de vous retirer.

Dans les yeux de l'Homme, il y avait de la haine mais aussi de la méfiance. Devant ce regard, Arafel ressentit un grand froid, car il était fixé au-dessus de son cœur, et sa main se porta sur la pierre de lune verte, sur son cou.

— Ce n'est pas une sorcière qui me donnera congé, dit le seigneur. Cette terre est mienne. Quant à la permission de la quitter... La pierre devrait suffire. *Ça !*

— Je te l'ai dit. Tu n'es pas sage.

L'Homme ne semblait pas prêt à céder. Alors, elle lui montra la pierre, la fit tourner au bout de sa chaînette. Mais elle demeura elle-même insubstantielle, cependant, car elle avait su prendre la mesure de ces Hommes, et cette mesure était infime.

— Fionn, va-t'en ! dit-elle à l'adresse du harpiste. (Et, comme il hésitait encore, elle ajouta d'un ton pressant :) *Pars !*

Et il se mit à courir comme frappé de folie, serrant son instrument contre lui.

Quand les bois retrouvèrent leur silence coutumier, quand le claquement des sabots des chevaux et les clameurs des chiens féroces se furent perdus au loin, Arafel, et seulement alors, laissa retomber la pierre verte contre son cou et dit : « Expiez ! » Puis elle s'éloigna.

C'est alors qu'elle entendit le fracas sourd des sabots et se retourna pour affronter la félonie, glissant juste à temps dans l'ailleurs. Mais l'épée immatérielle d'Evald de Caer Wiell lui transperça le cœur comme une flèche de glace. Et lorsqu'elle se fut totalement réfugiée dans l'ailleurs, la souffrance qu'elle en éprouva lui fit suspendre son souffle.

Le temps passant, elle put se relever et elle oublia la douleur du fer. Mais il s'en était fallu de peu. Elle était passée dans l'ailleurs au tout dernier instant et le souvenir de cette morsure glacée lui revenait parfois, même lorsque soufflait le vent d'été. Elle chercha dans la clairière. Les Hommes et les bêtes avaient disparu mais ils avaient imprimé leurs traces sur le sol. Quant à lui, le seigneur, il était parti.

Et le garçon... Elle fouilla dans les fourrés obscurs et les ombres de la forêt, de plus en plus anxieuse, et le retrouva au cœur d'Eald, dans le plus profond des taillis.

— Vous n'avez pas de mal ? demanda-t-elle avec un ton désinvolte très étudié, pour ne pas lui laisser deviner son angoisse.

Elle s'accroupit à côté de lui. Un instant, elle craignit qu'il ne fût gravement blessé car il était immobile, recroquevillé sur sa harpe. Cependant, elle ne voyait que des égratignures sur sa peau. Enfin, il leva vers elle son visage pâle.

— Vous pouvez rester, dit Arafel, aussi longtemps que... vous le voudrez.

Et ses mots venaient du fond de sa solitude, une solitude plus ancienne et plus muette que les grands arbres qui les entouraient.

— Vous jouerez de la harpe pour moi. (Il la regarda à cette seconde avec de la peur dans les yeux et elle ajouta :) La Forêt Nouvelle ne vous plairait pas. Là-bas, ils ne savent pas apprécier les harpistes.

Peut-être avait-elle été trop brusque avec lui. Peut-être avait-il besoin de temps. Peut-être les Hommes avaient-ils vraiment oublié qui elle était. Mais elle lut de la confiance dans ses yeux, une sincérité dangereuse.

— Peut-être pas, dit-il.

— Alors, vous resterez ici, et vous serez le bienvenu. C'est une invitation rare. Croyez-moi.

— Mais quel est donc votre nom, dame ?

— Que voyez-vous de moi ? Me trouvez-vous belle ?

Vivement, il abaissa son regard vers le sol et elle se souvint qu'il ne pouvait dire la vérité sans l'offenser. Et elle ne put s'empêcher de rire dans l'ombre.

— Appelez-moi Feochadan, lui dit-elle. Mais *Chardon* est aussi l'un de mes noms et à juste titre, car je sais fort bien piquer et ne suis pas

tendre. Je crains que vous ne voyiez ma véritable image. Mais vous resterez. Et vous jouerez de votre harpe pour moi.

Et, en prononçant ces derniers mots, elle était sincère et vive.

— Oui. (Il serra plus fort sa harpe.) Mais je n'irai pas plus loin avec vous. Ne me le demandez pas, je vous en prie. Je n'ai nul désir de voir des années s'écouler en une nuit et de découvrir un monde vieilli.

— Ah... (Elle se laissa aller auprès de lui, les bras serrés autour de ses genoux.) Ainsi, vous me connaissez ? Pourquoi vous en soucier à votre âge ?

L'heure ne vous est guère clémente et j'aurais pensé que vous vous seriez plu à la laisser derrière vous.

— Je suis un Homme, dit-il avec un calme extrême, et je sers mon Roi. Et cet âge est le mien, n'est-ce pas ?

C'était ainsi. Elle ne pourrait jamais le forcer. On n'entrait dans l'ailleurs que de son plein gré. Il ne le voulait pas et c'était donc la fin. De plus, elle sentait en lui, dans son cœur, une amertume profonde, la souillure du fer.

Elle aurait pu le fuir, l'abandonner dans son entêtement. Le prix qu'elle avait payé ne pouvait être estimé et elle devrait peut-être attendre durant des années humaines. Ce qu'elle décelait chez le harpiste, c'était le désastre. Il était une offense à toutes ses espérances. En lui, elle sentait la mortalité, la frayeur et trop d'humanité.

Mais elle ne bougea pas, elle s'assit dans le clair de lune déclinant. Elle avait décidé de rester. Appuyé contre le tronc d'un très vieil arbre, il l'observait tandis qu'elle l'épiait. Parfois, ses yeux bougeaient de façon presque imperceptible au moindre mouvement des feuilles, mais toujours ils revenaient sur elle, qui était au cœur de toutes les créatures anciennes des bois, de périls plus grands que la vie. Mais en dépit de toute sa défiance, les chuchotements de la forêt, la tiédeur d'Eald qui rêvait, le chuintement des feuilles triomphèrent de lui et ses yeux se fermèrent.

Le Chasseur

Fionn fut éveillé par le soleil. Il battit des paupières et se redressa avec la crainte de découvrir que les arbres étaient morts de vieillesse pendant son sommeil. Puis ses yeux se portèrent sur Arafel et elle eut un rire musical, un rire d'elfe doux et cruel. Elle savait quelle était son apparence durant le jour, aussi rude que la plante dont elle portait le nom. Elle était mince, tannée, dure, vêtue d'un patchwork diaphane de gris et de vert et seule l'épée à son côté paraissait inchangée. Elle avait coiffé ses cheveux en une tresse d'argent et répondit au regard inquiet du harpiste par un sourire en coulisse.

Avec le matin, la terre était devenue tiède. Le soleil brillait dans un ciel aujourd'hui sans nuage. Fionn effaça les dernières traces de sommeil de ses paupières et ouvrit sa mallette. Le contenu en était maigre. Il prit un morceau de bœuf séché qu'il contempla avec tristesse avant de le partager pour offrir une moitié à Arafel. Ce qui lui resta, en vérité, n'était pas suffisant pour un Homme, et tout particulièrement pour un fuyard affamé.

— Non, fit-elle.

Immédiatement, elle avait trouvé l'odeur de cette nourriture offensante. Elle ne pouvait se nourrir de la chair d'une des malheureuses créatures de la forêt et ce morceau desséché était marqué par la souillure de l'Homme. Mais cette offrande, ce geste de galanterie désespéré avaient touché son cœur. Alors, elle lui présenta à son tour ce qu'elle pouvait donner, ce qui venait des arbres, des fruits et des abeilles et de toutes ces choses de la forêt qui donnaient sans souffrance. Ils partagèrent et Fionn accepta car il avait peur et il avait faim.

— C'est bon, dit-il après un moment, d'un ton bref, sur ce il eut un petit rire et finit le tout jusqu'à la dernière miette.

Ensuite, il se lécha les doigts et un peu de sa peur, de sa faim s'effaça de son regard. Il soupira comme si d'autres fardeaux encore le quittaient et il eut un sourire plein de chaleur, souvenir d'un monde meilleur et plus lumineux.

— Joue pour moi, murmura-t-elle.

Doucement, avec des touches légères, il joua donc pour elle des musiques pour guérir les cœurs, puis il dormit à nouveau car le plein jour, dans la Forêt d'Eald, incitait au sommeil : l'air était chaud, même sous la ramure, et plus rien ne semblait respirer dans les taillis profonds. Arafel s'assoupit de même. Elle se sentait en paix avec le mortel Eald pour la première fois depuis bien longtemps, si longtemps que de nombreux arbres avaient dû devenir grands. Elle avait presque oublié la caresse du soleil mortel sur sa peau. Mais, dans son sommeil, elle rêva et vit de vastes salles de pierre grise et froide.

Dans ce songe noir, elle avait un corps d'Homme, lourd, puant le vin, infesté de souvenirs affreux, chargé d'une violence si noire qu'elle aurait voulu s'enfuir. Elle percevait toute sa haine, en même temps que le poids redoutable de la charpente humaine, l'ivresse due aux boissons fortes.

Il avait eu une épouse qui ne l'aimait pas, Evald de Caer Wiell. Elle portait le nom de Meara et elle était de Dun na h-Eoin. Il avait un fils, encore jeune, qui le fuyait pour se réfugier dans les hauteurs du donjon de pierre tandis qu'Evald et ses hommes maussades buvaient pour tuer le temps. Car Evald était sombre et plein de haine et son regard était souvent fixé sur les crochets, dans le mur, là où avait été suspendue la harpe en son temps. Des chansons le rongeaient, et la honte aussi, plus amère et plus dure que la chanson, car cette harpe était venue de Dun na h-Eoin, tout comme Meara.

Et elle avait chanté jadis la trahison, le meurtre des Rois et des bardes. La garder auprès de lui avait été sa victoire.

Ainsi donc passait-il des heures à boire de la bière et à guetter les échos de la harpe. Et dans son rêve, la main d'Arafel chercha la pierre de lune et la trouva à son cou.

En la lui offrant, elle l'avait dotée d'une vertu : il ne pourrait jamais la perdre ni la détruire. Et elle lui offrait des songes meilleurs, car elle en avait le pouvoir. Elle aurait pu de même lui apporter l'apaisement et soigner en lui tout ce qui était blessé afin de le ramener vers Eald, de plus en plus. Mais il n'avait que le plus amer mépris pour toute forme de douceur et haïssait ce qu'il ne pouvait comprendre.

— Non, chuchota Arafel, le cœur empli de chagrin, rêvant encore devant l'âtre, dans Caer Wiell.

Elle aurait voulu obliger sa main à arracher la pierre de ce cou abominable, mais elle ne pouvait elle-même effacer le charme qu'elle avait prononcé, ôter la vertu qu'elle lui avait donnée. Quant à Evald, il gardait féroce, jalousement, tout ce qui était à lui, à tel point qu'il en avait parfois le souffle court et les muscles noués.

Mais, avant tout, il haïssait ce qu'il n'avait pas et ne pourrait jamais avoir. Le harpiste, surtout, ainsi que le respect de ceux qui l'entouraient. Et il y avait aussi sa convoitise pour Dun na h-Eoin.

Elle avait commis une erreur et le savait. Elle tenta de raisonner cet esprit bizarre, clos. Mais c'était impossible. Le cœur était presque vide d'amour et s'était replié sur lui-même afin que rien ne s'en échappe.

Il avait assassiné les siens, trahi son Roi et il se trouvait seul dans ce château volé avec une femme qui le méprisait. Il le savait et c'était là une vérité qui le rongait sans cesse au cœur des ténèbres, dans cette montagne de pierre qui s'appelait Caer Wiell.

Ainsi rêvait-il à tout cela et ses doigts se crispaient un peu plus fort sur la pierre, car jamais il ne la lâcherait puisque telle était la conscience qu'il avait du pouvoir : garder.

— Mais pourquoi ? demanda Arafel à Fionn cette nuit-là, à l'heure où le clair de lune se répandit sur Eald, quand la terre fut paisible, sans danger, sans qu'il y eût un nuage au ciel. Pourquoi te poursuit-il ?

Dans ses songes, elle avait appris la vérité sur Evald, mais elle en devinait une autre chez le harpiste.

Il haussa les épaules et, un bref instant, ses yeux parurent plus âgés et il serra très fort sa harpe contre lui.

— À cause d'elle, dit-il.

— Mais tu m'as dit qu'elle t'appartenait. Il t'a traité de voleur. Qu'as-tu donc volé alors ?

— Elle est à moi. (Il caressa les cordes et égrena quelques notes.) Elle était dans le hall de son château depuis si longtemps qu'il avait fini par la considérer comme sienne, et les cordes étaient cassées, muettes...

— Comment lui est-elle parvenue ?

Il pinça un accord grave et sombre et son visage était plus sombre encore.

— Elle appartenait à mon père, et au sien bien avant lui. Ils jouaient de la harpe dans Dun na h-Eoin avant les Rois. C'est une harpe tellement ancienne...

— Oui, fit Arafel, elle est ancienne en vérité, et elle a été faite par quelqu'un qui connaissait son art. Une harpe pour les Rois. Mais comment est-elle parvenue dans la demeure d'Evald ?

Il courba la tête, ses doigts effleurèrent les cordes de sa harpe, mais il ne répondit pas.

— J'ai donné un prix, dit-elle, pour qu'il ne puisse faire main basse sur elle et sur toi. Tu ne me réponds pas ?

Les accords se firent plus doux.

— Cette harpe appartenait à mon père. Evald l'a pendu à Dun na h-

Eoin, lors de l'incendie. À cause des chansons de mon père, à cause de la vérité qu'il chantait, de ce qu'il disait à propos des hommes auxquels le Roi se fiait et qui n'étaient pas ce qu'ils semblaient être. Evald n'était pas le plus grand, tant s'en faut, il devait être parmi les mesquins. Quand le Roi mourut, alors que Dun na h-Eoin était en flammes, mon père joua une dernière fois. Mais il tomba entre leurs mains et entre celles d'Evald. Mort ou vivant, jamais je ne le saurai. Evald l'a pendu à l'arbre de la cour et s'est emparé de la harpe. Il l'a accrochée à son mur, dans Caer Wiell, pour défier mon père et le Roi, mais jamais elle n'a été sienne.

— Le harpiste d'un Roi...

Fionn ne détourna pas les yeux et ne cessa pas de jouer.

— Il a fait bien pis. Mais sept années ont passé. J'ai grandi et j'ai pris la route. J'ai joué de manoir en manoir. Et, en dernier, à Caer Wiell. Durant tout l'hiver, j'ai regalé Evald des chants qu'il préfère. Mais, comme l'hiver approchait de son terme, une nuit, j'ai gagné la grande salle et j'ai réparé la vieille harpe. Puis je me suis enfui et depuis le haut de la colline je lui ai chanté une chanson qui lui était familière. C'est pour cela qu'il me donne la chasse. Et je n'ai plus rien d'autre à dire à ce propos.

Il se remit à chanter d'une voix douce, une chanson qui parlait de loups et d'humains et qui était tout imprégnée d'amertume. Arafel en eut un frisson et le pria vivement de se taire car, au creux de son esprit, Evald entendait et s'éveillait d'un rêve troublé, baignant dans une sueur glacée.

— Chante des choses plus tendres, dit-elle. Plus douces. Cette harpe n'a jamais été faite pour la haine. C'est un présent de mon peuple aux Rois des Hommes. Car nous faisons jadis de tels cadeaux, le savais-tu ? Ses notes portent dans tout Eald et jusqu'en des lieux plus sombres encore. Alors, ne chante pas de chansons aussi tristes. Fais-moi briller la musique. Chante-moi le soleil, la lune et les rires. Choisis la chanson la plus légère que tu connaisses.

— Je connais des chansons d'enfant, dit-il d'un ton dubitatif. Ou bien des chants de marche... Quant aux grandes chansons... Éh bien, ces temps appellent les plus sombres.

— Alors, chante les petites, celles qui font rire les Hommes. J'ai tellement envie de rire, harpiste, tellement envie...

Et Fionn s'exécuta, tandis que la lune montait au-dessus des arbres, et Arafel se souvint d'autres chants, de temps plus anciens, de musiques que le monde n'avait plus entendues depuis de longues années, et elle les fredonna doucement. Fionn écouta, répéta les notes sur ses cordes jusqu'à ce que des larmes de joie coulent sur son visage.

En un tel moment, toute menace avait déserté Eald. Les esprits de la Terre nouvelle qui rôdaient et hantaient les Hommes s'effacèrent car ils ne reconnaissaient plus rien en ces lieux, et les vieilles ombres battirent en retraite en tremblant car elles savaient.

Mais, de temps à autre, le chant des elfes devenait hésitant, lorsqu'une touche de malaise s'insinuait dans l'esprit d'Arafel, froide et perçante comme le fer, éveillant des pensées de haine que jamais encore elle n'avait senties aussi proches.

Puis elle rit, et ainsi le charme fut brisé, dispersé. Elle se pencha vers le harpiste pour lui apprendre des chants dont elle-même ne croyait pas se souvenir, sans pour autant jamais oublier que quelque part dans le val de Caerbourne, sur la colline de Caer Wiell, un homme était agité par des songes troublants, qu'il se retournait sur sa couche dans un bain de sueur, poursuivi, harcelé par des fantômes et d'abominables échos de musique.

Quand vint l'aube, elle se redressa, ainsi que Fionn, et ils partagèrent un peu de nourriture avant de se désaltérer à l'eau glacée d'une source. Puis le soleil darda son œil brûlant sur la Forêt d'Eald et les engourdit bientôt.

Fionn se rendormit en toute innocence tandis qu'Arafel luttait contre l'assoupissement. Des rêves l'entouraient, alors même qu'Ewald, le seigneur de la vallée, devait être éveillé. Des rêves qu'elle ne parvenait pas à repousser, qui l'assaillaient de plus en plus nombreux, de plus en plus présents. Ses paupières se faisaient terriblement lourdes et l'air du matin lui semblait de plus en plus épais, étouffant, l'incitant au sommeil. Les jambes puissantes de l'Homme enserraient les flancs d'un cheval énorme et rude. Ses éperons déchiraient la robe et le fouet jouait entre ses mains. Arafel rêvait de la chasse, des aboiements des chiens, des haies et des bois, des entailles sanglantes dans le cuir des bêtes. Ewald cherchait le sang pour effacer le sang, car les notes de la harpe continuaient de s'égrener dans sa tête, et il ne cessait de se souvenir : le harpiste, la grande salle, et ces chansons qui disaient qu'autrefois il avait servi son Roi. Alors, il chassait le daim et toutes les autres bêtes et il ne pouvait s'empêcher de frissonner quand il pensait à toutes ces morts, à la peur qui devenait autour de lui un voile épais, la crainte du seigneur de la vallée qu'il lisait jusque dans les yeux de ses plus proches camarades, dans ceux de son épouse et de son fils, sur ces visages blêmes qu'il affrontait lorsqu'il regagnait sa demeure, les habits poisseux de sang.

Avec la nuit, cela se calma, quand Arafel et Fionn furent éveillés et

que des chansons douces repoussèrent la peur et les songes. Mais il advenait parfois que le souvenir vienne assaillir Arafel et le fardeau était alors si lourd à supporter, si froid qu'elle portait la main à la pierre de lune pendue à son cou et que ses yeux s'emplissaient de larmes. Fionn s'en aperçut et s'ingénia à la régaler de chansons encore plus joyeuses.

Puis, la musique se tut, et le harpiste de même.

— Apprends-moi une autre chanson, lui demanda-t-il. Des chansons telles que les harpistes n'en connaissent pas. Et ne jouerais-tu donc pas pour moi ?

— Je ne possède pas cet art, lui dit-elle, songeant que le dernier harpiste qu'ait connu son peuple était parti depuis longtemps vers la mer.

Mais sa réponse n'était pas entièrement sincère. Elle avait joué autrefois. Mais la musique avait déserté ses doigts, depuis que le dernier membre de son peuple était parti et qu'elle avait décidé de rester, elle, car ces bois étaient trop chers à son cœur en dépit de la présence des Hommes.

— Joue, demanda-t-elle à nouveau.

Elle fit un effort désespéré pour lui sourire, triomphant de l'étreinte du fer, si près de son cœur, et le seigneur de la vallée fut plongé dans un cauchemar, noyé dans la sueur et les voiles des fantômes.

La chanson que choisit Fionn était celle-là même qu'il avait jouée sur la colline, claire, joyeuse et provocante. Eald vibra sous les notes de la harpe et, pour le reste de cette nuit, Evald ne retrouva plus le sommeil. Il demeura auprès de l'âtre, drapé dans la fourrure, frissonnant, la main crispée avec haine sur cette pierre qui était sienne et que jamais il n'abandonnerait bien qu'elle le tuât, il le savait.

Puis Arafel entonna un air différent, qui datait des âges plus jeunes de la Terre et que nul n'avait entendu depuis. Il pinça un premier accord et retrouva les notes exactes. La chanson parlait de la terre, des rivages et des rivières, de l'ultime voyage, de la venue des Hommes et du changement du monde. Fionn se mit à pleurer sans cesser de jouer et Arafel le regarda en souriant tristement et demeura silencieuse bien après qu'il se fut tu, car elle venait d'entendre le dernier chant des elfes et son cœur était devenu gris et froid.

Le soleil réapparut enfin, mais Arafel n'avait plus nul désir de se reposer ou de manger. Elle avait perdu la paix et elle demeura immobile avec son chagrin. Elle aurait aimé fuir les jeux de l'ombre pour l'ailleurs, vers une lumière plus douce, vers la lune qui lui était familière. Elle aurait peut-être même réussi à persuader le harpiste de la suivre. Elle pensait que, maintenant, il saurait trouver le chemin.

Mais elle avait perdu un fragment de son cœur et elle ne pouvait même plus songer à échapper à ce monde. Elle y était ancrée par trop de pensées. Elle était envahie par le deuil et le désespoir et, très souvent, ses doigts se refermaient sur la pierre. Et autour d'elle les ombres murmuraient qu'il était grand temps qu'Eald prenne fin. Elle s'entêtait dans ses idées anciennes. Il y avait comme un charme sur elle, un pressentiment. Trop de choses s'étaient perdues et, désormais, même une harpe avait pouvoir sur elle.

Et il se remit en chasse, Evald de Caer Wiell, quand le soleil se fut levé. Car le sommeil l'avait quitté, et ses rêves le rendaient fou. Il fouetta ses gens tout autant que ses chiens, il les entraîna vers la lisière de la Forêt d'Eald chasser ses habitants – car il avait enfin deviné quelle était la source de sa chance et des notes de harpe qui habitaient ses songes. Les haches et le feu dansèrent autour des flots sombres de la Caerbourne. Il voulait abattre un par un les vieux arbres jusqu'à ce que tout le pays soit nu et mort.

Des murmures coléreux résonnaient à présent dans la forêt. Un mur nuageux roula depuis le nord d'Eald jusqu'à Caerdale et le soleil en fut obscurci. Le vent soupira au visage des Hommes et les torches ne touchèrent pas les arbres de peur que le feu ne revienne sur le château. Mais cela n'arrêta pas les haches, ce jour-là non plus que le suivant. Les nuages se firent alors plus épais et le vent devint plus froid et la Forêt d'Eald fut encore plus sombre et glacée. Arafel, pourtant, continuait de sourire la nuit en prêtant l'oreille aux chants du harpiste. Au matin, pourtant, les coups de hache la faisaient frissonner et, tandis que Fionn sommeillait, elle sentait le fer se rapprocher de son cœur, plus près à chaque moment. Chaque jour, la plaie de la Forêt se faisait plus profonde. Le seigneur de la vallée s'approchait : elle le sentait.

Et bientôt elle ne connut plus le repos, de jour comme de nuit.

Elle était assise, silencieuse, la tête inclinée, sous la lune masquée de nuages et Fionn était impuissant à la consoler. Il la contemplait, le cœur noyé de chagrin, et lui touchait parfois doucement la main.

Puis elle se leva, toujours sans rien dire, et invita Fionn à faire quelques pas avec elle. Il la suivit. Des choses abominables bougeaient dans les ombres profondes des fourrés et des grands buissons de bruyères, des choses gonflées de malice qui murmuraient à tous les vents. Et Fionn, bien souvent, lança autour de lui des regards inquiets et prit garde de ne pas s'éloigner d'Arafel.

Elle sentait ses forces diminuer. D'abord parce qu'elle n'avait plus le pouvoir de repousser ces voix, de les étouffer, ensuite parce qu'elle les entendait. Et elles murmuraient : *Ruine, destruction... Tout est inutile et vain...* À la fin, elle s'appuya au bras de Fionn, se laissa aller sur le sol glacé et posa la tête contre l'écorce rêche d'un arbre convulsé et à

demi mort.

— De quoi souffres-tu ? lui demanda-t-il alors. (Ses doigts caressèrent son visage et il ouvrit sa main crispée sur son cou. Il répéta :) De quoi souffres-tu ?

Elle haussa les épaules, elle sourit, frissonna, parce que, dans l'éclat des feux et des torches, les haches s'étaient remises à frapper. Et le fer était une blessure et les bois, depuis des jours, criaient sans cesse. Mais le harpiste n'aurait pu les entendre, car il était ce qu'il était.

— Compose une chanson pour moi, lui dit-elle.

— Je n'en ai pas le cœur.

— Non plus que moi.

La sueur perlait à son front et il l'essuya d'une main douce et essaya de calmer sa peine.

Une fois encore, il lui saisit la main et essaya de desserrer l'étreinte de ses doigts.

— Cette pierre, dit-il. Est-ce donc cela qui te manque ?

Elle eut un haussement d'épaules, puis tourna brusquement la tête, car les coups des haches étaient devenus plus proches, plus forts. Il suivit son regard, puis se retourna, bouleversé, affrontant ses yeux.

— Le moment est venu, lui dit-elle. Il faudra que tu partes dès le matin, quand le soleil se lèvera. La Forêt Nouvelle te cachera, toi.

— Et je devrai te laisser ? Est-ce bien là ce que tu veux dire ?

Elle tendit la main et, en souriant, effleura son visage angoissé.

— J'ai été suffisamment payée, dit-elle.

— Mais comment ? Et pourquoi ?

— Pour des rêves. Rien que pour des rêves. Et pour tout cela aussi.

Ses mains tremblaient de façon affreuse et la noirceur qui avait envahi son cœur était maintenant trop lourde à supporter. C'était la haine qui la blessait, la haine vive dirigée contre elle et contre tout ce qui vivait, de plus en plus froide et dure, impossible à repousser.

— C'est le mal, lui dit-elle. Il te frapperait et cela aussi habiterait mes rêves. Harpiste, il est grand temps que tu partes.

— Mais pourquoi cela ? lui demanda-t-il, tandis que les larmes affluaient à ses yeux. Pourquoi payer un tel prix ma musique ?

— Elle le vaut bien, lui dit-elle. (Elle eut un rire sonore et si étincelant que, pendant un moment, il fracassa les murailles du mal qui les entouraient.) Tu sais, ajouta-t-elle, je me suis souvenue. Je sais à nouveau chanter.

Il s'empara de la harpe et se mit à courir. Si vite que les branches lui lacérèrent le visage, mordirent dans sa chair. Mais, se dit-elle avec horreur, il n'est pas parti dans la bonne direction. Sa course folle allait le ramener à Caerdale.

Elle cria sa détresse et s'accrocha aux branches pour se redresser. Elle ne pouvait le suivre. Ses membres qui avaient été si vifs, naguère,

sous la lune, étaient devenus de plomb. Son souffle était douloureux. Des ronces la griffaient et de sombres choses qui en sa présence n'avaient jamais eu le moindre pouvoir s'éveillaient à son passage et parlaient de mort.

Et là-bas, le seigneur-loup, avec ses hommes, mordait dans la forêt et elle entendait le fer des haches et elle sentait son poison. Ce lourd corps humain qu'elle habitait parfois semblait de nouveau à elle et la pierre de lune était prisonnière près d'un cœur vibrant de haine.

Elle lutta pour se hâter, en vain. Impuissante, elle regardait par les yeux étroits d'Evald et elle voyait... elle voyait le jeune harpiste qui accourait au travers des fourrés. Des armes qui se levaient, des arcs et des haches. Des chiens qui hurlaient et tiraient féroce sur leurs laisses dans la clarté de l'incendie.

Et Fionn fut là, sans avoir hésité un instant, et il présentait sa harpe, et sa vie.

— Un marché, disait-il. La pierre contre la harpe.

Il y avait tant de haine, tant de peur dans le cœur d'Evald que le souffle lui manquait. Et lorsqu'il referma les doigts sur la pierre, une douleur la transperça. Elle éprouvait sa peur, son dégoût. Il ne voulait rien abandonner. Mais cette pierre... il l'abominait, et il éprouvait une joie sauvage à l'idée de la perdre.

— Viens, dit-il, et il fit tourner la pierre devant lui, sa haine devenant un instant lointaine et froide.

Une autre main s'en saisit, une main douce, tout imprégnée d'amour. Elle sentit passer le courant de force et de désespoir. Alors elle se redressa, pour courir, pour sauver...

Mais la souffrance lui transperça le cœur sur un dernier écho de harpe. Elle fut arrachée à l'amour et au chagrin et poussa un cri avant de trébucher, puis de s'effondrer, aveugle, morte pour cette part de son être.

Elle ne cessa pas de courir ; mais elle devint une ombre et perdit toute lourdeur. Elle traversa les prairies, retrouvant tout ce qu'elle avait laissé derrière elle, presque perdu, et jaillit dans l'ailleurs en un éclair.

Parmi les ombres de l'aube, des chevaux piaffaient, hennissaient, et des chiens aboyaient. Le regard des Hommes lui importait peu à présent. Elle passa entre eux, pareille à la clarté de la lune, et l'épée d'argent brillait au bout de son bras, prête à affronter le fer.

La harpe et son harpiste gisaient ensemble, transpercés par l'épée. Arafel vit les sous-êtres qui s'écartaient de son chemin, mais elle n'avait pas la moindre pensée à leur accorder. Elle n'en avait qu'après Evald, c'était pour lui qu'elle brandissait sa fragile lame d'argent. Il l'invectiva, laboura de ses éperons les flancs de son cheval et le lança droit sur elle, cinglant l'air de son épée, et le fer atroce parut faire

naître des frissons dans le vent froid. En crachant des jurons, Evald tira frénétiquement sur les rênes de son destrier et se porta droit sur Arafel. Elle frappa alors, et la première balafre le fit hurler de rage.

Aussitôt, elle s'enfuit et il se lança à sa poursuite. Il ne pouvait qu'obéir à sa nature. Elle aurait pu s'éclipser pour un temps dans l'ailleurs, l'abuser, mais elle se l'interdisait. Elle courut entre les ronciers et les fougères et le grand cheval se rua derrière elle, le souffle grondant, les flancs lacérés par les épines.

Des ombres les cernèrent bientôt, qui murmuraient et se réjouissaient de cette chasse. Elles venaient du cœur le plus noir de la forêt et certaines d'entre elles avaient autrefois été des Hommes.

Certaines avaient connu la justice du loup, car c'était par elle qu'elles étaient devenues ainsi. Ces ombres l'entourèrent mais aucune d'elles n'osa l'effleurer. Les arbres s'inclinèrent et gémirent dans le vent et des flots de feuilles partirent vers les nuages. Le tonnerre de la tempête se joignit à celui des sabots des chevaux, et les buissons craquèrent et dispersèrent les ombres.

Soudain, au fond d'un creux, dans l'obscurité, elle se retourna, rejeta sa cape en un tourbillon et la lumière éclata. Le cheval se cabra et tomba, envoyant Evald rouler dans les feuilles humides. La monture tremblante s'écarta de ses mains tendues et s'enfuit en galopant, brisant les branches sur son passage, franchit un ruisseau invisible dans un grand jaillissement d'eau, et les ombres gloussèrent de rire. Arafel se tenait immobile, dans sa véritable apparence, toute de lune et d'argent. Evald poussa un affreux juron, prit sa grande épée noire dans sa main marquée d'une trace sanglante qui devait le troubler. Avec un hurlement rageur, il porta un premier coup.

Tout en riant, elle sauta dans l'ailleurs et le fer passa au travers d'elle. Evald frappa à nouveau et elle le laissa la poursuivre jusqu'à ce qu'il s'écroule sur le sol en sanglots, oubliant sa fureur dans les ignobles chuchotements qui venaient de l'ombre des bois.

— Debout ! fit Arafel d'un ton railleur, et elle revint dans le réel.

Le tonnerre roula dans le vent et, dans le lointain, on put entendre la rumeur sourde des chevaux et des chiens.

Evald dressa l'oreille. Une joie mauvaise put se lire dans son regard. Il espérait soudain le secours de quelque allié. Il reprit son épée à la clarté des éclairs. Et il rit.

Arafel répondit à son rire, avec la cruauté des elfes. Car les chevaux se rapprochaient, certes, mais le bruit qu'ils faisaient, paraissant secouer les cieux et la terre tout à la fois, était celui d'une Chasse bien différente de celle qu'attendait Evald. Une Chasse, certes, mais qui venait d'un autre Eald, d'une tierce forêt par-delà le réel.

Avec une imprécation, le seigneur-loup lança plusieurs fois son épée et Arafel esquaiva le baiser du fer. En tourbillonnant, la lame

passa près de sa tête. Elle bondit une fois encore dans l'ailleurs et son épée d'argent frappa, s'enfonçant droit dans le cœur d'Evald. Il y eut un éclair, puis un cri, une malédiction, et le seigneur-loup, transpercé, mourut dans l'instant.

Elle ne pleura ni ne rit : elle connaissait trop cet Homme pour ce qu'il avait été. Au lieu de cela, elle leva la tête vers les nuages qui se pressaient en un amoncellement furieux et gris. Là-haut, d'autres chasseurs lançaient leurs imprécations aux vents et des hurlements précédaient l'aube. Plus loin, des chiens glapissaient, à la poursuite de quelque fugitif. Arafel leva alors sa frêle épée, salua le seigneur de la Mort, qui avait préséance sur les Hommes et qui était le grand Chasseur. Nombreux seraient les camarades du seigneur-loup à le suivre dans le sombre chemin où il s'était engagé.

Ensuite vint le chagrin. Elle retourna auprès du harpiste et retrouva les lieux déserts. Mais dans les yeux du harpiste, il n'y avait plus d'étincelle et le bois de sa harpe avait été fracassé. Mais entre ses doigts, il tenait une chose étincelante, pareille à la lune d'été. Elle tendit la main et, doucement, se saisit de la pierre de lune, passa la chaînette d'argent à son cou. Ensuite, pour une dernière fois, elle se pencha vers le harpiste et l'embrassa, puis, dans le même instant, elle passa dans l'ailleurs.

L'orage se levait.

Le Départ

L'orage était arrivé sur la Ferme, pareil à une muraille mouvante de nuages et de vent qui fouettait les branches du chêne, déchirant les jeunes pousses du printemps.

Caoimhin revint alors. Il franchit la barrière, à bout de souffle, titubant, courbé contre le vent furieux.

Il remontait le chemin quand le jeune Eadwulf, qui était sorti pour veiller sur les moutons, l'aperçut et l'appela :

— Caoimhin !

Mais Caoimhin parut ne pas l'avoir entendu. Il ne ralentit pas, la main pressée contre son flanc, le visage ensanglanté. Voyant cela, Eadwulf courut derrière lui.

Niall vit ensuite Caoimhin. En vérité, tout d'abord il ne le reconnut pas. Il ne vit qu'une silhouette qui approchait d'un pas pressé. Il travaillait dans la grange en prévision de la tempête et, comme la plupart des autres, il sortit en hâte.

Mais quand il fut un peu plus près, quand il aperçut l'arc et le carquois, quand il reconnut cette grande silhouette maigre, quand il vit la cicatrice récente sur le visage mal rasé, le sang caillé sur les écorchures, son cœur ne fit qu'un tour.

— Caoimhin ! cria-t-il.

Et il se rua vers lui et le serra entre ses bras.

Caoimhin s'effondra à genoux mais Niall ne le lâcha pas. Il le pressa contre son corps et le visage blême et sanglant de son ami se leva vers lui. Il y avait de la sueur sur son front et ses yeux étaient éperdus. Sa barbe comme ses cheveux étaient souillés de glaise et de brins d'herbe.

— Seigneur, balbutia-t-il. Il est mort. Evald est mort...

Un instant, Niall le regarda sans prononcer un mot. Les mains de Caoimhin étaient comme rivées dans ses bras.

— Mort, répéta-t-il enfin. Mais tu es de retour, Caoimhin. Tu as su retrouver le chemin...

— Cearbhallain, m'écoutez-vous ? Caer Wiell n'a plus de seigneur

désormais. Votre heure est venue, Cearbhallain. Il est entré dans les bois et jamais il n'en ressortira. Il a provoqué le peuple-fée. Et Fionn...

— Fionn est avec toi ?

— Le harpiste est mort. C'est Evald qui l'a tué.

— Le fils de Coinneach...

— *Ecoutez-moi.* C'est le moment. Des hommes sont prêts à chevaucher avec vous, je vous l'ai dit.

— Le harpiste est mort...

— Cearbhallain, êtes-vous donc sourd ? (Les larmes ruisselèrent sur les joues de Caoimhin.) *Je suis revenu pour vous !*

Niall était agenouillé dans la poussière, immobile. Beorc était présent, et il posa ses grandes mains sur les épaules de Caoimhin. Peu à peu, tous les gens de la Ferme s'étaient approchés et les entouraient et tous gardaient le silence, comme s'ils attendaient une terrible révélation.

— Dis-moi, fit enfin Niall. Raconte-moi depuis le début.

Caoimhin lutta pour retrouver son souffle et posa les mains sur ses genoux.

— J'ai suivi le fils de Coinneach sur la route, ainsi que vous le savez. Et je l'ai rejoint et nous nous sommes vus plusieurs fois. Puis nous nous sommes séparés mais il m'informait toujours, il me disait où il se rendait, comment les choses se passaient pour lui. Ainsi qu'il l'avait annoncé il a passé l'hiver à Caer Wiell. J'ai retrouvé les vieux amis, seigneur, des hommes que vous connaissez. Ça, je peux dire que je n'ai jamais été seul, que ce soit sur les routes, dans les collines ou près de la rivière... Je suis allé jusqu'à Donn, à Ban, dans tous ces lieux que vous connaissez, plusieurs fois, et j'ai même envoyé des hommes à Caer Luel...

— En mon nom ?

— Que pouvait-il y avoir de mieux pour eux que votre nom, hey ? Mais nous avons été prudents, seigneur. Nous n'avons presque pas chassé en votre nom. Le harpiste, alors, continuait de nous informer, même de Caer Wiell. Et puis, récemment, il s'est enfui et Evald était à ses trousses. Nous avons appris qu'il était mort mais qu'Evald aussi avait trouvé sa fin dans la même matinée. Un homme à nous était caché près de leur camp et c'est ainsi qu'il a appris par ses hommes la nouvelle, qu'ils le pensaient mort et qu'ils attendaient de pires choses encore. (Caoimhin lutta un instant pour retrouver son souffle et ne relâcha pas sa prise sur les bras de Niall.) Ce matin même, tous s'en retournent à Caer Wiell. Sans leur seigneur, sans maître... Caer Wiell est à vous de nouveau. Vous ne pouvez le nier, maintenant. Les hommes sont prêts à vous suivre. Fearghal, Cadawg, Dryw, Ogan... tous.

— Tu n'en avais pas le droit !

Niall, d'un geste violent, rejeta les mains de Caoimhin et se redressa, écartant les autres d'un revers du bras, avant d'affronter leurs regards, celui de Lonn, de tous les autres, et enfin celui de Beorc. Dans le vent qui les fouettait en hurlant, ses yeux étaient brûlants. Il regarda à nouveau Caoimhin, blessé, épuisé, usé par le monde, dont le corps et le visage portaient des cicatrices qui, jusque-là, lui avaient été épargnées à la Ferme où jamais la guerre n'était venue. Tout soudain, sa paix était brisée. Irréversiblement. Ce n'était pas comme un coup de tonnerre, quoique l'orage se déchaînât, mais une claire vision, celle de tous ces hommes qu'il avait aimés et qui s'en étaient allés, de la vie et de la mort qui étaient passées sur le monde, pour le monde entier, sauf lui. Et il se sentit dépossédé et, dans la lueur des éclairs, toute chose autour de lui lui parut brusquement rétrécie, ternie. Il y avait comme une grisaille sur la Ferme de Beorc que jamais il n'avait vue. Et les visages qui l'entouraient étaient flétris. Les larmes jaillirent de ses yeux et le vent les emporta.

— Ma foi, dit-il, nous devrions nous mettre en route.

Et il aida Caoimhin à se relever. Il lui fut difficile de regarder les autres. Beorc, le visage empreint de solennité, sa chevelure rousse flottant au vent. Aelfraeda, dont les tresses dorées retombaient aussi paisiblement que jamais sur ses épaules, Siolta et Lonn, immuables, et Scaga, dont les traits devenaient chaque jour plus adultes.

— J'ai une tâche à accomplir, leur dit Niall.

Comme pour le loup, comme pour le renard, il vient un temps, n'est-ce pas, où il faut partir. Comme les daims. Maintenant, dans les collines, ils chassent chacun de leur côté.

— Tu vas avoir besoin de vivres, dit Aelfraeda.

— Et puis, murmura-t-il en regardant Beorc, si vous le voulez... Banain.

— C'est elle qui le veut, je n'en ai aucun doute, dit Beorc. Et si telle est sa volonté...

— Je vais aussi avoir besoin de mon épée, ajouta Niall. (Puis il détourna le regard car il n'avait plus le cœur à affronter Beorc et Aelfraeda. Il posa la main sur l'épaule de Caoimhin et déclara :) Viens jusqu'à la maison. Nous y trouverons du pain et de la bière, en attendant.

Comme ils marchaient vers la demeure, il vit Scaga à sa gauche. Il courait à leur hauteur. Il le prit doucement par l'épaule, mais le garçon, sans rien dire, se contenta de baisser la tête. Le tonnerre roula au-dessus de la Ferme et le vent emporta les feuilles du vieux chêne en tourbillon.

Dans la maison, ils trouvèrent la chaleur, le pain et la bière.

Ensuite, on prépara de quoi subvenir aux besoins de deux hommes et sans doute plus. Niall s'approcha de la cheminée pour prendre son épée, mais ne sortit pas la lame du fourreau. La poignée et la garde étaient couvertes de suie et peut-être le fer était-il rouillé après son long séjour, mais Niall se refusait à le montrer à nu dans la demeure de Beorc et d'Aelfraeda. Diarmaid lui apporta ce qui restait de son armure et l'aida à la revêtir en compagnie de Lonn et de Scaga tandis que Caoimhin, encore tremblant de fatigue, dévorait féroce­ment. Niall n'avait plus de cape, mais il enfila la chaude tunique qu'il avait portée naguère, ceignit son épée et sortit dans le froid de la tempête pour se rendre à l'écurie.

— Je vais avec toi ! lui cria Scaga en s'élançant derrière lui.

— Non, reste bien au chaud. Aide plutôt Aelfraeda. Tu sais bien que je ne partirai pas sans te dire au revoir.

Un éclair zébra le ciel. Niall se mit à courir et se retrouva bientôt à l'abri dans la tiédeur de l'écurie et l'odeur puissante de la paille et des chevaux.

— Banain ! souffla-t-il en s'approchant de la stalle.

Il avait apporté la bride que la jument portait lorsqu'elle était arrivée à la Ferme. Elle avait été réparée pour permettre aux enfants de monter Banain, mais jamais encore il ne s'en était lui-même servi. Il la prit par le cou et reçut en réponse un coup dans les côtes. C'était le poney, à côté, qu'il n'avait pas vu dans l'ombre.

— Banain, répéta-t-il.

— Cruel, dit une petite voix flûtée.

Il se retourna. Le Gruagach était assis sur la croupe du poney et le regardait par-dessus la stalle.

— Cruel de prendre Banain. Et cruel Caoimhin de nous prendre son seigneur. Où est la paix, Homme ? Jamais, jamais elle ne sera pour Caoimhin. Et maintenant jamais pour Banain. Et jamais pour Cearbhallain. Ô ne pars pas !

— J'aimerais ne pas partir, dit Niall en se reprenant et en flattant le col de la jument.

Il avait encore les mains froides et engourdis. Il glissa le mors dans la bouche de Banain et passa la bride autour de ses oreilles. Elle tourna la tête et le cogna gentiment, puis renâcla à l'instant où une silhouette sombre se juchait avec agilité sur la barrière.

— Ne pars pas, jamais, dit le Gruagach.

— Je n'ai pas le choix.

— Toujours, toujours l'Homme a le choix. Le Gruagach te le dit et te met en garde. Méchant Caoimhin ! Méchant !

Niall saisit le porte-mors et conduisit Banain hors de la stalle, de la paille tiède. Le Gruagach les suivit jusque sur le seuil, la chevelure hirsute, implorant :

— Ne pars pas !

Le chagrin envahit Niall. Jamais il ne se serait attendu à une telle réaction de la part du Gruagach. Il n'existait certainement pas de créature aussi étrange dans le monde vaste et froid qu'il allait retrouver. Elle lui apparaissait en cet instant comme petite, rabougrie, et plus effrayée qu'effrayante. Il tendit la main ainsi qu'il l'eût fait à un enfant.

— Gruagach, lui dit-il. Veille bien sur ceux que j'aime. Et sur ces lieux. J'y suis resté trop longtemps.

Les doigts du Gruagach effleurèrent les siens, légers, légers, il renversa la tête en arrière, le regarda droit dans les yeux, puis il eut un long frisson et sauta sur le bord du cuveau à pommes en serrant son front entre ses mains.

— Elle voit, elle voit, se lamenta-t-il. Ô le terrible, l'affreux visage ! Ô l'effroyable lumière de ses yeux ! Elle voit !

— Qui ? Qui voit ?

— Elle est éveillée ! cria le Gruagach en le regardant entre ses doigts. Elle est éveillée, éveillée ! Et la harpe des Rois est brisée. Ô l'affreuse épée ! La lame méchante et acérée ! Ne pars pas, Homme ! Le Gruagach t'en prévient.

— Qui est-elle ?

— Dans la forêt. Profonde et silencieuse. La harpe est venue parce qu'elle le devait. Comme toute chose en Eald. Prends garde à Donn !

Le tonnerre roula et l'écurie frémit. Banain secoua la tête.

— Je n'ai pas le choix, répéta Niall en frissonnant. Je ne l'ai jamais eu. Adieu.

Il ouvrit toute grande la porte et entraîna Banain au-dehors. Il songea à refermer pour empêcher le poney de partir mais le Gruagach. était sur le seuil. Alors, il chevaucha Banain et partit au trot vers la maison. Les autres en sortaient déjà et il se dit qu'il n'aurait pas la chance de regagner une dernière fois l'intérieur familial. Il en éprouva de la peine car il était privé d'un ultime moment paisible. Le vent hurlait de plus belle et le monde semblait de plus en plus froid. Il sentait Banain frémir sous lui et le poil de sa robe se hérissait contre ce temps sauvage, contre ces coups de tonnerre. Pourtant, il ne pleuvait pas. Derrière lui, quelque chose ou quelqu'un lança un cri, une lamentation. Ce n'était pas un effet du vent. En se retournant et en levant la tête, il vit le Gruagach perché tout au sommet du toit de la grange.

— Homme ! Ô Homme ! appela-t-il.

Toute la maisonnée venait à la rencontre de Niall et de Banain, Caoimhin, Beorc et Aelfraeda précédant les autres.

— Caoimhin, lança-t-il en sautant à terre. Tu vas monter Banain. Tu es épuisé.

Caoimhin était sur le point de protester, mais il le hissa prestement sur la croupe de la jument avant de se charger du lourd colis qu'Aelfraeda avait préparé pour eux. Il l'embrassa sur la joue, puis serra la main tendue de Beorc. Son regard fit le tour de tous ces visages familiers et, déjà, ils lui semblaient lointains, comme s'ils se perdaient hors de sa vue, en même temps que lui échappait tout leur amour que jamais il ne retrouverait.

— Scaga ! s'exclama-t-il tout à coup. Où est Scaga ?

Ils se mirent tous en quête du garçon mais nul ne le découvrit.

— Il était encore avec moi il y a un instant, dit Siolta.

— Il a du chagrin, dit Lonn.

Niall secoua lourdement la tête.

— Viens, dit-il à Caoimhin en assurant son fardeau sur ses épaules.

Au revoir, au revoir à tous.

— Bonne route, lui dit Beorc, et voyage sagement. Je ne puis te souhaiter plus.

Niall, sans un mot, se retourna et se mit en marche, escorté de Banain qui portait Caoimhin. Le vent parut les mordre plus sauvagement encore, mais nulle goutte de pluie ne venait du ciel furieux. Des éclairs déchiraient frénétiquement les nuages et, devant eux, la prairie ondulait comme une mer. Plus d'une fois, Niall se retourna et agita la main, mais déjà les silhouettes s'estompaient et elles furent bientôt avalées par l'ombre de la tempête. La Ferme disparut et Niall sentit son cœur lourd et ses pas devinrent de plomb.

— Prends garde ! ulula une voix, quelque part sur la colline, à sa droite. Prends garde !

Le Gruagach était là-bas, assis sur un rocher, au milieu du déferlement des herbes.

— Homme ! La pluie qui vient n'est pas commune !

— Méprisable créature ! marmonna Caoimhin.

— Parle avec plus de justice, lui dit Niall. Caoimhin, parle avec plus de justice...

Et puis le Gruagach disparut, Banain secoua la tête et hennit au vent.

— Seigneur, elle peut nous porter tous les deux, dit Caoimhin. Montez avec moi.

Mais Niall refusa. Une dernière fois, il se retourna mais une colline cachait à présent la Ferme et le val. Malgré tout, il agita encore une fois la main, bien qu'il fût certain que nul ne pouvait plus les apercevoir. Un sentiment de solitude, de désolation s'était emparé de lui. La poussière, un instant, le rendit aveugle. Quand il put voir à nouveau, à travers ses larmes, il se rendit compte que les barrières elles-mêmes avaient disparu. De toutes parts, il ne discernait plus que l'herbe ondoiyante.

— Caoimhin, je ne vois plus les barrières, dit-il.

Caoimhin leva la tête, regarda autour de lui, mais ne dit pas un mot. Niall se frotta les yeux. Le froid s'était insinué dans ses os, comme si le vent, peu à peu, le transperçait. Sans doute Caoimhin a-t-il retrouvé le chemin du retour, se dit-il. Il était arrivé comme le harpiste, pour le rechercher. Parce qu'on avait besoin de lui. Et il reconnut l'impatience aveugle qui grandissait en lui, le désir fou de retrouver le monde, de revoir Ogan, Dryw et les autres. Tous ces noms imprégnés de sang que Caoimhin avait prononcés. Ces compagnons des années sanglantes où il avait servi le Roi.

Et Caer Wiell. Sa demeure. Ou ce qu'il en restait...

Le vent leur apporta un appel, soudain.

— Niall ! Caoimhin !

— Scaga ! s'écria-t-il, le cœur pétrifié. Oh, non, Scaga !

Le garçon arrivait en courant, haletant, dévalant la colline, les mains tendues.

— Rebrousse chemin ! lança Niall.

— Je te suivrai, Seigneur, dit Scaga d'un ton ferme et calme.

Niall le prit dans ses bras car il n'y avait rien à faire. Caoimhin descendit de selle et étreignit à son tour le garçon.

Ensemble, ils reprirent leur marche, descendant entre les collines. Caoimhin était le plus souvent en selle.

— Nous allons les trouver près de la rivière, annonça-t-il à un moment. Là-bas.

Meara

À Caer Wiell, les femmes étaient plongées dans le chagrin. C'était un chagrin lent, auquel manquait toute substance, tout espoir. Vers le soir, les chasseurs étaient revenus sans leur proie et sans leur seigneur, hâves, déchirés, épuisés après leur longue quête dans les bois. Ils buvaient à présent dans la grande salle, silencieux, sombres, les yeux rivés sur la table quand ils ne se perdaient pas dans la contemplation de leur chope de bière. L'un d'eux pleurait, la tête dans les mains. Mais il était le seul.

Dans sa chambre, à l'étage, Meara était assise avec son petit garçon. Il avait posé sa tête brune sur ses jupons et, d'un bras, elle enserrait tendrement ses épaules. Il ne dormait pas vraiment mais s'assoupissait de temps à autre sous l'effet de la frayeur et de la fatigue. Meara demeurait immobile et silencieuse depuis de longs moments et sa dernière servante, la seule qui fût demeurée auprès d'elle, n'osait pas la déranger ni risquer la moindre question.

Meara profita d'un instant de sommeil de l'enfant pour dire enfin :

— Ils ne sont pas revenus. Et les hommes ne sont pas montés jusqu'ici. Ils ne sont pas encore certains de sa mort.

Elle tapota la tête de l'enfant et regarda Cadhla, sa servante, qui avait fait semblant de coudre. Dans ses yeux, elle lut la peur, comme à l'accoutumée. Mais cette nuit, en particulier, la peur était seule maîtresse de Caer Wiell. Le tonnerre avait grondé durant toute la journée, un tonnerre bizarre qui secouait les anciennes pierres. Puis la pluie était venue, enfin, violente. Cadhla regarda le plafond et un soupir frémissant passa ses lèvres, comme si la nature tout entière l'avait empêchée de respirer. Le petit garçon s'éveilla et la regarda.

— Chut, fit Meara. Ce n'est que la pluie.

— Est-ce qu'il va venir ? demanda-t-il.

— Non, du calme... Tu veux venir sur moi ?

Il lui tendit les bras. Meara le prit et le berça doucement. Il avait

cinq ans et il était déjà trop fier pour accepter d'être bercé.

— Ma Dame, dit Cadhla, laissez-le-moi.

— Non, fit simplement Meara.

Son ton cependant avait été tel que Cadhla ne dit plus rien et affecta de retourner à son ouvrage, la main tremblante tandis que roulait le tonnerre. Au-dehors, la pluie tambourinait sur les murailles, des rigoles dévalaient la toiture en gargouillant et, plus loin, les arbres semblaient soupirer dans les flots de la Caerbourne. Parfois, une bourrasque faisait danser les rideaux et vaciller les flammes des chandelles, mais l'enfant replongea dans le sommeil. Un fracas métallique monta de la grande salle pour s'éteindre aussitôt et seul demeura le bruit de la pluie.

— Ils ne viendront donc pas, dit Meara, de sa voix la plus ténue de façon que seule Cadhla l'entendît. Demain, s'il n'a pas reparu, ils viendront ici.

— Ma Dame... Que ferons-nous ?

— Ma foi... J'irai vers le plus fort, comme avant, dit Meara en baissant les yeux sur son fils et en caressant ses cheveux.

Son petit poing se crispa un peu plus sur le revers de sa manche. L'enfant d'Evald n'avait jamais été trop tendre, mais il était particulièrement vif à comprendre plus qu'il ne le devait.

— Chut... Que pouvons-nous faire ? Mais tu comprends bien qu'il te faudra peut-être prendre le large avec lui, si tu le peux ?

— Hey ! fit doucement Cadhla en écarquillant ses grands yeux bleus. Je le ferai.

Mais l'une comme l'autre mesuraient les risques à affronter, Meara plus encore que sa servante. Elle continua de caresser songeusement les cheveux de son enfant en pensant aux hommes rassemblés dans la grande salle. Très vite, l'un d'entre eux dévoilerait son ambition et le petit garçon, alors, n'aurait que peu de chances de survivre, car il était du sang d'Evald. Peut-être même ne verrait-il pas pointer l'aube.

Il y avait Beorthramm et tous les autres, tous ces hommes féroces et sanguinaires, aussi sauvages que leur seigneur... Qui devenaient de plus en plus ivres comme passaient les heures et que l'on remplissait les coupes et les chopes. Et les plus lâches d'entre eux retrouvaient le courage qui leur avait fait défaut au creux de la forêt.

C'est alors que résonnèrent les sabots d'un destrier, au-dehors, dans la nuit. Et Meara, levant la tête, prêta l'oreille entre le bruit du vent, de la pluie, et le grondement du tonnerre.

— Il n'est pas sur la route, murmura Cadhla. Il n'est pas passé par la poterne.

Le son, pourtant, se faisait plus proche. Il semblait résonner distinctement par-dessus la tempête, les coups de fouet du vent et de la pluie, le souffle des feuilles. Un instant, il diminua, parut se perdre,

puis revint plus fort, et le tonnerre roula une fois encore.

— Ô Ma Dame, souffla Cadhla en portant la main au talisman qui pendait à son cou, c'est de la magie ! Ce sont les fées !

— Ce pourrait être le destrier de mon époux, dit Meara, le regard lointain et froid. Mais il pourrait aussi bien tourner ainsi toute la nuit autour de sa demeure sans qu'ils lui ouvrent les grilles... Non, car ce sont des hommes fous.

Une fois encore, les sabots résonnèrent sous la muraille, l'enfant frémit, et elle fit : « Chut ! » en le berçant.

— Les fées..., insista Cadhla.

Puis le galop se perdit dans la nuit et, dans la grande salle, nulle porte ne s'ouvrit ni ne se referma et pas un homme ne risqua un regard au-dehors. Il n'y eut plus que le tambourinement de la pluie. Les bruits des pas moururent comme les bruits de sabots. Cadhla cessa de frissonner et l'enfant s'endormit profondément entre les bras de Meara. Le rideau claqua doucement ; il s'était décroché au plus fort des rafales. Le vent à présent s'était calmé. Meara le désigna à Cadhla qui se leva et s'approcha avec crainte de la fenêtre. Quand elle eut remis le rideau en place, elle se pencha sur les lampes, une à une, retrouvant des gestes domestiques et routiniers qui semblaient étranges dans une demeure qui était dans l'attente du meurtre.

— Vous devriez dormir, dit-elle ensuite.

Elle offrit son châle à sa maîtresse et Meara lui fit signe de le poser sur l'enfant. Cadhla s'endormit ensuite dans le fauteuil qu'elles avaient disposé auprès de la porte, les mains croisées sur son giron, le menton reposant sur son ample poitrine. Mais Meara demeura éveillée, vigilante, écoutant le crépitement de la pluie qui avait perdu sa fureur. Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux. Pas encore. Elle songea qu'elles étaient pour hier, ces larmes, ou pour demain. La fenêtre eût-elle été ouverte qu'elle aurait songé à s'enfuir. Elle aurait peut-être le temps de nouer les effets dont ils disposaient et de confectionner une corde de fortune. Mais en vérité cette fenêtre était bien trop étroite. Seul, sans doute, son petit garçon pourrait-il la franchir. Elle se dit dans l'instant suivant qu'elle pouvait attendre encore jusqu'à ce que les hommes, en bas, dans la grande salle, aient le mufle dans leurs chopes. Elle aurait alors une chance de passer. Mais, au-dehors, il y avait la garde, et ces hommes-là étaient sans doute moins ivres.

Peut-être, peut-être, songea-t-elle, pourrait-elle gagner du temps pour son fils, rien qu'un peu de temps. Et la sage Cadhla, si subtile, si fidèle, pourrait trouver un moyen de fuite. Elle était de la campagne et elle connaissait ce pays bien mieux qu'elle. Si Cadhla arrivait à franchir la poterne, elle essaierait alors de lui jeter l'enfant dans les bras.

Ou alors, après tout, son seigneur reviendrait enfin. Car les autres

étaient pires que lui. Cet espoir qu'elle entretenait, cet espoir si mince la rendait lâche, car il était impossible de quitter le donjon sans traverser la grande salle au milieu de toutes ces brutes ivres.

Elle pouvait feindre de pleurer son seigneur, mais n'importe lequel de ceux qui buvaient en bas en rirait et ne ferait même pas mine de respecter son deuil.

Ils pouvaient aussi en arriver à se battre entre eux, comme cela se passait souvent quand nul n'était là pour les arrêter. C'était en vérité, le seul répit qu'elle pouvait vraiment espérer, qui lui donnerait peut-être un jour de plus pour essayer de sauver l'enfant. Quant au combat, bien entendu, le plus sanguinaire des hommes en sortirait vainqueur.

Une porte s'ouvrit dans le noir, au loin, avec un bruit étouffé. Meara l'entendit et elle eut un frisson. Elle s'éveillait d'un assoupissement bref, dans le froid qui annonçait la venue de l'aurore. Son enfant était de plomb entre ses bras. C'est mon seigneur qui revient, se dit-elle. Il a franchi la poterne. Il est blessé et affamé.

Mais cela était douteux. Cadhla, qui dormait près de la porte, était en vérité son unique et faible sauvegarde. Elle regarda son fils. Sa mère rebelle était retombée sur sa joue. Elle n'osa pas bouger, de peur de le réveiller. Qu'il dorme, qu'il dorme, pensa-t-elle. Ainsi, il n'a pas peur.

Elle entendit alors des pas. Il y avait plus d'un homme. Elle se sentit glacée et pensa : ainsi, il est revenu. Il est allé quérir un garde ou quelqu'un d'autre. Nous sommes sauvés, nous sommes sauvés, si nous gardons le silence. Car, au fond de son cœur, elle ne doutait pas que, si les ruffians avaient bel et bien abandonné leur seigneur seul et sans monture dans la forêt, ils ne pouvaient qu'attendre une affreuse récompense.

Puis il y eut un claquement d'acier, un cri, un fracas de métal et des hurlements d'hommes.

L'enfant fut brusquement arraché à son sommeil, effrayé, et elle le serra plus fort contre elle.

— Chut... Ne dis rien.

— C'est lui ! dit Cadhla dans un sanglot. (Elle s'était redressée, les poings crispés sur ses lèvres.) Oh, c'est lui. Il est de retour !

Les coups et les cris se firent plus violents. L'enfant frissonna dans les bras de Meara. Cadhla accourut et les serra tous deux contre elle.

— Non, dit Meara, ce n'est pas lui.

Elle était soudain aussi glacée que son cœur. Quelqu'un s'approchait en courant dans l'escalier.

— Cadhla ! Vite, la porte !

Le verrou était en place mais il ne résisterait pas longtemps. Cadhla

se précipita et pesa de toutes ses forces contre le battant, mais celui-ci vola en éclats et le fauteuil fut projeté contre le mur. Des hommes surgirent sur le seuil, couverts de sang, l'épée à la main. Cadhla se dressa devant eux, faisant de son corps une vivante barrière.

Mais un nouveau personnage apparut. Il avait un visage allongé et portait un manteau de berger. Il brandissait lui aussi une épée. Nul blason, nul emblème ne le distinguait, mais le calme de son apparence était chose peu commune à Caer Wiell. Ses cheveux longs étaient presque entièrement gris et des cicatrices marquaient son visage mince. À ses côtés se tenait un personnage d'apparence sinistre, aux épaules énormes ainsi qu'un jeune homme rouquin dont le front était entaillé.

— Dame Meara, dit l'homme au manteau de berger, veuillez dire à votre protectrice de s'écarter.

— Cadhla, fit simplement Meara.

La femme se retira contre le mur, les lèvres serrées, son regard vif détaillant chacun des intrus.

Sa main était cachée sous son jupon et Meara savait qu'elle avait une dague sur elle. Mais l'étranger au manteau s'agenouilla devant Meara, son épée sanglante posée au creux de son bras.

— Cearbhallain, souffla Meara, à demi certaine, car le visage de l'homme était plus âgé, plus usé.

— Fille de Ceannard, vous êtes veuve, même si cela ne vous apporte nul chagrin.

— Je ne sais pas. (Son cœur battait follement.) C'est à vous de me le dire.

— Ceci est ma demeure. Mon cousin est mort, et pas de ma main, mais je ne peux en dire autant de ses hommes. Caer Wiell est entre mes mains.

— Ainsi que nous, fit-elle.

À nouveau, elle pouvait espérer franchir la poterne, se perdre ensuite.

— J'ai des parents à Ban.

— Ban change comme le vent. Et qu'advierait-il de vous ? La veuve du loup. Vous chercheriez refuge à An Beag ? On ne peut guère se fier aux amis du loup. Non, Caer Wiell est à moi, je l'ai dit. Et je le garderai. (Il posa la main sur la tête de l'enfant, dont les poings étaient toujours crispés sur la manche de Meara.) Est-il à vous ?

Meara retint ses larmes en voyant cette grande main sanglante sur son enfant, son fils.

— Oui, il est à moi. Il se prénomme Evald. Mais il est à moi.

La main se leva.

— L'héritier d'Evald ne m'est rien, mais je le traiterai comme un fils, et sa mère, si elle demeure à Caer Wiell, sera sauvée aussi longtemps que j'y serai.

Ayant dit, il se leva et fit signe à ses compagnons.

— Que l'on garde cette porte. Que nul ne porte la main sur elles. Elles sont innocentes.

Il regarda à nouveau Meara. Il avait encore sinistre apparence, avec son épée ensanglantée qu'il ne pouvait remettre au fourreau.

— Si mon cousin revenait, dit-il lentement, il connaîtrait un accueil bien amer pour lui. Mais je ne crois pas qu'il reviendra jamais.

— Non, fit Meara avec un frisson. (Et les larmes apparurent enfin dans ses yeux.) Non, il ne lui resterait guère de chances.

— La chance n'a jamais été avec lui aussi longtemps qu'il a possédé Caer Wiell, dit Niall Cearbhallain. Mais à présent, Caer Wiell est à moi.

La tête penchée, elle pleurait doucement.

— Maman, gémit son fils.

Elle le serra encore plus fort contre elle et Cadhla vint joindre ses larmes aux siennes.

— Mieux vaudrait ne pas aller dans la grande salle avant que nous l'ayons nettoyée, dit Cearbhallain.

Et il s'éloigna, sans même sourire. Mais Meara, elle, éclata de rire. Elle rit comme jamais encore elle n'avait ri.

— Libre ! Libre... Cadhla, c'est Niall Cearbhallain, le champion du Roi ! Nettoyer la salle ! Ça, c'est certainement nécessaire ! Je l'ai bien connu, il y a tant d'années. C'est le matin, regarde. Notre nuit s'achève.

Un espoir furtif s'était glissé dans le regard de Meara, un espoir encore incertain, inquiet. À Caer Wiell, elle le savait, l'espoir était souvent bafoué, changé en chagrin, en souffrance. Elle en oubliait le jeune harpiste qui était mort, perdu à jamais, qu'elle avait presque aimé, parce qu'il était jeune et qu'il avait su pénétrer dans la désolation de son cœur. Elle oublia. Elle devait oublier, édifier toutes ses espérances sur Niall Cearbhallain. Ainsi était la nature de la nièce du feu Roi, qui avait appris à vivre au cœur de la tempête.

— Mère, dit encore une fois son fils.

Il ne parlait guère, le fils d'Evald. Lui aussi avait appris à survivre, dès son plus jeune âge. Il connaissait la valeur du silence. Il savait refermer ses petites mains sur tout ce à quoi il pouvait s'accrocher.

— Mère, répéta-t-il. Est-ce qu'il va venir ?

— Jamais. Jamais plus, mon fils. Cet homme, désormais, veillera sur nous.

— Il y avait du sang sur lui.

— C'était le sang de tous les mauvais hommes de Caer Wiell.

Jamais il ne nous fera du mal.

Et elle se mit à le bercer, puis toute force parut l'abandonner soudain et Cadhla dut accourir pour les soutenir. Pourtant, Meara riait encore une fois ; riait à en perdre haleine.

Un mariage fut célébré à Caer Wiell quand furent revenus les jours chauds de l'été. De nouveaux visages étaient apparus dans la demeure, des hommes roides et sévères, mais qui savaient parler bas et se montrer courtois et Meara en avait connu plus d'un dans sa jeunesse. Ils souriaient parfois en la voyant, du moins ceux d'entre eux qui n'avaient pas tout à fait oublié comment sourire. Certains de ceux qui avaient habité Caer Wiell avant étaient demeurés, mais les pires avaient fui, ou bien ils étaient morts. Les autres avaient su s'amender. De nouveaux arrivants affluaient chaque jour par la poterne, y compris des fermiers qui venaient dans l'espoir de se voir attribuer de nouvelles terres, ce qu'ils obtenaient dans la mesure où il restait de la terre. Quelques parents de Niall étaient arrivés également, mais ils n'étaient guère nombreux. Il y avait aussi un groupe disparate de gens venus des collines, farouches et prompts au combat. Et puis il y avait Caoimhin, encore épuisé, le frêle Scaga, et le sombre, le sinistre Dryw, seigneur dément des collines du sud. Mais la loi et l'ordre régnaient et la nouvelle s'était répandue que le loup avait trouvé la mort dans des circonstances malheureuses, ce qui faisait que les rumeurs d'An Beag et Caer Damh restaient des rumeurs car nul n'avait le désir d'aller affronter la forêt et les puissances qui y résidaient. Chacun avait été pris dans la tempête et tous étaient heureux de venir s'entasser dans Caer Wiell comme s'il n'y avait pas d'autre lieu où se rendre.

Meara se maria donc, paisible comme à l'accoutumée, sous une pluie de fleurs, et elle devint la dame de Niall à Caer Wiell.

Et Evald, son fils, s'attacha aux pas de Niall, de Caoimhin et de Scaga et apprit à jouer et à rire.

— C'est votre fils, répétait souvent Niall à Meara car il savait lui plaire ainsi, et il est mon cousin, et le sang des Rois lui vient de vous.

Mais, certaines fois, il devinait autre chose chez le jeune garçon, quand il était furieux, quand il perdait son calme. Aussi fit-il preuve de deux fois plus de patience avec Evald, et souvent il se laissait attendrir en le voyant rire et jouer, ou bien lorsqu'il s'efforçait, malgré la fatigue, de suivre les pas des grands. Il accompagnait Niall partout, sur les murailles, dans tous les escaliers, les écuries et les granges. D'un mot, Niall pouvait éclairer ou obscurcir son regard, mais il ne pouvait empêcher Evald de l'adorer.

Ainsi grandissait l'enfant et si, parfois, il advenait à Scaga de lui frotter les oreilles, Evald fronçait à peine les sourcils. Seul Niall était

capable de lui tirer des larmes. Evald avait un poney, un petit animal hirsute qui avait été sauvé du moulin et qui, en grandissant, devint une monture folâtre et espiègle qui accompagnait Banain dans de longues chevauchées dès que revenait l'été. Avec l'hiver, on s'aperçut qu'Evald était devenu trop grand pour ses habits et cela donna bien de l'ouvrage à Cadhla. Avec la froidure vinrent les veillées du soir et Evald écouta les récits des guerriers.

Mais jamais le nom d'Eald ne venait sur les lèvres, car à la moindre allusion Meara prenait son fils contre elle en frissonnant. Et Niall, de même que tous, s'abstenait lui aussi de parler de la forêt.

Meara lui donna bientôt une fille, une enfant jolie aux yeux bleus, qui eut très vite une sœur. Ainsi Niall n'avait-il pas de fils mais n'en concevait pas ombrage, puisque sa chance lui en avait déjà apporté deux.

Scaga devenait un adulte, un jeune homme aux allures réservées, aux épaules larges, qui prenait part avec bravoure aux exercices de défense contre An Beag, qui apprenait à devenir un soldat avec des hommes qui avaient connu la longue guerre. Et Evald, pendant ce temps, plein d'amour et de dévouement, ancré dans la conviction innocente que la demeure était sienne, apprenait aussi la tendresse et savait donner son cœur à ceux qui lui avaient donné le leur. Car c'était ce que Niall lui avait enseigné.

Ainsi donc Niall donna tout son amour à ses filles qui héritèrent du poney d'Evald quand il fut devenu trop grand pour le monter et qu'il lui offrit le dernier poulain de Banain.

Puis, ultime chagrin pour Niall Cearbhallain en ces temps heureux, Caoimhin mourut. Simplement, en tombant dans un escalier, trahi par sa jambe folle. Caoimhin s'en alla reposer dans le cœur de la terre de Caer Wiell. Sa mort, en vérité, avait été tranquille, telle qu'il ne l'avait pas cherchée.

Les arbres repoussèrent auprès de la rivière. La neige vint, puis fondit et ce fut le printemps. À Caer Wiell, on construisit une nouvelle tour parce que, disait Niall, nul ne savait comment pouvaient tourner les choses. Au fond de son cœur, il pensait au Roi, qui devait approcher de l'âge d'homme et que, sans doute, se tramaient des guerres qu'il ne verrait peut-être pas, car il se faisait vieux. Ses cheveux, de gris, étaient devenus blancs. Un jour, il lui fallut renvoyer Banain, car elle n'avait plus la force de le porter et il ne pouvait plus retrouver les années d'antan. À cette époque, il fallait franchir la route qui était sous le contrôle d'An Beag et il envoya Scaga avec la jument, à la tête d'une troupe armée, comme si Banain avait été quelque chef. Tous, ils passèrent sans que ceux d'An Beag ne bougent, car sans doute avaient-ils décidé que d'autres leçons, plus sévères, leur avaient suffi.

Et Banain s'en alla et traversa la combe.

— Elle a couru, rapporta Scaga plus tard, le regard émerveillé. Pendant un moment, elle a paru hésiter, et puis elle a levé la tête, dressé la queue et elle s'est mise à galoper comme lorsqu'elle était jeune. Je l'ai perdue de vue entre les collines. Mais elle suivait le bon chemin. Ça ne fait pas un doute.

— Tu aurais dû la suivre toi-même, dit Niall, tandis que des larmes brillaient dans ses yeux.

— Et toi aussi, dit Scaga. Ici, j'ai une compagne, un fils... Ici est ma demeure...

— Bien, bien... Et Banain est retournée chez elle. Oui, tout est bien ainsi, mais je suis tel que je suis, et toi aussi, c'est vrai. Il vient un temps où il faut laisser aller les choses, même quand nous les aimons.

— Seigneur, dit Scaga, et il y avait du chagrin sur son visage, tu es dans l'erreur à propos de la jument. Tu ne te trompais pas. Son heure était venue, mais pas encore la tienne...

— Mais Caoimhin s'en est allé. Il n'avait pas d'attache, vois-tu. Comment aurais-je pu le renvoyer d'où il n'était pas venu ?

— Jamais il ne t'aurait abandonné.

— Pas plus qu'il n'aurait abandonné Caer Wiell, dit Niall. Il aimait cette terre, ces pierres. Et maintenant il repose dans leur cœur. J'ai Meara, Evald et mes filles. Je pourrai bientôt monter le poulain de Banain, mais c'était la plus puissante et la plus belle des montures et je ne l'ai jamais assez aimée.

— Demain, seigneur, nous irons à la chasse. Cela vous changera les idées.

— Je n'y ai jamais pris trop de plaisir, pour te dire la vérité. Cela me rappelle trop de choses.

— Alors, nous nous contenterons de chevaucher et de laisser les daims aller à leur gré.

— Oui, dit Niall, et son regard se perdit alors dans les braises du foyer.

Une tête de loup surmontait la cheminée. Il la regarda brièvement. Il n'était pas parvenu à s'en débarrasser.

La Fortune de Niall Cearbhallain

Les saisons passèrent. Pendant longtemps, très longtemps, la paix demeura. Car le jeune Roi n'était qu'une rumeur qui courait entre les collines et, si les hommes parlaient de lui, son jour n'était pas encore venu, ni l'aube de ce jour. Et les traîtres vieillirent avec leurs crimes, et les hommes de justice gagnèrent eux aussi en âge.

Niall avait mis tous ses espoirs dans Evald, il lui avait enseigné l'art de la guerre, et il lui disait souvent :

— Tu dois faire ce que je ne peux faire. Il est ton cousin. C'est toi qui le replaceras sur le trône. Comme je l'aurais fait.

Mais toute guerre que Niall n'eût pas menée semblait si lointaine pour Evald, car, avec ses yeux d'enfant, il avait vu cet homme, déjà grisonnant, puis blanc de chevelure, mais vigoureux, comme une tempête qui avait déferlé sur Caer Wiell et sur les terres pour en laver toute trace d'injustice. Et cet homme-là chevauchait plus souvent qu'à son tour pour rappeler à leurs ennemis qui était le maître de Caer Wiell. Et Evald, qui n'avait souvenir que de frayeur et de danger avant la venue de cet homme, l'avait attaché à son cœur sans jamais penser que ces temps pourraient avoir un terme. Mais la fin venait, sans qu'il en ait eu conscience. Caoimhin était parti, Banain s'en était allée, puis Dryw regagna ses montagnes, et ce fut au tour de Scaga qui, si souvent, avait patrouillé sur les marches. Niall restait dans sa demeure et l'âge prenait sur lui. Ils en vinrent donc à une discussion dans la grande salle. Elle n'était pas la première mais sans doute la plus grave qu'ils aient jamais eue.

— Il viendra un temps, dit Niall, où je ne serai plus là. Et les hommes parleront. Écoute-moi, fils : je t'aime. Mais il est vrai que tu n'es mon fils que par amour et non par sang. Tu es le cousin du Roi, ne l'oublie jamais. Mais tu es aussi le fils d'Evald. Tu es mon cousin et non mon fils. Ceux qui te sont fidèles le resteront toujours, tu connais leurs noms. Mais il y aura des murmures, des bavardages, et ils essaieront de te renverser, car c'est dans la manière des hommes.

— Alors, je les combattrai, dit Evald. Et tu seras encore là. Tu ne

t'en iras pas. N'en parle plus.

— Ce ne serait pas très avisé, dit Niall en prenant une carafe. (Il versa un peu de vin dans sa coupe, puis dans celle d'Evald.) Bien. J'ai une alliance pour toi.

Toute couleur se retira du visage d'Evald. Il prit la coupe. Il avait seize ans à présent et, jusqu'alors, il avait été un enfant. Certes, il avait participé aux jeux, il avait chassé et s'était même battu dans quelques escarmouches avec les gens d'An Beag. Mais voilà qu'il partageait le vin avec son père. C'était un honneur rare et il demanda doucement :

— Qui ?

— La fille de Dryw.

— Dryw !

— Sa fille, ai-je dit, non pas l'homme.

— Mais Dryw est...

— Ce n'est pas l'ami qui me soit le plus cher. Mais c'est en tout cas le plus jeune et le mieux nanti en fils. Il a aussi une fille, chère à son cœur. Jamais tu ne pourras trouver d'amis plus sincères à tes côtés. Et mon esprit serait en repos.

— Parce que l'homme qui m'a procréé est celui-là même qui a tué le Roi, dit Evald en courbant la tête.

Jamais encore il n'avait prononcé semblables paroles, mais il les avait entendues bien des fois.

— Parce que tu es mon héritier, fit Niall d'un ton sévère. (Puis il ajouta plus doucement :) Je ne voudrais pas que tu perdes le bénéfice de toutes les alliances que j'ai passées. J'ai confiance en Dryw. Mais j'aurais plus confiance en ses fils si tu nouais ce lien. Elle se nomme Meredydd.

— Et qu'en pense Mère ?

— Que c'est la chose la plus sage qui soit.

— Et le seigneur Dryw ?

— Il faut lui demander. Mais je devais d'abord poser la question à mon fils.

— Éh bien, fit Evald avec gêne, oui. S'il en est ainsi.

Ce n'était pas juste. Il n'était pas une chose que Niall n'aurait pu lui demander. Pour l'amour de Niall et de sa mère, il se serait jeté sur des lances, ce qui était d'ailleurs le destin qu'il imaginait parfois dans son enthousiasme de soldat, gardien de Caer Wiell. Jamais il n'avait pensé qu'il pût exister d'autres moyens de prouver son amour. Cela l'inquiétait soudain plus que l'ennemi. Il devenait tout à coup un homme, il devait faire preuve de sagesse et avoir ses propres enfants.

— Cette année, dit Niall.

— Si tôt !

— Je ne compte pas mon temps en années.

— Seigneur...

— Cela me plairait ainsi qu'à ta mère. Je pense à elle. Il faut que tu aies les alliés les plus puissants que je puisse te trouver. Pour elle, si je ne suis pas là.

— Elle sera toujours en sûreté.

— Certes.

Niall but une lampée de vin et prit une expression moins grave. Un sourire effleura même ses lèvres, un sourire de pierre dans ce visage si dur et si émacié.

En l'observant, Evald ressentit de l'effroi car, pour la première fois, il le voyait vieux. Il n'était plus aussi vif et fort et il chevauchait de moins en moins souvent hors de Caer Wiell. Il se souvint de Banain, qui était devenue osseuse, efflanquée, quand l'âge était venu et qu'ils avaient dû la remmener dans ses collines. Evald ne croyait pas aux fables : Banain était morte. Et ce printemps-là, son poney était mort, lui aussi, et ses sœurs en avaient eu le cœur brisé. Non, Evald n'entretenait plus aucune illusion.

Pourquoi toute chose doit-elle mourir ? songea-t-il. Ou vieillir ? Et il se dit avec terreur que la malédiction pesait aussi sur lui, qu'il allait être un homme, apprendre à siéger dans les conseils que tenaient les hommes, qu'il devrait combattre pour le Roi le moment venu et que ce serait moins glorieux que ce qu'il avait imaginé, plus proche de cette lente et longue bataille qui avait duré toute une vie pour Niall.

Il serait pour tous le fils d'Evald, et jamais ils ne lui feraient confiance s'il ne se réclamait pas du sang de sa mère et des alliés de Cearbhallain pour le soutenir. Songeant à cela, il sentit s'enfuir son enfance et il sut que, quelque part dans les profondeurs de son cœur, il y avait la peur de perdre Cearbhallain car il pourrait bien alors retomber dans les ténèbres auxquelles Cearbhallain l'avait arraché. Les hommes, dans leurs chants, parlaient de Cearbhallain, de la sanglante Aescford, de bravoure, d'intelligence et de faits galants. C'était cet homme qui l'avait élevé et qui les avait protégés, lui et sa mère. Il était d'un âge à comprendre que ce n'était pas là le moindre des faits galants de Cearbhallain. Mais il se souvenait du harpiste, confusément. C'était une image dorée faite de chansons scintillantes. Il se souvenait plus vivement du chagrin de son père, du sang, de la douleur et des cris. Il se souvenait de l'éclat du métal, une certaine nuit, et de mains couvertes du sang de tous ceux qui avaient fait du mal à sa mère. Cette nuit-là, elle avait ri, et ensuite elle n'avait jamais plus cessé de sourire, et Niall n'avait jamais fait couler le sang devant elle. Quand il s'en revenait des frontières, il se lavait et ne se présentait jamais devant son épouse avant que lui et tous ses hommes n'aient ôté leurs armures et effacé tous les signes du combat. Car ceci est Caer Wiell, avait-il coutume de dire, et non un repaire de voleurs comme An Beag. Et ses hommes disaient de même.

Mais cela remontait à plusieurs années. Avant que ne soit érigée la tour.

Pour moi, songeait Evald, empli de peur, en contemplant les échafaudages et les murailles de pierre qui se dressaient sur le fond du ciel. C'est pour moi qu'il l'a fait construire, et non pour lui. Et il lui vint à un moment le pressentiment que c'était peut-être la dernière chose que ferait Niall.

Je ne compte plus mon temps en années, lui avait-il dit.

Ainsi, mois après mois, la tour se dressait et le toit serait bientôt posé. C'était l'été et Niall ne chevauchait plus que rarement et souffrait durant la nuit. Meara le soignait affectueusement. Evald avait découvert que les cheveux de sa mère étaient maintenant de plus en plus marqués de gris et que le déclin de son père paraissait l'user. Niall seul parvenait encore à lui arracher des sourires mais, la plupart du temps, elle gardait un visage douloureux.

Et mois après mois, les messagers allaient et venaient entre Dryw et Caer Wiell. Enfin Dryw lui-même vint. Cet homme sinistre aux cheveux gris, le visage mince, la mâchoire dure, était accompagné de jeunes hommes qui ressemblaient à des brigands : ses fils.

— Bien, fit-il après avoir toisé Evald, mes espions m'ont fait de bons rapports sur le garçon.

— Mon père dit grand bien de vous, fit Evald, et cette impertinence attira de nouveau sur lui le regard glacé du seigneur Dryw accompagné d'un froncement de sourcils.

— Quel père ? demanda-t-il, avec Niall pour témoin.

— Celui qui vous appelle son ami, rétorqua Evald d'un ton tranchant, et dont j'honore les opinions.

Cela plut à Dryw. Avec un rire sec, il tapota l'épaule de Niall.

— Il ne se laisse pas facilement désarmer, dit-il.

Puis on renvoya Evald, et Dryw et Niall demeurèrent ensemble, négociant comme deux fermiers à propos de brebis.

L'accord fut scellé et Niall admit que c'était le meilleur qu'il ait pu espérer. Au printemps, promet Dryw, Meredydd serait là au printemps. Il partit ensuite avec ses fils avant que ne viennent les premières neiges. Evald, dans les temps qui suivirent, eut ce regard effrayé qu'il avait eu déjà lorsque Niall et lui s'étaient entretenus dans la grande salle. Mais c'était pourtant une bonne chose, pensait Niall, et Meara de dire :

— À présent, il a mes parents d'un côté et vos amis de l'autre.

— Et Scaga aussi, ajoutait Niall. Scaga, le plus franc et le plus proche de tous.

Et, disant cela, il avait le cœur soulagé.

Avec la tour, cela fut trop pour lui, apparemment. Il semblait las au point de ne pouvoir revêtir de lourdes tenues pour sortir dans la

froidure d'automne. Il restait auprès de l'âtre. Il abandonnait à présent de nombreuses tâches essentielles à des hommes plus jeunes. Il pensait très souvent qu'il serait merveilleux d'aller galoper sous la neige, d'entendre crisser les sabots dans la glace, d'écouter le souffle des naseaux dans le vent froid. Mais Banain n'était plus là. Il lui semblait vain de dresser des chevaux alors que ses hommes pouvaient le faire aussi bien que lui et qu'ils devaient le protéger des rencontres hostiles, pour autant qu'elles fussent à craindre, car le gros de leurs rencontres était constitué de chopes et de coupes dans les fermes alentour. Mais tout cela lui rappelait par trop certaines choses qu'il regrettait. Alors, il continuait de rêver à tout cela et de le souhaiter, de se dire qu'un jour il sortirait, et cela lui suffisait. Il s'était mis à aimer le coin de la cheminée. Là, il écoutait le harpiste qui était récemment arrivé mais qui n'avait rien de Fionn Fionnbharr, ce qui ternissait un peu son plaisir. La chaleur des flammes était un bienfait pour ses membres emplis de glace, de même que la bonne chère, ainsi que la douceur de Meara et de tous ceux qui les entouraient. Il déclinait, doucement, et ses traits devenaient hâves.

— Je verrai le printemps, dit-il à son épouse. Je vivrai jusque-là.

Il entendait ainsi qu'il voulait voir le mariage de son fils, mais c'était une promesse bien trop lugubre pour un événement joyeux et Meara secoua la tête et les larmes lui vinrent aux yeux. Il sourit pour tenter d'apaiser son chagrin. Il se sentait tellement las qu'il pensait que l'hiver serait un trop lourd fardeau pour lui. Il lui advenait encore de rêver à ce lieu entre les collines qu'il avait connu, des vergers dénudés par l'hiver, de ces jours de neige où il s'enfonçait jusqu'aux genoux dans la couche blanche pour gagner la grange, du parfum du pain chaud quand il revenait.

Il était devenu un fardeau, du moins le craignait-il. Il se reposait souvent dans la grande salle. Son fils et ses filles s'occupaient de lui. Il avait en idée de marier ses filles également, quoiqu'elles fussent encore jeunes, et envoya des messages. On tomba d'accord pour que Ban, la plus jeune, épousât l'un des sombres fils de Dryw, et c'était bien là le meilleur mariage qui se pût. Il déclinait mais continuait de penser à toutes les années qui viendraient. Le dévouement de Meara, sa douceur et ses larmes le surprirent profondément, car il n'avait vu que l'habitude en elle et non l'amour. Mais sa tendresse à lui n'était aussi qu'une habitude. C'était à vrai dire son seul et grand regret de s'être dispersé à tout faire pour leurs enfants, et de n'avoir pas réussi à apprendre cette chose si simple.

L'avait-il vraiment aimée ? Il n'était pas certain d'avoir aimé qui que ce fût, mais d'avoir accompli son devoir à propos de toute chose, excepté quelques années qu'il avait sauvegardées pour lui, ce refuge, ce havre des collines vers lequel son esprit dérivait de plus en plus

souvent. Pourtant, se disait-il, il avait eu bien de la chance que son devoir lui apporte autant d'amour et d'affection.

Dans Caer Wiell, il y avait plus de douceur. Il lui semblait qu'il avait amené un peu de la Ferme de Beorc avec lui. Mais tout cela semblait appartenir à un rêve, tout comme Aescford, perdue dans le temps, comme Dun na h-Eoin, et les murailles de Caer Wiell elles-mêmes. Non, ce qui était réel, c'était le feu dans l'âtre, un poisson, une ombre sous les chênes : étrange, il n'avait pas peur cette fois. Il voyait une petite face brune avec des yeux pareils à de l'eau trouble.

Ô Homme, disait-elle. Ô Homme : reviens.

Niall Cearbhallain était mourant. Nul ne se le cachait plus. An Beag et ses hommes avaient mis les frontières à l'épreuve, mais prématurément : Scaga les avait repoussés une fois encore et poursuivis jusque sur leurs terres afin de faire bonne mesure avant de s'en revenir à Caer Wiell, rappelé par l'inquiétude et la peine. Il restait depuis dans la grande salle jour et nuit. Il avait mis des hommes armés en place un peu partout dans la contrée et les fermiers avaient pour charge d'allumer de grands feux en cas d'alarme.

Tout cela est bien organisé, se dit Evald, comme par Niall lui-même, mais tels étaient peut-être les ordres qu'il avait donnés dans ses moments de lucidité à l'homme qui était devenu son bras droit et qui occupait une bonne part de son cœur.

L'hiver était encore là et le gel trop âpre encore pour que reverdissent les terres quand Dryw revint. Il franchit la Caerbourne avec tant d'hommes en armes que ce fut comme si un vent glacé soufflait depuis les hauteurs du sud. Les avant-postes donnèrent l'alerte avant que l'on ait pu distinguer ses bannières du haut des murailles et les couleurs de Dryw, le blanc et le bleu. Pour la première fois depuis de longs jours, des clameurs joyeuses jaillirent des gorges.

Evald les regarda franchir la poterne. Dryw était bien tel que son père le lui avait décrit : il ne perdait pas trop de temps à échanger des messages. Pour la première fois peut-être, il éprouva une bouffée de sympathie pour cet homme extravagant et patibulaire. Tout d'abord, ce ne fut qu'un concert de claquements d'armures et de fers de lance étincelants, puis apparut un poney dont la robe était décorée de rubans, et sur le poney il y avait une fille revêtue d'une cape.

— Meredydd ! souffla Evald en sautant du mur comme s'il venait d'apercevoir quelque chose qu'il valait mieux oublier.

Il n'avait vraiment pas le cœur à se marier. Maintenant ou plus tard.

Mais son père dit, lorsque Dryw vint le retrouver :

— Oui, c'est bien, mon vieil ami.

Il avait retrouvé un esprit clair, du moins pour ce soir.

Evald rencontra donc sa fiancée. Elle était mince, presque maigre, avec des vêtements qui ne lui allaient guère, et un regard éperdu et inquiet. Meara n'avait guère de temps à lui consacrer avec tant de choses auxquelles penser, et ce fut à Evald qu'incomba le devoir de l'accueillir dans la petite salle. Il lui fut reconnaissant d'apparaître avec sa demoiselle de compagnie.

D'une voix de petite souris, alors qu'elle gagnait l'escalier, elle lui dit :

— J'aurais aimé que ma plus belle robe soit prête. Celle-ci ne me va guère.

Cela ne le concernait vraiment en rien, mais il vit que ses joues étaient rouges et à quel point elle paraissait jeune ainsi.

— Ce qui est bien, dit-il, c'est d'être arrivée plus tôt que vous ne l'aviez promis. C'est le plus important.

Elle le regarda et parut ragaillardie par ses paroles.

Elle n'était pas telle qu'il l'eût souhaitée, se dit-il, mais pas non plus ce qu'il avait redouté. Elle semblait agréable, quand elle avait ce regard. En vérité, elle ne perdit pas un instant pour faire monter ses bagages à l'étage, faire arranger sa chambre et redescendre tout aussi vite pour veiller à l'installation de son père, courant de-ci de-là, aidant les servantes, les déchargeant de tel ou tel fardeau avant de leur assigner d'autres missions, si bien qu'aucune d'elles n'était jamais inoccupée, tandis que la mère d'Evald profitait de ce répit pour rester un moment au chevet de son père. Evald, lui aussi, demeura aussi longtemps qu'il le put auprès de Niall, mais celui-ci, ce soir-là, ne s'éveilla guère et parut même s'enfoncer plus profondément dans le sommeil.

— Va, dit Meara. Le mariage est pour demain, à ce que dit Dryw. Cette enfant est belle, n'est-ce pas ?

— Et elle vient à point, dit Evald.

Ses sentiments les plus profonds étaient engourdis en cet instant. Mais Meredydd s'était installée dans ses pensées comme elle s'était installée dans Caer Wiell, sans question, parce qu'il devait en être ainsi.

— Oui, elle est belle, ajouta-t-il en regardant le visage de Niall.

Il resta ainsi un instant, puis se détourna, gagna la porte et passa devant Scaga qui montait la garde, le visage sombre, le regard perdu, heure après heure.

— Il dort, lui dit-il.

— Bien, dit Scaga, et il n'ajouta rien de plus.

Evald eut le pressentiment qu'il ferait aussi bien de ne pas gagner son lit ce soir. Il redescendit dans la grand-chambre où flambait un bon feu et y demeura un moment, assis dans l'ombre. De rares

murmures lui parvenaient des baraquements de la cour où s'étaient installés les gens de Dryw. Le silence dominait la nuit.

Pourtant, un bruit de sabots résonna bientôt dans l'ombre, au-dehors, sous la muraille, si discret qu'il aurait pu croire rêver si ses yeux n'avaient pas été grands ouverts. Ses cheveux se redressèrent sur sa nuque et, durant un instant, un poids énorme pesa sur ses épaules, qui lui interdisait de se lever.

Puis, quelque chose racla la pierre de la muraille. Et c'en fut trop. Evald se redressa, jeta sa cape sur ses épaules et s'avança en silence. Il se dirigea vers la muraille, aussi doucement que possible, incertain de n'avoir pas été abusé par ses oreilles.

Soudain, une chose sombre et hirsute bondit sur le mur, toute de bras et d'yeux, et elle poussa un cri étranglé avant de bondir à nouveau dans l'obscurité.

— Cearbhallain ! clama-t-elle d'un ton aigu. Je suis venu pour Cearbhallain.

Evald tenta de la saisir, mais elle fut trop vive pour lui et sauta un peu plus loin. Il lança alors son couteau. La chose glapit et sauta par-dessus la muraille, et à présent, de toutes parts, des voix d'hommes appelaient, réclamant de la lumière.

Scaga fut le premier au côté d'Evald.

— C'était un homme couvert de poils ! fit Evald. Tout sombre. Il est venu pour lui. C'est ce qu'il a dit : pour lui. Je lui ai lancé mon couteau. Et il est redescendu.

— Non, dit Scaga, simplement. (Rien de plus. Il s'élança dans l'escalier. Mais dans ce « non », il y avait eu de l'angoisse, de la peur, Evald ne savait quoi... Il se précipita donc derrière Scaga, mais Scaga cria :) Reste près de ton père !

Et il fut hors de vue, très vite.

Evald demeura immobile dans l'escalier. Il entendit que l'on ouvrait la poterne. Il y eut un bruit de sabots et il se pencha pour voir. C'était un cheval pie avec quelque chose sur le dos. Et Scaga le suivait. Ils franchirent la rivière et s'avancèrent sous les arbres.

Evald, alors, se tourna vers la cour et il appela :

— Dryw ! Dryw !

La créature s'arrêta alors, petite, perdue. Le cheval s'était enfui, n'importe où. Et Scaga s'arrêta et s'accroupit, pantelant.

— Le fer, pleura la créature brune. Ô le fer ! Je saigne !

— Reviens ! lui dit Scaga. Est-ce donc pour lui que tu es venu ? Ô remmène-le !

Le corps velu, tout entier, indistinct sous la clarté de la lune, frissonna dans les feuilles.

— Le Gruagach a pitié de toi ! Trop tard. Trop tard. Sa chance l'a abandonné, maintenant. Ô le fer amer !

Scaga abaissa le regard sur ses armes. Il posa son épée.

— C'était son fils. Il ne sait pas. Il n'a pas compris. Il ne t'a jamais connu, Gruagach.

— Il est parti, dit le Gruagach. Parti, parti, parti.

— Ne parle pas ainsi ! cria Scaga. Maudit sois-tu pour dire une telle chose !

— Scaga va vêtu de fer. Ô, Scaga, mauvaise pour toi, la forêt. Mauvaise pour toi. Le Gruagach repart là où tu devrais aller, mais jamais tu ne le pourras. Mauvaise pour toi, cette rencontre. Tu n'as jamais été comme ton seigneur. Eald te tuera le jour où tu la reverras. Scaga, Scaga, ils ont tant pleuré pour toi quand tu es parti ! Et le Gruagach pleure lui aussi, mais il ne peut rester.

Et puis, il n'y eut plus rien, rien qu'une ombre et le clair de lune sur la rivière.

Alors Scaga se mit à courir, aussi vite qu'il le pouvait. Il courait vers Caer Wiell.

— Il est mort, dit Evald lorsqu'il entra.

Et Scaga s'arrêta dans la grande salle et se mit à pleurer.

Il y eut l'inhumation, puis le deuil, et Dryw resta durant cette période, protégeant Caer Wiell de ses ennemis. Evald, devenu le seigneur Evald, avec Scaga à ses côtés, dispensait la justice, ordonnait les lois pour toute la contrée, organisait la garde et écoutait le serment de ceux qui venaient s'enrôler.

De l'ancienne Taithleach arriva un message que seul Dryw comprit.

— Le Roi, dit-il en privé, son maigre visage plus sinistre que jamais. Le décès de ton père a compromis les choses... Si ton père avait vécu, s'il avait continué d'être puissant... Mais il n'est plus. Et les alliances doivent être renouvelées.

— Répondez, et dites-leur que je suis le fils de Cearbhallain et de dame Meara, et nul autre.

— Je l'ai déjà fait.

Plus tard, Evald lui déclara :

— Vous ne pouvez regagner vos terres sans avoir tenu la promesse faite à mon père. Et je serai heureux d'avoir votre fille comme épouse.

C'était devenu la vérité car Meredydd avait su se faire un nid dans Caer Wiell au grand plaisir de sa mère et au sien, et si ce n'était pas encore de l'amour, c'était un attachement profond. S'il lui avait fallu demander la main de Meredydd à genoux, il l'eût sans doute fait, car c'était la volonté de son père qu'il avait toujours voulu respecter en toute chose.

— Le temps est venu, dit Dryw.

Au printemps, Caer Wiell quitta son deuil. Les pierres restèrent, immuables, l'herbe poussa et les fleurs s'épanouirent. Et dans l'ombre des bois, les ronces s'enchevêtraient sur des ossements oubliés.

LIVRE DEUX

LE SIDHE

Rencontres d'été

L'été était venu sur la forêt ancienne, les feuilles recouvraient les troncs convulsés des grands arbres et les branches squelettiques retrouvaient une vie aux couleurs grise et verte. Ils étaient tenaces, ces vieux arbres, comme rivés pour l'éternité à la colline, au-dessus du vallon. En ce lieu, la mémoire était ancienne, et il y avait de la colère. Les arbres se penchaient les uns vers les autres et murmuraient comme de vieux conspirateurs, tandis que passaient les pluies, que brillait le soleil mortel et que glissaient les ombres autour de leurs racines noueuses et dans les fourrés alentour. Nulle créature de la Forêt Nouvelle ne s'aventurait là sans crainte et nulle ne pouvait y séjourner durant la nuit, pas plus le lièvre furtif, qui grignotait les fleurs à l'orée de la forêt, que le daim qui s'arrêtait entre deux bonds et levait son museau aux noirs naseaux frémissants pour épier les chasseurs humains. Il n'existait pas de créature vivante sous le soleil mortel, si brave ou vigilante fût-elle, qui eût de l'amour pour Eald. Et le lièvre et le daim étaient vifs à repartir.

Il advenait, rarement, que la forêt se fasse moins lugubre, moins pétrifiée dans ses rêves. Elle semblait alors s'éveiller quelque peu à l'heure où l'éclat de la lune se faisait moins blanc, moins redoutable. Il en était ainsi au cœur de l'été, quand les daims se rassemblaient avec la nuit, quand, dans les branches, se posaient des oiseaux que jamais l'on ne voyait durant le jour. Pendant une heure, très brève, la Forêt d'Eald oubliait alors sa colère et se mettait à rêver d'elle-même.

Cette nuit-là, après tant d'autres nuits pareilles, Arafel vint. C'était un mouvement du cœur, un désir qui s'étendait jusqu'à l'existence, à l'apparence. S'échapper de son temps propre, de son soleil et de sa lune qui brillaient d'une lumière plus froide, plus verte, au delà même du souvenir de ce qu'avaient été les arbres et tous les bois, à un moment, ou autrefois. Avec elle, elle apportait une trace de l'ailleurs, une brillance, un éclat qui accompagnaient ses pas. Devant elle, dans la nuit magique, des fleurs ouvraient leur corolle qui serait demeurée close pour le regard des hommes.

Regardant autour d'elle, elle porta la main à la pierre de lune, sur sa gorge. C'était plus encore que si elle avait effleuré son cœur et elle frissonna un instant dans la froideur humide de ce monde qu'elle avait presque oublié. Les daims et les lièvres qui, tout comme elle, pouvaient vagabonder entre l'ici et l'*ailleurs* en suivant les méandres de l'ombre semblaient plus agiles et rapides en sa présence.

C'était par une nuit semblable que l'on avait dansé jadis, que l'on avait fait ripaille, mais les harpistes et les joueurs de flûte s'étaient tus, et ils avaient disparu par-delà la mer grise et froide. La pierre, au cou d'Arafel, n'était plus habitée que du souvenir de leurs chansons. Cette nuit entre toutes, elle était venue par curiosité, car elle avait retrouvé le chemin à suivre. Les années mortelles s'enfuyaient si vite qu'elle ne savait plus combien d'entre elles avaient passé depuis son chagrin, sa colère. Elle était consternée et son cœur était brisé de voir à quel point les bois avaient changé, tout encombrés de ronces.

Au milieu de la forêt, le grand mamelon sur lequel, autrefois, elle avait dansé entourée des grands arbres merveilleux était à présent cerné par les épines. Elle s'approcha d'un chêne incroyablement ancien et un peu de sa vigueur et de sa puissance s'écoulèrent d'elle et le vieil arbre s'éveilla et les maigres bourgeons, à l'extrémité de ses branches, se gonflèrent de sève. Pour elle, c'était là une magie aussi naturelle que la respiration.

Mais, dans le ciel, les étoiles auraient dû luire, alors qu'il était encombré de nuages. Arafel, levant les yeux, émit le vœu de les voir disparaître, afin que la nuit fût telle qu'elle la souhaitait. À leur tour, le daim et le lièvre regardèrent les cieux qui, pour un temps, étaient lavés, purs. Mais, très vite, un lambeau de nuage réapparut, et les doigts agiles et froids du vent ramenèrent un voile sur le ciel.

— Il y a longtemps, chuchota la Mort.

Elle se retourna, surprise, posa la main sur la pierre à sa gorge, car, près de l'anneau, une tache d'ombre était apparue, une noirceur qui semblait planer auprès d'un arbre abattu par la foudre. Un instant, elle fut entourée de murmures affreux.

— Une si longue absence ! dit le Seigneur Mort.

— Va-t'en ! lui intima-t-elle. Ce n'est pas là ta nuit, ni ta demeure.

Le Seigneur Mort bougea. Le daim, près d'Arafel, trembla. Il y avait dans l'air toute l'humidité des nuits de la forêt.

— Il y a tant d'années, reprit le Seigneur Mort. Tant d'années que tu n'es pas venue. Moi, je suis venu. Pourquoi ne le devrais-je pas ? J'ai chassé ici.

— Peu m'importe ce que tu as fait, dit-elle.

Mais sa solitude était si grande qu'elle ne pouvait résister à l'attrait de la conversation. Elle contempla l'ombre avec plus de calme. Elle se dilatait, s'étendait comme une flaque de nuit sur la souche éclatée de

l'arbre foudroyé. Et une chose qui aurait pu être un chien l'accompagnait, une petite tache de ténèbres qui avait une tête d'encre, qui semblait haleter doucement dans l'ombre et dont la vision pétrifia sur place le daim et le lièvre.

— Ne t'installe pas, Seigneur Mort. Je te l'ai dit.

— Orgueilleuse. La dame des toiles d'araignées et des guenilles. Le vieux chêne est plus jeune cette nuit. Ne vous souciez-vous donc pas de soigner les autres ? Ou bien se peut-il... qu'un peu de vous s'efface quand vous le faites ?

— Ce vieil arbre a ses racines ailleurs et il est bien plus que ce qu'il paraît. Ne porte pas la main sur lui. Pour toi aussi, il existe certaines choses qui ne sont pas saines, Seigneur Mort.

— Mais tu as négligé ce lieu pendant bien des étés, pendant bien des années. À présent, voici que ton regard se pose à nouveau sur lui. As-tu quelque raison d'être là ?

— Ai-je besoin de quelque raison... dans *ma* forêt ?

— Eald est plus réduite, cette année.

— Toujours plus réduite, dit-elle.

Et elle regarda plus attentivement encore l'ombre à laquelle elle parlait, et pour la première fois elle crut distinguer comme un bras, une main. Mais aucun visage.

— Ma vieille amie, dit l'ombre, venez vous promener avec moi.

Elle eut un sourire moqueur qui s'évanouit aussi vite car la main se tendait vers elle.

— Jeune parvenu, qu'ai-je à faire de toi ?

— Vous m'avez donné des âmes, Arafel. Et elles sont avec moi dès lors que je m'en empare. Mais il n'y a rien en elles. Nulle gratitude. Nul plaisir. Pourquoi venir ici ? Et que voyez-vous de votre côté ? Qu'y a-t-il que je ne puisse voir ? Jamais ?

L'ombre parut se dresser en même temps que le chien de nuit qui l'accompagnait. Le semblant de main était toujours tendu vers Arafel.

— Venez avec moi, dit le Seigneur Mort, d'un ton plus doux. Cette nuit n'est-elle pas propice à l'amitié ? Je vous le demande : accompagnez-moi.

Le daim s'enfuit alors en bondissant, de même que le lièvre, affolé. Le chien d'encre qui accompagnait le Seigneur Mort haletait dans la nuit. Tout à coup, Arafel entrevit ses semblables, nombreux, avides, comme un nuage noirâtre. Et elle devina le bruit des sabots dans l'ombre dense des fourrés. Un vent brusque passa dans les arbres. Un linceul avait éteint les étoiles. Le regard d'Arafel fouilla les ténèbres, le ciel, les arbres. Elle entendit des gargouillis, des pépiements qui troublaient le calme de la nuit d'Eald.

— Renvoie-les, demanda-t-elle.

Alors, les ombres se retirèrent et le vent tomba. Seule demeura

l'Obscurité qui était le Seigneur, et sa présence était comme la glace.

Elle se mit en marche avec lui et s'avança dans ce monde où vivaient les Hommes. Étrange compagnie que celle de ce dieu, l'un des moins réputés parmi les Hommes. Il ne parlait guère, comme à son habitude. Elle non plus. La peur qu'elle éprouvait en sa présence n'était pas profonde, car jamais le peuple des elfes ne lui avait été inféodé. Lorsqu'ils succombaient à leurs blessures, ils *disparaissaient*, simplement, et la Mort n'était pas là où ils s'en allaient. Tous avaient disparu, à présent, sauf elle, Arafel. Ils étaient tous partis au delà de la mer et elle avait refusé de les suivre. Elle restait la dernière car elle avait aimé la forêt d'un amour trop profond à l'heure où le désespoir avait pris tous les siens. C'était peut-être l'habitude qui la faisait aller, ou bien l'orgueil, car tous ceux de sa race avaient toujours été des orgueilleux. À moins que son cœur ne fût pour toujours enchaîné à ce lieu. Mais le Seigneur Mort n'avait jamais rien entendu aux raisons des elfes.

Elle ne suivait pas les sentiers d'ombre, ceux qui serpentaient sous la lune. Le Seigneur Mort ne pouvait y pénétrer et elle avait toujours fait en sorte qu'il en soit incapable. Avec lui, elle demeurait sociable. Il était son Maître Veneur, gardien de la forêt en son absence. Il y était venu en même temps que les Hommes et il hantait Eald plus que tout autre lieu sur terre. Il lui montrait cette contrée dont il prenait soin, les grands arbres anciens dont les racines plongeaient jusque dans l'Eald d'Arafel et qui ne pouvaient pas aisément mourir. À la clarté de la lune, elle les examinait, trouvant parfois telle ou telle faiblesse et faisant appel à toute sa force pour guérir.

— Vous gâchez mon travail, dit le Seigneur Mort.

— Seulement là où tu as outrepassé tes droits. (Une fois encore, elle regarda la tache de noirceur au sein de laquelle il lui parut distinguer deux lueurs très pâles.) Si je ne suis pas les autres là où ils s'en sont allés, j'aurai au moins réussi à sauver l'Eald d'antan du fléau et de la flétrissure des Hommes. Mais où irai-je, Seigneur Mort, quand j'aurai épuisé mes forces ? Est-ce donc là ce que tu attends ? Tu crois que ceux de ma race peuvent mourir ?

— J'attends pour voir, dit-il, et sa voix était douce et sereine. (L'ombre de l'ombre d'un bras se leva dans le noir. Et il ajouta :) Vous pourriez restaurer tout cela, Arafel, chasser les Hommes, et régner...

— Et mourir.

— Et mourir, dit le Seigneur Mort d'un ton plus doux.

Elle rit en lisant le regret dans sa voix.

— En pleine jeunesse.

— Invitez-moi avec vous. Laissez-moi seulement une fois voir ce que vous voyez. Vous voir vous aussi telle que vous êtes. Montrez-moi... cet autre pays.

— Non.

Elle haussa les épaules et quelque chose vint frôler sa joue.

— Ne me haïssez pas, Arafel. Ne me redoutez pas. Pas vous.

— Oublie ton espoir. Ceux de ma race *disparaissent* quand ils sont blessés.

— Mais nul ne pourrait vous blesser, Arafel. Vous êtes liée au destin d'Eald.

Elle porta son regard vers un point de l'ombre où, peut-être, pouvait exister un visage et dit avec sérénité :

— Nombreux sont ceux qui peuvent me blesser, au contraire. Presque tous, sauf toi.

— Mais quand toutes les forêts auront disparu. Quand toutes vos forces vous auront abandonné. Vous pouvez vivre très longtemps encore, dame des arbres mourants, mais pas éternellement.

— Ça ne m'empêchera pas de te narguer tout autant.

— Peut-être. Mais savez-vous où sont allés les vôtres ? Savez-vous si le lieu où ils sont est bon ? Non. Moi, vous me connaissez. Je suis familier, connu. Nous sommes de vieux compagnons, vous et moi.

— Compagnons sans amitié ?

— Savez-vous ce qu'est la solitude ? C'est ce que nous partageons.

— Mais tu es tout de ténèbres. Et froid.

— Tous ne vous voient-ils donc pas comme cela aussi ?

— Non.

— Peut-être, dit le Seigneur Mort, en viendrez-vous à me voir tel que je suis.

Elle ne dit rien car elle n'était pas aussi cruelle que certains des siens, et elle avait senti le chagrin.

— Je guéris aussi, fit-il.

Elle garda le silence.

— Venez, insista-t-il, je vous montrerai mon autre visage.

Elle s'arrêta alors, car il avait le pouvoir de lui faire accéder à une troisième Forêt d'Eald, et le vent qui venait de cette région était glacé.

— Non, dit enfin Arafel, non, Seigneur, jamais.

— Ce que je prends, je le restitue en grande part, dit-il. Ce qui plonge dans le chaudron en ressort. J'ai un visage plus séduisant, Arafel, mais vous n'avez pas l'expérience de moi et vous ignorez comment le voir. Vous me jugez fausement.

— En défendant Eald contre les Hommes, tu m'as rendu service. Pourquoi ?

À présent, c'était au Seigneur Mort de garder le silence.

— Peut-être, reprit-elle, ai-je mal compté mon temps. Peut-être devrai-je m'attarder trop longtemps dans ces bois. Mais c'est bien là tout ce que tu peux espérer.

— Je n'ai nul espoir. (Le vent poussa Arafel, l'entraîna plus loin.)

Mais venez, là-bas, ou ailleurs. Je suis impatient de vous voir me juger bien. De vous montrer... que je guéris.

Sa voix était douce, sans l'ombre du mal, et en vérité il n'était nul mal qu'elle pût craindre de lui. Elle céda et le suivit, tel un mortel. Puis elle sut où il la conduisait et hésita.

— Confiance, dit-il.

Et le vent la poussa un peu plus fort, insistant et froid.

Lentement, ils cheminaient entre les ronces et les fourrés, parfois avec peine et, au seuil de la nuit, ils trouvèrent le bosquet que le Seigneur Mort cherchait. Il faisait partie de la Forêt Nouvelle, cette frange d'Eald qui avait poussé à la lisière du monde des Hommes. De grands arbres étaient morts, et leurs troncs étaient marqués des cicatrices des haches. Jamais Arafel n'oublierait. Cette destruction gratuite lui déchirait le cœur. En même temps que ces arbres, une partie de son Eald était morte, elle avait péri pour toujours, sombré dans cette brume grise qui entourait le monde qui était à elle et limitait sa vision.

— Regardez, dit le Seigneur Mort, et il lui sembla que l'ombre se glissait vers un buisson de fougères arborescentes, à la faible clarté des étoiles pâlissantes. (De nouvelles pousses, de la hauteur d'un homme, se dressaient au centre.) Ceci est mon ouvrage. Comment pouvons-nous être des ennemis ?

Elle vit, et elle frissonna, se souvenant de cet endroit tel qu'il avait été autrefois, lorsque les arbres morts se dressaient, hauts, orgueilleux et beaux. Et leurs équivalents, dans son Eald à elle, avaient fleuri sous les étoiles et elle s'était abritée sous leurs branches étincelantes de blancheur.

— C'est un peu plus de la Forêt Nouvelle qui s'étend, dit-elle, et la mienne devient chaque jour un peu plus petite. Ces arbres, ces plantes, n'ont pas de racines dans Eald.

— Mais ne voyez-vous pas la beauté, ici ?

Elle s'avança et le souvenir lui revint. Il y avait des ossements, et des branchages brisés, anciens, et un crâne fracassé.

— Il y a de la beauté ici, dit-elle. Ces arbres ont été sauvés. Mais tu n'as pu réparer cela, Seigneur Mort ?

— Le temps venu, je le ferai. (Une fois encore, elle sentit l'étreinte se refermer sur son cœur.) Pourquoi vous soucier d'eux ?

— J'ai mes propres soucis, dit-elle.

Mais elle le suivit encore, une curiosité très ancienne lui poignait le cœur, et elle l'accompagna jusqu'aux tables rocheuses qui surplombaient le vallon dans une mer sombre d'arbres denses. Elle se souvint du donjon de pierre de l'autre côté du vallon... Ô si bien, trop bien, parmi les champs, les villages, les animaux domestiqués, tout ce qui préoccupait les Hommes... Tout ce qui était hors de leur vision. La

Caerbourne, au fond du vallon, roulait ses eaux ténébreuses vers la mer, pareille à un serpent noir partageant le monde, et elle songea à la fin des choses, aux siens qu'elle avait quittés, et le chagrin monta en elle.

— Les Hommes, dit le Seigneur Mort, se comportent comme toujours, ils naissent, ils engendrent, ils meurent. Sans cesse.

— Pourtant, ils ont une fin.

— Mais pas pour l'éternité. Telle est leur nature. Mais vous ne voulez pas visiter mes bois nouveaux. Ils ne vous séduisent pas.

— Pas tant que ma forêt mourra.

— Ainsi, dit le Seigneur Mort, elle meurt et ne disparaît pas ?

Elle le regarda et il y avait de la glace dans son cœur.

— Va-t'en, dit-elle, je suis lasse de ta compagnie.

— Vous me blessez.

— Te blesser, toi qui corromps tout ce que tu touches ? Éloigne-toi.

— Vous vous trompez, Arafel. Il y a la solitude, et la cruauté. Jamais je ne suis cruel. Méfiez-vous de l'orgueil.

— Maintenant, retire-toi.

Quelque chose renifla dans l'ombre, derrière elle, quelque chose gloussa. Fronçant les sourcils, elle porta la main à sa pierre de lune. Et cela cessa.

— Tu ne m'effraies pas, petit dieu. Et tu ne m'effraieras jamais. Disparais !

L'ombre, alors, s'éloigna, non sans laisser une empreinte de glace qu'Arafel dut repousser. Alors, seulement, elle sut que le Seigneur Mort l'avait quittée. Elle était seule sur la colline, dans la nuit corrompue, avec le vent.

Elle se promena un moment au seuil du monde des Hommes. Le vallon était envahi par la nuit, les mortels sommeillaient encore. C'était le jour pour elle. Elle se rappelait la douleur et la beauté que les Hommes lui avaient apportées. Elle s'attarda encore, et un désir bizarre la gagna : savoir ce qui se passait là, ce qu'était devenue la vie des Hommes.

Branwyn

Elle ne marchait pas, elle glissait. Avec une vitesse qui ne devait plus rien à des membres mortels, au long de sentiers où les ronces étaient inconnues. À un moment, elle s'arrêta dans les premiers reflets gris de l'aurore, au fond du vallon, au milieu de la verdure nouvelle. Il y avait longtemps, si longtemps qu'elle n'était pas venue au bord de la rivière. Elle avait dépassé les limites d'Eald, mais elle ne l'avait pas vraiment quitté, puisque Eald existait là où elle le souhaitait et la suivait en s'étirant, et c'était comme un fardeau qu'elle devait porter quand elle allait aussi loin.

Avec le jour, la beauté du monde mortel se révélait. Le soleil posait des diaprures dans le voile de vapeur dorée qui s'était déployé sur les eaux sombres de la Caerbourne. Dans le monde d'Arafel, de tels contrastes n'existaient pas. Ici, il ne semblait pas y avoir place pour la laideur. Elle ne voyait pas de branches mortes, d'arbres abattus. Elle se détourna et surprit une ombre : un daim qui l'avait suivie depuis l'ailleurs et qui levait son museau noir dans le petit jour.

— Rebrousse chemin, lui ordonna-t-elle, et il s'enfuit aussitôt dans un craquement de branches, replongeant dans le monde des ombres, vers la sécurité.

Arafel s'avança plus loin, franchit la rivière et découvrit les murailles sinistres de Caer Wiell, sur la colline, dressées au milieu des champs verts et dorés qui se déployaient comme une jupe étincelante. Là, le mal avait régné autrefois, entouré d'hommes féroces, de fer tranchant. À présent, il y avait une nouvelle tour et les ouvrages de défense étaient plus redoutables. Mais la poterne était toujours ouverte. La Forêt Nouvelle avait poussé jusqu'au flanc de la colline et des fleurs émaillaient les pierres noires de Caer Wiell. Elle vit des Hommes qui allaient et venaient sur le chemin, mais ils n'avaient rien de féroce. Ils riaient et bavardaient et elle se sentit le cœur plus léger en même temps que lui revenait une ancienne curiosité pour les Hommes... Le Seigneur Mort avait laissé sur elle sa trace de glace et cette vision de vie et de bonheur était apaisante.

Quelques femmes étaient assises dans l'herbe tendre, entre la forêt de jeunes arbres et les murailles fleuries, et des enfants aux cheveux blonds couraient autour d'elles en riant. Et le cœur d'elfe d'Arafel fut envahi par un sentiment étrange et il lui sembla qu'elle avait déjà entendu résonner de telles trilles joyeux loin dans le passé. Comme elle s'avavançait dans l'éclat du soleil des mortels, elle vit que les enfants, au moins, la voyaient. Leurs yeux avaient la couleur des bleuets et ils étaient tout ronds de surprise.

Arafel s'agenouilla près d'une fleur et la toucha, et posa sur elle un charme, une touche de magie, un présent de beauté et de fraîcheur. C'est alors qu'une enfant s'approcha qui cueillit la fleur, et la beauté mourut, ne laissant qu'une primevère, ou l'absence d'une primevère, serrée dans la main grassouillette d'une fillette dont le regard bleu était terni par l'inquiétude.

Arafel répandit alors du charme sur toute la colline, faisant pleuvoir un peu de la beauté des elfes sur les primevères et le bonheur revint dans le regard de l'enfant blond.

— Viens, souffla Arafel en lui tendant la main.

Et l'enfant la suivit vers l'ombre de la forêt, oubliant soudain l'éclat des fleurs printanières.

— Prenez garde, murmura une voix derrière son épaule. Ils meurent.

C'était le Seigneur Mort. Son ombre était nichée au creux d'un arbre abattu.

— Retire-toi, lui dit-elle.

— Ils ne t'apporteront que de la douleur.

— Disparais.

— Ils n'ont pas de gratitude.

— Je te l'ordonne pour la troisième fois : va-t'en.

Il se retira, car il le devait à la troisième injonction, et un souffle glacé passa dans les arbres.

Et Arafel disparut elle aussi, elle regagna la nuit des elfes, et la pâle clarté verte de la lune d'ailleurs.

Elle repensa souvent à cette rencontre et il lui fallut quelque temps pour s'aventurer à nouveau devant le Seigneur Mort et affronter ses invites. Son orgueil était celui des elfes et elle se refusait à admettre qu'il l'avait troublée. Jour après jour, elle retarda son escapade dans le monde mortel... Le temps, après tout, n'avait pas grand sens pour elle dont l'existence transcendait la vie des plus vieux arbres d'Eald. Mais elle revint enfin dans la forêt des Hommes, au pied de Caer Wiell. Et à nouveau, elle fut troublée par la brièveté de la vie des mortels, car l'enfant qu'elle avait rencontrée avait grandi et jouait à la poupée sous

les murailles. Elle leva vers Arafel le regard de ses grands yeux bleus. Autour d'elle, ses petites amies bavardaient et riaient, inconscientes de la présence d'Arafel. Leurs doigts agiles couraient sur les broderies et leurs robes colorées composaient comme la corolle d'une grande fleur autour de l'enfant grave et curieuse qui regardait Arafel.

Arafel s'était assise dans l'herbe, les genoux croisés, et elle accepta le don que la fillette lui fit de chaînettes de marguerites. Elle lui apprit ensuite à réciter quelques comptines. Elles rirent ensemble, jusqu'au moment où les autres fillettes les rejoignirent et entraînèrent l'enfant vers Caer Wiell, loin de l'orée de la forêt et de ses ombres.

Arafel ne rendait pas visite au monde des mortels chaque jour, non plus qu'à chaque lune. Elle avait d'autres soucis. Mais les Hommes étaient devenus plus présents à son esprit, et elle retrouvait un certain bonheur, et chantait même parfois.

Mais le temps s'écoulait rapidement pour les mortels. Et lorsqu'elle resta plusieurs mois absente, l'enfant sella son poney et s'aventura dans les bois à sa recherche, suivant les berges ombreuses de la Caerbourne, entre les saules.

Très vite, les bois se faisaient plus profonds et noirs. Nulle enfant d'Homme n'aurait dû s'y risquer, et le poney le savait. Il se cabra, la fillette fut jetée à bas, et il s'enfuit au galop, terrifié. Et Branwyn, l'enfant, se releva, secoua les feuilles humides de ses bras et, les lèvres tremblantes, se tourna vers les buissons où chuchotait et gloussait la chose qui avait effrayé le poney.

Nombreux furent les intrus humains dans la forêt d'Eald, au déclin du jour, criant et appelant de la trompe. Ils trouvèrent le malheureux poney, l'échine rompue. Et le Seigneur Evald s'enfonça plus profond encore dans les bois, avec désespoir. Et Scaga fustigea les hommes pour qu'ils aillent plus loin, là où ils n'auraient jamais osé se risquer. Mais ils redoutaient le courroux d'Evald autant que le sien.

Arafel survint, attirée par le tumulte. Elle découvrit l'enfant, recroquevillée tel un faon apeuré dans le creux profond d'un vieil arbre. Elle essuya ses larmes et chassa l'obscurité autour de la fillette.

— Tu étais venue me chercher ? demanda-t-elle, le cœur soudain étreint par l'espoir.

Et elle ajouta : « Viens. » Et elle essaya d'entraîner la blonde enfant vers ce lieu où l'enfance était plus longue, aussi longue que la vie. Mais Branwyn résista car elle avait peur de voir l'ailleurs.

Une voix d'homme appela au loin et Branwyn lui répondit et se mit à courir. Elle avait choisi une fois pour toutes.

Arafel se retira et ne revint que beaucoup, beaucoup plus tard. Sans doute avait-elle honte. Et, certainement, elle éprouvait du chagrin. Des étés passèrent, et des printemps, et la forêt mortelle devint luxuriante et le Seigneur Mort s'y promena tout à sa guise.

Mais, avec les saisons, son cœur guérit, et elle revint. Elle avait espéré que l'enfant jouerait à l'orée de la forêt, là où elle l'avait souvent trouvée, mais elle n'y était pas. Par une si belle journée d'été, songea-t-elle, Branwyn jouait sans doute sur la colline. C'est ainsi que dans sa quête elle s'approcha des murailles de pierre de Caer Wiell et de la menace du fer.

Et elle trouva Branwyn, enfin, au faite de la tour, dans un recoin abrité des vents.

L'enfant était devenue une femme. Elle portait une robe et elle avait sans doute oublié ses rêves d'enfant car elle regarda Arafel avec terreur. Elle était occupée à donner du grain aux oiseaux et elle suspendit son geste, ses yeux bleus fixés sur Arafel, intriguée et apeurée ainsi que tous les mortels à l'apparition des elfes.

— Tu ne te souviens pas de moi ? demanda Arafel, attristée.

Branwyn la toisa longuement avant de secouer la tête.

— Non. Êtes-vous une pauvre ?

— Certains me voient ainsi.

— Avez-vous mendié sur la route ? Vous ne devriez pas être ici.

— Non, certes, fit Arafel d'un ton patient. Mais peut-être m'as-tu vue sous un aspect différent ?

— À la poterne ?

— Non. Je t'avais donné une fleur.

Les grands yeux bleus cillèrent, le souvenir ne revint pas.

— Je t'ai offert de la magie. Je t'ai emmenée jusque dans les bois et je t'ai appris à faire des chaînettes de marguerites.

— Non, jamais, souffla Branwyn en serrant les grains dans ses poings crispés. *J'ai cessé de croire en vous.*

— Si facilement ?

— *Mon poney est mort.*

Arafel perçut l'écho de haine dans la voix de Branwyn.

— C'est mon père et Scaga qui m'ont ramenée. Je ne suis plus jamais retournée dans les bois.

— Mais tu le pourrais... si tu voulais.

— Je suis une femme.

— Tu te souviens de mon nom.

— Ronce, fit Branwyn en reculant, hors de son ombre. Mais les petites filles, en grandissant, oublient leurs amies.

— C'est donc ce que je dois faire, dit Arafel.

Mais elle sentit passer en elle un dernier espoir désespéré et elle jeta un charme, comme elle l'avait fait naguère, une touche de magie sur les oiseaux qui planaient autour d'elles, saupoudrant d'argent leurs ailes. Branwyn leur jeta des graines et ils se les disputèrent dans un

tourbillon furieux de plumes et de becs. Car tel était le don de Branwyn, d'apprivoiser ce qui était sauvage et Arafel lut dans les yeux bleus la force du pouvoir.

— Au revoir, lui dit-elle.

Elle relâcha l'effort qui la maintenait loin d'Eald. Et elle se retira, car elle n'avait plus le cœur à demeurer là.

Quand leurs chemins vinrent à se croiser, le Seigneur Mort lui demanda :

— Ne vous l'avais-je pas dit ?

Furieuse, Arafel le bannit. Le rêve qu'elle avait fait des Hommes s'était révélé totalement vain, il s'était retourné contre elle, tout comme l'enfant qui avait grandi en même temps que les jeunes baliveaux de la Forêt Nouvelle dont les racines plongeaient dans le monde mortel, et non dans le sien.

Elle se glissa sous la clarté douce de la lune, dans la Forêt d'Eald telle que la voyaient ses yeux, inchangée depuis les débuts du monde, si elle oubliait toutes ces parties qui avaient disparu à jamais en lisière. Sous la lune verte, les feuilles brillaient comme des lamelles d'argent, d'un éclat plus jeune, plus neuf. Autour d'Arafel, les eaux des ruisseaux chantaient comme les oiseaux, librement, et les daims bondissaient avec les étoiles de la nuit dans leurs grands yeux humides.

Telle était sa consolation, de rôder dans ces bois qu'elle aimait tant, de veiller à ce qu'ils demeurent immuables, d'oublier les Hommes. Au cours des nuits d'été, il lui arrivait encore, pourtant, d'aller visiter la mortelle forêt qui devenait de plus en plus déserte. Elle ne rencontrait plus le Seigneur Mort, mais elle était bien certaine qu'il continuait de se promener à sa guise, et de chasser les âmes.

Dun na h-Eoin

Les bannières battaient au-dessus des pierres écroulées, les feux de veille vacillaient dans le crépuscule, pareils à des étoiles dispersées sur la plaine. C'était la guerre. Elle faisait rage de la Caerbourne aux Collines Brunes, d'Aescford jusqu'au sud. Le Roi était de retour. Laochailan, fils de Ruaidhrigh, était venu réclamer la demeure de ses ancêtres dont le temps avait fait une ruine.

Evald l'avait rejoint, bien sûr. Parmi les tout premiers, il avait quitté Caerdale pour affronter les ennemis les plus acharnés de son souverain avant même que le Roi n'ait proclamé ses droits. Il vint avec Beorc, fils de Scaga, entouré d'hommes en armes et de tous les plus vaillants fils de fermiers du vallon. Et Dryw, fils de celui-là même qui avait connu Niall, accourut des montagnes du nord avec le plus fort contingent que l'on ait vu depuis la bataille d'Aescford. Et Luel se leva, et Ban, que l'on attendait tous deux. Plus tard vinrent les gens de Caer Donn, du fond des collines, conduits par le Seigneur Ciaran. Ils avaient devant eux la coalition de Damh et d'An Beag, les gens farouches de Boglach Tiamhaidh et les seigneurs-brigands de Bradhaeth et de Lioslinn.

La guerre fut longue et cruelle, et Evald n'y éprouva nulle gloire. On le cita dans des chants mais, au fil du temps, il comprenait de mieux en mieux Cearbhallain, car lorsqu'il entendait parler de bravoure, il ne lui venait que des souvenirs de peur et de boue, de froid et de faim. Mais il ne s'en battit pas moins vaillamment pour autant. Dans ses moments de répit, son esprit revenait tout naturellement vers Meredydd et leur fille et les douces soirées auprès du foyer. Quand il pleuvait, ses articulations devenaient douloureuses et ses cicatrices de même. Pour une bonne part, la guerre consistait à marcher et à chevaucher, à presser l'ennemi et à l'acculer jusqu'à d'autres pillages, d'autres incendies. La frontière était devenue fluctuante, incertaine, et nul ne pouvait être certain de la garder car on ne pouvait se fier aux marais et des embuscades et des pièges étaient tendus dans toutes les collines.

Mais, à Dun na h-Eoin tout changea. Les feux de camp de l'ennemi y étaient si nombreux qu'ils faisaient comme une cicatrice ardente sur la terre, et tous les hommes étaient prêts à se battre le dos aux collines.

La bataille fut, en vérité, féroce et longue, elle dura de l'aurore du jour au déclin du suivant et les oiseaux noirs s'abattirent du ciel en bataillons serrés tandis que s'élevait la fumée. Mais le Roi eut l'avantage.

Sur-le-champ, Dryw ap Dryw demanda au Roi :

— Avec votre permission, je ne leur ferai pas quartier.

— Va, lui dit le Roi.

Dryw était blême, maculé de sang, pareil à quelque chien de meute que l'on retenait.

— Va, répéta-t-il. Donne-leur la chasse.

Dryw sauta alors en selle, rassembla ses hommes à pied qui étaient encore nombreux et qui avaient l'art de se glisser comme des ombres dans les collines.

— J'aimerais aller avec Dryw, sire, dit Evald. An Beag et Damh sont d'anciens ennemis de ma maison et ils ont encore quelque ressource. La plupart de mes hommes sont ici, avec moi. S'ils attaquaient Caer Wiell en ce moment...

— Nous allons nous lancer à leurs trousses, dit le Roi. Aussi vite que possible. Que Dryw les harcèle de son mieux.

— Mais Caer Wiell... commença Evald.

Tandis qu'il contemplait le spectacle de désolation, les nuages d'oiseaux tournoyant dans la fumée des incendies, son cœur était de plomb. Ce n'était pas bien de se quereller avec le Roi Laochailan. Cet homme de haute taille, au visage avenant, aux yeux clairs, savait rester froid et ne se mettait que rarement en colère. Il avait survécu à ses conseillers qui l'avaient tenu en laisse durant une grande part de sa vie. Même au plus fort de la bataille, il demeurerait de glace. Tout comme en politique, il était immuable, inflexible. Et Evald, détournant le regard, s'éloigna, pris dans un tourbillon de pensées. C'était encore la volonté de Cearbhallain qui le dominait et c'était presque de la trahison vis-à-vis du Roi. Il était prêt à rassembler ses gens et à faire route sur Caer Wiell. Le fils de Scaga se porta à ses côtés car il avait su lire l'orage dans son regard.

— Cousin ! appela le Roi.

Evald s'arrêta et se retourna, la tête penchée, masquant sa colère.

— Mon Seigneur Roi...

— Je ne tiens pas à voir mes hommes dispersés.

Vous ne quitterez pas ces lieux sans mon consentement.

— Caer Wiell était le refuge de votre cousin et une place forte contre tous vos ennemis. Il résiste maintenant à Caer Damh et An Beag

et rend leur retour dangereux. Mon intendant est un homme capable mais les hommes dont il dispose ne sont pas assez nombreux. J'ai vidé mes terres afin de vous donner tous les hommes, toutes les armes que je pouvais. Quel profit pourriez-vous tirer de la chute de Caer Wiell ? Vous perdriez toute la vallée de la Caerbourne. Et, contre vous, Caer Wiell serait aussi puissant qu'il l'a été avec vous.

Même cela n'amena pas le reflet de la passion sur le visage impassible du Roi.

— Songeriez-vous à braver mes ordres, cousin ?

Un instant, Evald perdit son souffle et une brume rouge enveloppa le champ de bataille, le Roi, ses conseillers. Ils se trouvaient près des ruines de Dun na h-Eoin. Les oiseaux noirs étaient perchés sur les murailles déchiquetées. On avait commencé à dresser des tentes au milieu des cadavres et des blessés qui gémissaient, elles étaient de cuir brun pour la plupart, certaines vertes et or. Les hommes rassemblaient les corps par endroits, et ils les pillaient en même temps. Certains achevaient les ennemis blessés ou soignaient comme ils le pouvaient leurs camarades sanglants. Telle était la guerre du Roi, et les bruits et la puanteur du champ de bataille obscurcissaient soudain l'esprit d'Evald à tel point qu'il ne distinguait plus entre ce qui était bien et ce qui était mal. Il avait la main sur la poignée de son épée. Son gantelet était gluant de sang qui commençait à sécher entre ses doigts. Il n'avait même pas cherché à voir si c'était là son propre sang. Il ne pensait qu'à sa demeure, et sa vue était trouble.

— Obéirez-vous, mon cousin ? demanda le Roi.

— Mon Seigneur Roi sait que je lui suis loyal.

— Alors, venez. Nous allons tenir conseil.

Evald hésita, regarda le jeune Beorc, l'image même de Scaga, à ses côtés. Beorc le suivrait sans doute, et avec joie. Et ils ne seraient plus ensuite que des rebelles dressés contre le Roi. Et s'ils devenaient des rebelles, cela pouvait signifier la chute du Roi, car Dryw les suivrait, et les montagnes du sud et toute la vallée, même si ce n'était pas de tout cœur, feraient le nécessaire pour s'allier avec Caer Damh et An Beag. Et sans doute le Roi avait-il su déduire cela car il l'avait appelé cousin et lui avait parlé avec courtoisie. Laochailan était froid mais avisé, même dans son étrange détermination qui avait couché autant d'hommes sur ce champ. Il savait ce qui était nécessaire.

— Viens, dit tranquillement Evald à Beorc, et Beorc le suivit à travers le champ parsemé de faisceaux de lances et des pannières lacérées de la mort et de la souffrance.

La tente royale avait été dressée dans les ruines de Dun na h-Eoin, dans la cour, près du grand chêne tourmenté qui avait survécu aux

incendies. On avait enfoncé les pieux dans l'ancienne chaussée déparée et une partie du jardin oublié. Des colombes avaient roucoulé en ces lieux autrefois. À présent, les murs étaient garnis de charognards qui battaient leurs ailes sinistres à l'approche des hommes.

Comme ils se rassemblaient sous la tente avec les autres seigneurs, d'un air sombre, Evald regarda autour de lui, se demandant ce qu'il convenait de faire. Il aurait de loin préféré être un simple homme d'armes dans la compagnie de Dryw que le seigneur qu'il était. Il n'avait que Beorc à ses côtés car son unique parent était le Roi lui-même, un Roi qui aurait autant aimé ne pas se rappeler cette sombre période de l'histoire qui l'avait conduit sur le trône. Ciaran de Donn était présent avec ses fils Donnchadh et Ciaran Cuilean, étrange et lugubre compagnie. Fearghal de Ban était venu avec ses cousins, de petits hommes sombres aux mains ensanglantées, tout comme Dalach de Caer Luel et ses frères. Tous ces derniers étaient venus du nord, certains des plaines et aucun d'entre eux n'avait quelque lien que ce fût avec la vallée ou les collines du sud.

Par force, Evald dut se joindre à eux et attendit pendant que les serviteurs du Roi l'aidaient à ôter son armure. On leur apporta du vin, un vin qui avait la couleur du sang et, sembla-t-il à Evald en prenant sa coupe, le parfum du sang tout aussi bien. L'air, à l'intérieur de la tente, était alourdi par la fumée et l'odeur de sueur.

— Dryw leur donne la chasse, annonça le Roi pour ceux qui venaient d'arriver. Il ne va pas cesser de les harceler sans leur accorder le moindre répit.

— Je voudrais dire à nouveau... fit Evald, mais Laochailan tourna vers lui son regard de glace.

— Vous en avez suffisamment dit. Vous abusez de notre patience.

— La citadelle d'où je sers mon Roi a été sienne depuis le temps de mon père.

— Elle vous vient du Cearbhallain, dit le Roi avec douceur, et toute couleur quitta le visage d'Evald.

— Votre cousin, seigneur, répliqua Evald, s'efforçant de garder un ton mesuré. (Il posa sa coupe et ôta son gantelet. Une épée ou une hache avait tranché le cuir. Le sang était bien le sien.) Ainsi que vous aurez l'obligeance de vous en souvenir, je vous ai demandé la permission de me retirer. Je vous implore maintenant, il faut que je parte afin que Caerdale demeure entre vos mains. Ils vont s'unir et Dryw ne suffira peut-être pas quand ils auront groupé leurs forces.

— Entendez-vous m'enseigner l'art de la guerre ?

Ils avaient presque le même âge, le Roi et lui.

— Je connais tous les fardeaux qui pèsent sur mon Roi. Je puis me charger de celui-là, le plus petit.

— Et nous allons tous regagner nos citadelles ? demanda Fearghal. Il a fallu deux années pour nous rassembler et affronter les traîtres sur ce champ, et le seigneur Evald voudrait que chacun aille défendre ses propres terres ?

— Ce champ est à demi vide, dit Evald. L'ennemi est parti. Cela vous aurait-il échappé, seigneur de Ban ? Nous sommes là à lécher nos blessures alors qu'ils vont retrouver de nouvelles forces et doubler leur nombre en s'emparant de Caer Wiell. Plus encore. Et Caer Wiell, avec toute sa force, pourrait bien tenir longtemps contre nous.

— La dissension est plus mortelle que les épées, dit le Roi. Je ne la tolérerai pas. Et je ne me séparerai de quiconque à l'exception de Dryw. Ses hommes ont un armement léger et ce type de combat leur convient. Vos craintes sont exagérées, cousin. Votre intendant est un soldat habile et il y a des défenseurs à Caer Wiell. Non, An Beag lancera ses attaquants sur nous et non sur vos terres.

— Ce n'est pas ce que j'ai appris avec An Beag. Pardonnez-moi, mon Seigneur Roi, mais ils connaissent la valeur qu'aurait Caer Wiell une fois entre leurs mains, et je les connais assez pour savoir qu'ils tenteront leur chance. Ils pourront tenir Dryw dans les collines et je redoute une attaque en force contre Caer Wiell. Nous avons blessé l'ennemi, mais nous ne l'avons pas terrassé. Une bête blessée est toujours redoutable.

— Vous nous conseillez donc la peur ? Non, écoutez-moi. Je ne diviserai pas mes forces. Je ne veux plus qu'il en soit question.

— *Franchissons la passe*, Seigneur Roi, et quand vous serez dans leur dos, nous arriverons en face. Si nous sommes divisés un temps, ce ne sera que pour mieux nous réunir sur leurs cadavres. Mais laissez Caer Wiell tomber et nos corps couvriront le vallon.

Le visage du Roi resta de marbre et ses yeux de glace. Levant la main qui portait l'anneau du Vieux Roi, il imposa le silence.

— Ceci est par trop hardi. Je ne vous suivrai pas dans un tel plan.

— Seigneur... marmonna Evald.

Il inclina la tête et reprit sa coupe de vin, puis s'éloigna vers Beorc qui attendait dans l'ombre. Il ne se fiait plus à son esprit ni à sa langue.

— Prends le cheval, souffla-t-il au fils de Scaga. Porte au moins le message de ce qui s'est passé ici.

— J'y vais.

Il était déjà sur le seuil, aussi vif que son père.

— *Rappelez votre homme !* lança le Roi. Qu'il reste !

Des lances se croisèrent devant la porte.

— Beorc ! lança Evald, car il savait comment fonctionnait l'esprit de son compagnon.

Beorc s'arrêta à un doigt des pointes et, lentement, abaissa la main

qu'il avait portée à son épée.

— Pourquoi une telle hâte ? demanda le Roi. Puis-je essayer de comprendre ?

Une seconde, Evald fut sur le point de mentir. Mais il regarda Laochailan droit dans les yeux.

— Mes messagers ont pour habitude d'aller et venir. L'ennemi devrait-il en savoir plus que mes gens sur ce qui se passe sur ce champ ?

La réplique était audacieuse. Il lut dans les yeux de son cousin une colère profonde sous la glace.

— Cousin, dit enfin Laochailan, il m'incombe à moi d'adresser des messages. N'êtes-vous point d'accord ?

— En ce cas, je vous supplie d'envoyer Beorc, et sans perdre de temps. Il connaît bien le chemin.

— Il ne sera pas dit qu'un seul homme de cette armée ait regagné son fief, pas plus le seigneur de Caer Wiell que le fils de son intendant ou le plus humble des soldats de sa suite.

— Seigneur Roi, intervint Ciaran de Caer Donn. Un messenger... La trahison règne à An Beag et Damh. Le départ de cet homme ne soulèverait nul murmure. Donn au moins comprendrait. La vallée est notre seuil, et si Caer Wiell venait à tomber, ce serait comme dans les jours anciens, on pillerait et on brûlerait par toutes les collines. Un messenger leur donnera du cœur, et nous serons sur les arrières de l'ennemi. Mais nous serons lents car nous avons le plus long chemin à faire. Et si le cœur leur manque, à Caer Wiell ?

— Vous prenez parti dans cette discorde, dit le Roi d'un ton sévère, le front plissé, car Donn jouissait de sa plus grande estime. Mais Caer Wiell ne saurait manquer de cœur. Après tout, ce sont leurs propres existences qu'ils défendent. Et nous pouvons leur faire confiance. Ce sont des hommes de la vallée.

— Seigneur ! lança Evald avec fougue, tout défenseur choisit de tenter une sortie quand il n'a pas l'espoir de voir arriver des secours. Mes gens sont courageux, mais ils peuvent aussi être désespérés.

— Seigneur Roi ! (Cette voix ne s'était pas encore fait entendre au sein du conseil. C'était celle de Ciaran Cuilean, le plus jeune fils de Donn.) Vous avez juré qu'aucun homme de cette armée ne regagnerait son fief avant le terme de la guerre. Mais Caer Wiell n'est pas mon fief. Et je connais bien les collines.

Le visage de son père s'assombrit, ainsi que celui de son frère Donnchadh. Mais quand le Roi regarda Ciaran, chacun put voir que la colère disparaissait de ses yeux.

— Vraiment. Voilà un homme courtois. Et je souffrirais d'avoir à le perdre.

Le jeune Ciaran se dressa de toute sa hauteur et rit. Il était à la fois

plus séduisant et plus joyeux que ceux de sa famille.

— Pas question que vous me perdiez, seigneur. J'ai trop souvent battu ces collines. Si le Roi le permet, je peux y chevaucher sans péril, et peut-être même plus vite que Beorc, qui sait ? Il n'a jamais chassé, dans les collines, au contraire de moi.

— Alors, c'est toi qui porteras le message du seigneur Evald. L'acceptez-vous, cousin, que nous en terminions ? Je vous ai accordé tout ce qui était en mon pouvoir.

Evald eut alors un soupçon : son cousin le Roi le craignait, il craignait ce lien de parenté qu'il y avait entre eux. C'était là une pensée noire et injuste, que d'autres suivirent, toutes aussi effrayantes. Il les chassa prestement de son esprit.

— Seigneur Roi, mon seigneur de Donn, accepte ma gratitude. (Il prit l'anneau à son doigt.) Vous reconnaîtrez mon intendant par sa ressemblance avec son fils. Montrez-lui ceci. Allez parler à mon épouse : c'est à elle que j'envoie cet anneau. Dites-lui comment sont les choses ici. Que, quoi qu'ils apprennent, ils devront tenir, et que le Roi viendra sur An Beag de l'arrière.

Le jeune Ciaran prit l'anneau.

— Je ferai ainsi, seigneur, dit-il.

— Ceal sera dangereux.

— Hey ! dit simplement Ciaran, et le ton était si calme que toutes ses craintes à l'égard de Donn furent apaisées.

— Que rapide soit votre route, dit Evald du fond du cœur, et sans embûches.

— Seigneur... Seigneur Roi...

Ciaran embrassa son père, mais pas son frère, et Evald lui dit avec calme :

— Je suis votre débiteur.

Son orgueil était blessé et la colère brûlait encore en lui, car ce n'était pas là vraiment ce qu'il avait désiré. Une peur terrible et nouvelle lui était venue, que le Roi pût souhaiter que la guerre gagne la vallée afin d'affaiblir Caer Wiell, car il était trop riche et trop bien situé à ses yeux et le seigneur de Caer Wiell était son parent. Mais ce serait trop affreux, même en pensant au tournant qu'avait atteint la guerre. Ce serait un gaspillage intolérable. Evald regarda une dernière fois le jeune Ciaran, si jeune, si décidé, comme il l'avait été naguère, et tout son cœur l'accompagna hors de la tente, dans le jour mourant. Ses plaies le faisaient souffrir et ils devaient encore tenir conseil. Il posa une main sur l'épaule de Beorc, l'apaisant en silence, mais le bras de Beorc était dur, raidi par la colère.

Ils tinrent donc conseil avec le Roi, ils décidèrent de la façon dont ils devaient préparer l'ultime assaut contre An Beag, Damh et le Bradhaeth tandis que les coassements des corbeaux, au-dehors,

répondaient aux plaintes des blessés. Evald fut envahi par des frissons et vida sa coupe de vin. Puis il resservit le Roi, ainsi que l'eût fait son père s'il avait vécu jusqu'à ce jour.

— Ils ont envoyé un brave, dit Beorc d'un ton calme tandis que le Roi buvait. On dit grand bien de ce jeune fils de Donn.

— Je pense de même, dit Evald, et de tous ceux de Donn, même après cela.

Ciaran ne perdit guère de temps. Il trouva d'abord le meilleur cheval disponible, puis il prit le bouclier de son frère, frappé du croissant de lune de Donn, car le sien avait été brisé durant le combat.

— Prends garde à toi, lui dit son frère, Donnchadh, le cheveu noir, moins grand que Ciaran et moins en grâce auprès du Roi et même de son père.

— Ne crains rien, dit Ciaran en vérifiant le harnachement. (Puis il prit la flasque de vin que lui tendait son frère.) Elle sera la bienvenue en chemin.

— Tu aurais dû garder le silence. Tu ne devrais pas te lancer dans cette course.

— Le message est important, dit Ciaran. C'est toute la vallée qu'il faut sauver.

— Il n'a pas confiance en la vallée. Il n'a jamais eu confiance. Elle lui répugne. Essaie de ne pas l'oublier.

— Je ne l'oublierai pas, dit Ciaran.

Il fixa le bouclier sur sa selle ainsi que la viande et le pain qu'un serviteur lui avait remis. Puis il attacha son épée au pommeau et embrassa son frère plus longtemps qu'il n'avait coutume.

— Evald irrite le Roi, mais cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas un cœur sincère, trop sincère pour perdre... Veille sur toi, Donnchadh.

— Toi, dit son frère en le serrant entre ses bras, tu prends cela trop à la légère. Ainsi que tout, d'ailleurs.

— Et toi, tu y attaches bien trop de prix et tu en conçois trop d'inquiétude. Est-ce que nous n'avons pas toujours traversé ces collines avec l'ennemi alentour ? Je crains plus Dryw : je devrais le haïr. Il me prend pour un de ces sauvages de Bradhaeth. Nous nous reverrons à Caer Wiell. Mais moi, j'aurai dîné dans de la vaisselle fine et dormi dans un bon lit bien doux, alors que tu grelotteras dans la rosée, Donnchadh.

— Ne parle pas de dormir.

— Ah, il suffit avec tes présages. Ma route sera meilleure que la tienne et je me ferai plus de souci pour toi devant les murailles que pour moi qui serai derrière. Pense seulement à accourir aussi vite que tu le pourras et nous repousserons ces bandits vers le nord et nous en

aurons ainsi fini avec eux. Du courage et de la bonne humeur, Donnchadh !

Et Ciaran s'en alla. Il sauta en selle et lança d'abord sa monture sur le sentier le plus long qui était le moins encombré par les morts et les agonisants. Dans la nuit, des feux de camp brillaient de toutes parts et une lourde colonne de fumée s'élevait du puits où l'on jetait les cadavres.

L'heure n'était guère propice et il aurait aimé se reposer. Mais il était au service du Roi et lui vouait sa vie, au contraire de bien d'autres. Il allait devoir prendre le chemin de Dryw à travers les collines en évitant les embuscades, d'An Beag aussi bien que de Dryw.

Et il n'y avait pas de temps à perdre. En vérité, il ne prenait pas tout cela avec un cœur aussi léger que le croyait son frère. Retarder l'avance de l'armée à Dun na h-Eoin était une menace, plus grave que Caer Wiell encore. Par deux fois, Laochailan avait commis cette faute de s'attarder sur le champ et de perdre ainsi la moitié de ce qu'il avait gagné. Et la vallée était trop proche de Donn, par ailleurs.

Il dévalait à présent le flanc de la colline et le Roi s'apprêtait à partir. Il s'imagina comme la première pierre avant un glissement de terrain, car désormais Donn n'accorderait plus de répit au Roi. Et chacun se souviendrait de la chevauchée de Ciaran, se dit-il, car non seulement il allait annoncer la bataille pour la vallée, mais aussi le combat décisif de cette guerre.

Le voyage de Ciaran Cuilean

Il ne chevaucha pas si rapidement, des ruines de Dun na h-Eoin aux collines. Il lui advint une fois de rencontrer ceux de Dryw, mais une fois seulement, et c'était bien assez car les hommes du sud étaient vifs et enclins à la hâte quand il s'agissait de tuer. Plusieurs fois, il soupçonna leur présence : les oiseaux se taisaient et une sorte d'étrangeté qu'il n'aurait su nommer se répandait dans l'air. Mais enfin, il réussit à se trouver bien au delà des patrouilles les plus avancées de Dryw à l'est, puisque Dryw se dirigerait droit vers le nord sur la Caerbourne, suivant l'ennemi dans sa fuite, alors qu'il avait décidé, lui, de couper par le plus profond des bois.

Il atteignit bientôt la rivière et n'hésita pas à franchir un gué, préférant les dangers de la rive opposée à la sinistre réputation des berges du sud. Il était depuis tellement longtemps en selle qu'il en avait oublié la dernière fois où il s'était reposé. En vérité, il s'était arrêté pour sa monture. Il ne dormait que très peu et tous ses membres étaient douloureux. À présent, le bouclier était à son bras car nul ne pouvait se montrer confiant dans les sombres sentes du vallon de la Caerbourne. C'était la partie la plus dangereuse de son voyage. Désormais, il était loin de Dryw et il n'avait nul ami à proximité. Il comptait passer ainsi au large d'An Beag avec l'obscurité et espérait seulement ne pas s'égarer.

Le jour diminuait et, parfois, le cheval trébuchait sur l'étroite sente qui suivait le cours de la Caerbourne, entre les rochers et les sombres halliers. Par instants, il chevauchait au bord de l'eau et des tourbillons d'écume. La végétation était ici trop dense à son goût mais, par ailleurs, elle lui permettait de chevaucher à couvert. C'était un cavalier et il n'appréciait guère les fourrés profonds et les ronces qui rendaient la progression bruyante. À chacune des foulées de son cheval, il avait conscience de courir un nouveau danger. Et puis, il craignait par-dessus tout ces murmures qui se glissaient dans le bois

avec le crépuscule, qui pouvaient être le fait du vent, ou d'autre chose. De sinistres légendes étaient attachées à cette forêt, il le savait. Et dans ses collines, à Caer Donn, on n'aimait guère ces légendes car on redoutait encore les anciens pouvoirs. Les tours en ruine et les pierres étranges qui se dressaient çà et là dans les genêts et les ajoncs lui rappelaient des choses plus vieilles que les dieux, vieilles comme les pierres et qui, comme les pierres, étaient partout, sous les pas des hommes. Dans ses collines si familières, il connaissait certains lieux où il ne se serait pas risqué au crépuscule, pour rien au monde. Et encore moins la nuit, ou même dans certains sous le soleil de midi. Ici, la peur était présente et proche. Le cheval de Ciaran, bien qu'épuisé par sa course, couvert d'écume, levait la tête en roulant des yeux apeurés et ses naseaux se dilataient, humant l'ombre humide. Parfois, dès qu'il le pouvait, il reprenait une allure plus régulière et ses sabots résonnaient sourdement sur l'humus, accompagnés du rythme du métal et du cuir.

Deux papillons rapides et pâles volèrent tout à coup dans sa direction avec le bruit d'un claquement de fouet... Il leva son bouclier et le choc ébranla son bras, tandis que le cheval se cabrait avant de s'abattre sur le côté gauche.

Il se dégagea en rampant de sa monture mourante, le bouclier au-dessus de la tête. Une nouvelle flèche vint cogner le bois dur tandis que d'autres sifflaient autour de lui dans les fourrés. Il roula dans l'herbe haute, essaya désespérément de se mettre à couvert et de courir, mais sa main droite, nue, resta prisonnière d'un nœud d'épines et le craquement des branches, autour de lui, lui apprit que ses ennemis approchaient. Il s'adossa à un arbre puis réussit à se redresser. Il tira son épée. Il les aperçut dans la pénombre des fourrés, armés de couteaux et de bâtons. Son bouclier résonna sous les coups et il se défendit du bras gauche. La lame de son épée mordit dans la chair et des cris s'élevèrent. Ils essayèrent de le contourner et il s'adossa de toutes ses forces à l'arbre, pivota, abattit plusieurs fois sa lame et en tua deux autres. Il abattit son bouclier sur un menton hirsute et frappa encore et encore, avec une force qui allait diminuant car la douleur avait gagné tout son flanc et il comprenait qu'un coup avait porté entre les côtes. Une hache s'abattit sur lui et fendit le bouclier. Il l'abandonna alors, prit son épée à deux mains, trancha un torse et retira la lame à l'instant où une massue retombait sur lui. Le coup l'étourdit mais il parvint à enfoncer la pointe de son arme dans un ventre. Tout autour de lui, il y avait des craquements dans les fourrés et des cris jaillirent, plus loin :

— *Ici, ici ! Donnez-nous main forte ! Nous le tenons !*

Ciaran s'élança dans le sous-bois, atteignit en titubant la Caerbourne et s'enfonça jusqu'aux hanches dans l'eau glacée. Il lutta

frénétiquement contre le courant, pataugea jusqu'à la rive opposée et se remit à courir, plongeant à couvert dès qu'il entendit siffler les flèches. Des voix rauques lancèrent des jurons dans l'ombre dense. Son instinct le poussa à gagner un terrain plus élevé pour échapper aux nombreux trous d'eau de la rivière. Les branches le fouettaient cruellement et ses jambes devenaient de plomb sous le poids de son armure et la douleur paralysait tout son flanc. Une brume tombait sur sa vision. Quelques lueurs au ciel le guidèrent un temps et il courait parfois avec un espoir nouveau car il lui semblait que les appels de ses poursuivants avaient diminué derrière lui. Il s'éleva encore sur la pente. Les taillis et les fourrés se faisaient plus épais, les arbres plus grands et plus anciens et les ronces et les broussailles si denses que les fougères ne poussaient plus, dans cette contrée. Il escalada des éperons de roc, rencontra un terrain couvert de pierres aiguës. L'espoir était toujours en lui. Puis il entendit un rire rauque dans les branches et un vent de tempête parut se lever brusquement. Il ne ralentit pas sa course. Il n'entendait plus que les battements de son cœur, le soufflet douloureux de sa respiration et les craquements des brindilles sous ses pieds.

C'est alors qu'il entendit un autre souffle derrière lui, sur ses talons. Celui d'un cheval lancé au galop, les tambourinements de sabots qui semblaient ne briser aucune branche.

Il pivota sur lui-même pour affronter son attaquant, mais il ne vit que les ténèbres, il ne sentit que le vent et un froid qui, soudain, lui serra le cœur. Et la peur qui l'envahit était plus intense que celle qu'il avait jamais pu éprouver dans la bataille. Il tenta de courir plus vite, désespérément, mais ses efforts semblaient vains. La souffrance qui poignait son côté l'empêchait de respirer. Serrant son épée, il appuya son poignet contre ses côtes et sentit le flot tiède du sang. Ses forces diminuaient rapidement. Quelque chose gloussa et rit derrière lui, et il sut alors quel était le nom de ce cavalier et aussi celui du bois dans lequel il s'était aventuré. Sur le point de tomber, il s'appuya contre un très vieil arbre dans une clairière plus vaste que les autres, parce qu'il lui semblait que là, au moins, il aurait la consolation de voir son ennemi venir à lui.

L'ombre vint, ainsi qu'une éclaboussure de pluie, un crépitement de tonnerre, et des aboiements. L'obscurité se glissa en flaques entre les arbres, fragments humides de la nuit qui montaient vers lui, vivaces. Il les balaya de son épée sans rien rencontrer et le froid se riva à ses membres, gagna sa poitrine, monta vers son cœur.

Il poussa un cri, se libéra et courut, laissant un lambeau de lui-même entre les mâchoires des ténèbres, et l'épée n'était plus à son poing. Les ombres étaient à sa poursuite, et le tambourinement des sabots était comme celui de son sang dans ses oreilles, et le souffle

raque était pareil au sien. L'ennemi n'était en vérité pas derrière lui mais logé dans son flanc, là où la blessure profonde menaçait sa vie. Une part de son âme lui appartenait déjà et il serait réduit à rien s'il tombait en son pouvoir. Et c'était là un sort pire encore que le premier. La pluie l'aveuglait et les feuilles détrempées se collaient à sa peau et à son armure si bien qu'il ne pouvait plus distinguer le sang de l'eau des bois. Le tonnerre craqua et il trébucha une nouvelle fois et, tout à coup, il eut le sentiment certain qu'un refuge se trouvait quelque part entre les arbres devant lui, aussi vrai qu'il y avait une chose atroce lancée à ses trousses. Car il voyait une éminence couverte de végétation, gonflée de vie, sur laquelle les arbres lui apparaissaient immenses et puissants, tendant vers lui leurs longues branches noueuses comme autant de bras secourables.

Il s'avança, il pénétra entre les arbres, et sa course lui parut plus facile, plus légère, entre les troncs convulsés qui paraissaient se redresser et s'ouvrir, qui avaient été dénudés pour être à présent couverts d'étoiles, de bijoux pareils à des fruits mûrs, de voiles d'argent suspendus entre leurs rameaux blancs, d'épées et de maille étincelante, d'un tissu semblable à la rosée du matin, comme autant de toiles d'araignées entre leurs feuilles si pâles.

Une épée était là, suspendue à hauteur de son regard, offerte à sa main... Il l'arracha du feuillage et elle perdit son éclat, le laissant seul au cœur des ombres vives, avec le cavalier des ténèbres qui arrivait dans un jaillissement d'étincelles mais qui, lui-même, n'absorbait aucune lumière, pareil à quelque trou dans le tissu du monde où il pouvait tomber pour l'éternité, si les chiens qui le poursuivaient ne le sauvaient pas. Il leva devant lui la lame illusoire de l'épée et trembla en discernant dans la pénombre les mâchoires et les yeux que révélait sa faible lueur. Il leva la tête pour affronter le cavalier. Il vit quelque chose que son esprit troublé ne devait pas se rappeler même lorsque, plus tard, il en invoqua l'image.

Le cavalier s'approcha un peu plus près et la glace envahit toute sa chair, à l'exception de sa main serrée sur l'épée offerte. Puis sa vision s'éteignit, la noirceur le submergea mais il frappa pourtant, encore et encore, entouré par les chiens frénétiques.

— Viens, murmura une voix très douce.

Il ne pouvait que lui obéir, car il ne parvenait plus à lever le bras. Son épée oscillait et lui refusait tout service. Elle s'abattit à la fin mais, pourtant, il éprouvait une chaleur nouvelle, comme le souffle du printemps dans ses reins.

— Tiens bon, dit la voix douce.

— Il est à moi, prononça l'ombre, et ce fut comme une pluie d'échardes de glace.

— Retire-toi, dit la première voix, avec douceur et fermeté.

— Mais il vous a volée. Encouragez-vous de tels maraudeurs ?

Pendant un instant, le monde redevint brillant, recouvert par une ombre voilée qui s'était immobilisée dans une attitude offusquée.

— Ah, fit l'ombre, avec un accent de surprise. Ah... C'est donc là ce que vous m'avez pris.

La lumière se fit éclatante. Ciaran trébucha, ses genoux touchèrent le sol et le choc fut douloureux. Il ne parvenait plus à distinguer la terre du ciel, ni le jour de la nuit. Il était enduit de feuilles et de mousse, la pluie ruisselait sur son visage et son cerveau tourmenté était glacé.

Mais l'ombre s'était retirée, et le tonnerre s'était tu. Il semblait même que la lune brillait à nouveau. Elle dessinait vaguement un visage et un ciel clair et étrange.

Il était toujours agrippé à l'épée. Des doigts froids se refermèrent sur les siens, lui prirent l'arme, caressèrent ses bras avant de le recouvrir d'un sommeil paisible où ne demeuraient que la souffrance de son cœur et le souvenir d'une chose perdue.

L'Arbre de Pierres et d'Épées

L'intrus gisait, immobile et pâle, sous la clarté de la lune des mortels et elle s'agenouilla auprès de lui. La pluie s'égouttait des arbres et formait sur eux comme une brume. Le venin du fer était en lui, et pourtant il avait fait irruption dans sa forêt, avec le Seigneur Mort. Elle en éprouvait de la colère et de la peur et une nostalgie qu'elle n'avait pas connue depuis le jour où la fillette blonde s'était aventurée dans Eald. Celui-là était entré de même, il avait su trouver le cœur de la forêt et il avait volé l'épée des elfes... Cet Homme n'était pas un voleur commun et il n'avait sans nul doute pas obéi à un désir commun. Peut-être ses yeux de mortel avaient-ils été affectés par la terrible blessure qui s'ouvrait dans son flanc et sa vision, alors, avait pu devenir plus claire et vraie car la chasse du Seigneur Mort était rarement vaine.

Eald avait été plus étendue, autrefois, avant la venue des Hommes, et plus tard, avant que les siens apprennent à mieux connaître les Hommes, il y avait eu des amours entre les elfes et ces fatals étrangers. Et il se pouvait, songeait Arafel, que le sang de certains Hommes portent la trace du sang des elfes, et ceux-là n'avaient jamais entendu l'appel de la mer et du partage et n'avaient pas disparu. Elle espéra un instant que l'étranger pourrait la suivre, mais il était lourd du poids du fer et ne pouvait se redresser.

Elle lutta contre son angoisse et se mit en devoir de défaire les brides et les boucles, de le dévêtir pièce par pièce. Elle mit ainsi à nu l'affreuse plaie à son côté et fit appel à ses pouvoirs. D'un simple attouchement, elle effaça d'abord les petites estafilades, les égratignures. Quand il se fut reposé un moment, elle n'eut aucun mal à l'entraîner avec elle. Elle lui tint simplement la tête sur ses genoux et pensa au monde des elfes. Et ainsi les arbres redevinrent ce qu'ils étaient vraiment, droits, forts et magnifiques et elle retrouva l'éclat et la chaleur de son soleil.

Il dormit longtemps tandis que sa blessure se guérissait d'elle-même. Les traces de la mort s'effaçaient de son visage qui retrouvait sa beauté, une beauté qui était peut-être l'héritage des elfes. Tout ce temps, elle ne le quitta pas, guettant de tout son cœur l'instant de son éveil.

Enfin, il bougea, ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Puis il vit Arafel et parut très troublé. Il reprenait ses esprits et commençait à retourner dans le monde des mortels, dans la nuit, mais elle lui prit la main et le ramena avant qu'il n'ait complètement disparu.

— Prends garde à ne pas revenir en arrière, lui dit-elle. La Mort possède une part de toi. Il lui serait bien trop aisé de t'attirer dans l'ombre. Ici, tu es en sécurité.

Il voulut se redresser. Il n'avait pas lâché la main d'Arafel et ainsi était-il ancré par ce lien délicat au monde vrai. Elle lui donna de la force, cette force verte qui soutenait les arbres eux-mêmes, et après un temps il put se lever et regarda autour de lui. Le vent murmurait dans les feuillages, le soleil était haut et clair et splendide, et dans l'ombre des fûts, des daims l'épiaient avec des yeux immenses, entre les épées et les bijoux du bois.

— J'étais mort, dit-il enfin.

— Non, jamais, le rassura-t-elle.

— Mon cœur est douloureux.

— Cela se peut, car il a été déchiré. Et je n'ai pas le pouvoir de le guérir. Quel est ton nom, Homme ?

Il y eut de la crainte dans son regard, puis il déclara calmement, comme tout hôte :

— Je suis Ciaran, second fils de Caer Donn.

— Caer Donn. Nous l'appelons Caer Righ, le domaine du Roi.

Il la regarda bien en face.

— Et toi, quel est ton nom ?

— Je vais te le dire, et c'est mon nom véritable, celui que je ne livre pas aux mortels. Mais tu es mon invité et sache que je me nomme Arafel.

— Alors, je te remercie du fond du cœur, Arafel, et je te serais reconnaissant de bien vouloir me remettre sur le bon chemin.

Par ces quelques mots, il avait guéri le cœur d'Arafel et l'avait blessé. L'ombre d'un regret apparut dans ses yeux car il avait deviné la blessure qu'il venait d'infliger. Il lui présenta sa main droite. À un doigt, il portait un anneau d'or gravé d'un sceau.

— J'ai une mission. Il y va de mon honneur. Il faut que je l'accomplisse, s'il me reste suffisamment de temps.

— Où te conduit cette mission ?

Il esquissa un geste, comme pour lui indiquer une direction, mais ici, en ce lieu, tout était différent.

— Là-bas, il y a des armées, dit-il enfin, troublé, désignant ce qu'il pensait être la direction des Collines Brunes. Une guerre se déroule dans la plaine, et mon Roi est vainqueur. Mais l'ennemi a fui par là, vers une vallée où il pourrait tenir longtemps le siège si jamais il s'en emparait. Et le Seigneur Evald de Caer Wiell est avec le Roi. Comprends-tu, Arafel ? La guerre se rapproche du vallon de la Caerbourne. Il ne faut pas que Caer Wiell soit trahi. Il doit résister, ne pas écouter les faux rapports et les offres trompeuses de l'ennemi. Jusqu'à ce que l'armée du Roi arrive. Il faut que le Seigneur Scaga entende le message que j'apporte.

— Les guerres, dit Arafel d'une voix éteinte. Ceux-là qui se risqueraient dans la Forêt d'Eald ne seraient guère sages.

— Il me faut aller, dame Arafel. Je t'en supplie, il le faut.

Déjà, il commençait à disparaître, à s'évanouir, découvrant la force de sa volonté propre.

— Ciaran, dit Arafel, et elle le maintint ainsi dans son monde, sous la clarté de son soleil. Tu es décidé et brave. Mais le Chasseur sera de nouveau à tes trousses. Quand tu retrouveras le monde mortel, tu seras sa proie. Comprends-tu seulement qu'il n'a jamais abandonné sa proie ? Que sa chasse n'est pas finie ?

— Cela se peut, dit Ciaran, le visage très pâle, mais j'ai prêté serment.

— L'orgueil. L'orgueil est vide. Quelles sont tes armes ? De quoi disposes-tu pour traverser Eald et affronter tes ennemis ?

Il baissa les yeux et il se vit, sans armure, les mains vides. Mais il n'en continua pas moins à tendre la main.

— Attends, dit enfin Arafel.

Elle s'approcha du vieux chêne et y cueillit un joyau parmi tant d'autres, vert pâle comme celui qui ornait sa gorge, mais peut-être plus pâle encore car les âges avaient passé depuis que son maître s'en était allé. Arafel prêta l'oreille à sa chanson secrète, les songes d'un elfe du nom de Liosliath. C'était une partie de son âme qu'elle entendait, de l'âme des siens.

— Prends-le, dit-elle à Ciaran. Tu as déjà pris son épée quand tu en avais besoin, mais cela te sera plus utile encore. Garde-le constamment à ton cou.

— Que sont donc ces choses ? demanda-t-il sans tendre la main mais en contemplant les arbres qui les entouraient et qui portaient tant de trésors, épées comme joyaux, dont l'éclat illuminait le creux des feuillages. Quel est ce lieu ?

— Tu pourrais le comparer à une tombe. Elle contient la mémoire des elfes. Tu l'as pillée. Tu as volé tous les miens, mes frères et mes sœurs, mes pères et tous les autres...

— Pardonne-moi, fit-il, bouleversé.

— Mais nous ne mourons pas... Nous... nous partons. Et ensuite, de quelle utilité nous sont ces choses ? Pourtant, elles sont marquées par nos souvenirs. Tel est leur usage, désormais. Tu ne pourrais pas vraiment te servir de l'épée, mais prends cette pierre. Liosliath ne l'aurait pas refusée à un ami. Il était mon cousin, jeune comme toi, et la pierre te protégera. Les ombres le redoutaient.

Il prit la pierre entre ses doigts et ses yeux s'ouvrirent tout grands en même temps que ses lèvres s'écartaient. La peur... Oui, peut-être ressentait-il de la peur. Mais il ne lâcha pas le joyau, et il entendit l'écho des souvenirs et des rêves des elfes, et c'était comme un chant.

— C'est un pouvoir et aussi un danger, le prévint-elle. Cela ne te donnera pas la victoire sur la Mort, mais tu pourras combattre le froid... si tu as le cœur de t'en servir.

Il passa la chaîne d'argent à son cou. Et les rêves d'elfe assombrirent son regard si clair. Mais ils ne l'envahirent pas. Elle porta alors la main à sa pierre de rêve et de ses lèvres s'éleva le plus doux des chants.

— Garde-toi du fer, le prévint-elle. Lui et cette pierre ne s'aiment guère. Mais viens, puisqu'il le faut. Viens, je vais t'accompagner et te mettre sur le bon chemin. Par Eald, tu iras plus sûrement que par le monde des Hommes.

— On dit ce lieu funeste.

— Viens avec moi, et vois.

Elle lui offrit sa main et trouva le contact de la sienne à la fois rude et doux. Il marcha à son côté et un peu de l'appréhension qu'elle avait lue dans son regard s'estompa quand il vit les arbres de l'été des elfes, les prairies grasses couvertes de fleurs rutilantes, les daims aux yeux timides qui les observaient entre les arbres.

La pierre chantait pour la pierre, et le cœur de Ciaran pour Arafel, et le vent était tiède. Quelque chose fondit en elle, une chose froide qui avait emprisonné son cœur et, pour la première fois depuis des âges d'Humains, elle prit conscience d'avoir retrouvé un compagnon, le premier depuis que Liosliath lui-même avait disparu, dernier entre tous les elfes.

(« Pardonne-moi », avait dit Liosliath, son cousin, et ses paroles avaient été aussi inconsciemment cruelles que celles de cet Homme qui avait déchiré son cœur. « Pardonne-moi, j'ai essayé de rester. » Mais il avait eu dans ses yeux gris cette étincelle qui était l'appel, et c'est alors qu'il avait commencé de disparaître et toute la magie d'Arafel n'avait pu le retenir. Mais elle ne l'avait pas suivi car son cœur, à jamais, était ici.)

— C'est beau, dit Ciaran.

— La forêt était plus vaste autrefois. (Puis, se souvenant, elle ajouta :) Nous tenions même Caer Donn.

— Les aïeux disent... que certains de tes pareils s'y trouvent encore.

Elle secoua la tête, vexée.

— Des fées stupides. Des nymphes écervelées. Et tristes. Car elles ne possèdent guère de pouvoirs. Elles changent si souvent de forme qu'elles ne peuvent s'y retrouver. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne sont pas dangereuses lorsqu'on les irrite.

— Tu n'es pas de leur race ?

— Non ! fit Arafel en riant. Non, certes, non. Nous sommes le peuple aîné. Les Elfes. Le Daoine Sidhe. Le peuple des fées vit sur nos ruines. Il ne nous a jamais aimés.

— Et tes pareils ?...

— Ils sont partis. Je suis restée.

Il libéra sa main pour la regarder et, ce faisant, il poussa un cri d'effroi, car ils se trouvaient au bord de la Caerbourne dont le cours étincelant, ici, entre les saules, portait le nom même d'Airgiod, l'Argent. Arafel lui reprit la main et l'apaisa.

— Prends garde à ce genre d'inattention. Tu pourrais tomber. Au cours des âges humains, la Caerbourne s'est creusée profondément et ses berges sont abruptes. Mais il y a pire encore, bien pire, car nul ne sait à quel point elle s'est abîmée dans les ombres. La géographie du Seigneur Mort est un miroir sombre, mais un miroir cependant, et je ne tiens guère à connaître le cours de sa rivière, à *lui*.

N'oublie pas la blessure que tu portais en pénétrant dans Eald.

Il frissonna et elle perçut sa peur, le froid dans la pierre sur sa poitrine. Elle l'effleura du doigt et la réchauffa quelque peu.

— Sers-t'en, lui dit-elle. Jamais il ne s'emparera de toi si tu sais comment cheminer dans Eald. Ce que tu souhaites au fond de ton cœur peut te mener où tu le désires, mais surtout ne t'écarte jamais trop de ton chemin car ton cœur ne suffirait pas à te sauver.

— C'est là un présent précieux. Mais ne dit-on pas que tous les présents ont un prix ?...

— Pas entre ceux qui sont semblables.

Il la regarda et son regard était comme celui du daim devant le chien de meute : inquiet, méfiant.

— Il y a du sang d'elfe en toi, reprit Arafel, l'ignorerais-tu ? Autrement, tu ne serais pas venu jusqu'ici. Je t'ai dit que nous possédions Caer Donn, jadis.

— C'est ce que l'on raconte.

Elle sentait les battements de son cœur, comme une chose prise au piège à l'intérieur de la pierre.

— Est-ce donc si terrible, lui demanda-t-elle, de se trouver de tels liens ?

— Je suis le fils de mon père et non l'enfant des fées.

— Alors, par ton père ou ta mère, tu portes en toi un peu de mon sang. Mais tu n'es pas un enfant des fées, non. Il n'y a pas la moindre trace du petit peuple en toi. Qui, de ton père ou de ta mère, était plus grand que de coutume ?

Tout ce qu'il avait considéré comme autant de vérités s'effondrait en lui et la peur le gagnait. *Père*, lut-elle clairement dans son esprit. Il ne dit rien. Elle éprouva le froid qu'il ressentait au fond de lui, elle cueillit des souvenirs de pierres anciennes près de Caer Donn, de terreurs enfantines, de haine, de légendes redoutables, et le froid la gagna elle aussi, et elle eut un frisson.

— Je suis désolé, dit Ciaran.

Dans son esprit déferlait la peur, mais aussi le devoir, la mort, les chiens noirs. Il porta la main à la pierre de rêve, à son cou, comme s'il voulait l'arracher, mais Arafel l'en empêcha, refermant doucement ses doigts sur les siens.

— Tu ne mourras pas, lui promit-elle. Je te conduirai là où tu dois te rendre. Viens, le chemin n'est pas long.

À l'orée de sa forêt, il y avait le courant vif et brillant de la rivière, et là cessait son monde à elle et le regard se perdait dans la brume. C'était une contrée grise et c'est là qu'elle le conduisit en aveugle. Mais sa main ne quittait pas la pierre qui portait en elle l'image du monde tel qu'il avait été, et ainsi tirait-elle quelque substance du néant, ce qui était suffisant pour la guider au delà de la frontière entre les mondes. Elle gardait le souvenir de ce qu'avait été Caer Wiell, une colline verte sur laquelle le printemps ne semblait jamais se flétrir et elle s'en approcha, sans lâcher la main de Ciaran. Et là, entre les chemins de l'ombre, il y avait l'éclat du feu, des brasiers, des cris guerriers, et les fantômes de la bataille tout autour. Mais le Seigneur Mort n'était plus là.

— Ne te soucie pas de lui, dit-elle à Ciaran. Garde la pierre sur toi et viens avec moi.

Avec de plus en plus d'assurance, elle s'enfonça dans la nuit mortelle, et les murailles noires de Caer Wiell se dressaient au-dessus d'eux et la guerre était partout. Elle connaissait le chemin de la poterne et ils la franchirent en un instant.

— Maintenant, tu peux aller, dit-elle. Et reviens.

Elle se tint à l'écart de Caer Wiell, se retira dans l'ombre tourbillonnante du dehors. C'est alors qu'elle sentit une présence auprès d'elle, une ombre froide qui avait été expulsée un instant de la bataille.

— Va chasser ailleurs, dit-elle à cette ombre.

— Vous avez eu ce que vous vouliez, dit le Seigneur Mort, avec un accent ironique.

— Va chasser ailleurs.

— Vous avez offert à ce mortel des présents peu communs.

— Et alors ? Ne m'appartiennent-ils pas ?

L'ombre ne dit rien, elle s'éloigna dans la grisaille, puis dans Eald, son brillant domaine. Un daim fantôme la fixa avec curiosité dans le crépuscule des elfes et elle regagna le bois, le chêne ancien, et toucha chacune des vieilles pierres, et des souvenirs chantèrent dans le vent. L'une d'elles pourtant s'était tue, celle de Liosliath.

— Pardonne-moi, murmura-t-elle à celui qui se trouvait par-delà la mer qui les séparait à jamais et qui était trop loin pour l'entendre. Pardonne-moi. Parce que c'était toi.

Mais, après tant d'âges de solitude, l'étrange sentiment de cette amitié, de cette compagnie, se glissa en elle. Et comme elle s'avancait plus loin dans sa forêt, le murmure d'un autre cœur, aussi pur que la terre mais imprégné d'humanité, vint se mêler aux accords lugubres qui émanaient de sa pierre de rêve. Et elle en fut effrayée, car il avait connu la guerre, il avait tué. Mais elle aussi, parfois, avec la colère glacée et cruelle des elfes. La colère des humains était bien différente, toute de sang et de rage aveugle, pareille à celle du loup. Et les passions de ce cœur étaient tellement étranges, de même que ses effrois et ses doutes. Cette voix s'imposait à elle, elle dominait et noyait celle de Liosliath. Et, avec l'entêtement de tous les Hommes, elle niait ce que ses yeux avaient vu dans Eald.

Mais dans ce cœur, il n'y avait pas de haine.

Alors Arafel se laissa tomber au pied de l'arbre des souvenirs, drapa sa cape sur ses épaules et plongea dans son songe à elle.

Caer Wiell

Les bruits de la bataille mouraient quand il fut conduit dans la grande salle qu'éclairaient des torches. Ils l'avaient traité sans égards, mais il portait l'anneau de leur seigneur au doigt et, quand ils le virent, leurs manières changèrent.

On lui montra un banc et il fut heureux de s'asseoir, épuisé comme il l'était.

Un autre personnage apparut. Un vieux loup, songea Ciaran devant ce visage large et sinistre, couvert de sueur, rougi par le feu du combat. Il se dressa à l'arrivée de cet homme que suivaient d'autres guerriers, nombreux.

— Scaga ? demanda-t-il, car le visage de cet homme rouquin lui rappelait fortement celui de son fils. Je viens de la part du Roi, et de votre seigneur.

— Laissez-moi voir cet anneau, dit Scaga.

Ciaran tendit la main, et le vieux guerrier la lui prit d'un geste rude, présentant la pierre à la lueur du foyer. Puis il la laissa retomber, le front plissé.

— J'ai un message pour votre dame, dit Ciaran. Je suis porteur de bonnes nouvelles.

— En ce cas, si vous dites vrai, elles sont les bienvenues.

Scaga porta son regard vers la porte ouverte avant de se pencher à nouveau sur Ciaran. Au-dehors, les bruits de la bataille diminuaient.

— Comment êtes-vous arrivé ici ? demanda-t-il.

— Le message que j'apporte est pour la dame d'Evald.

Scaga gardait le front plissé, mais peut-être ses traits étaient-ils constamment ainsi, ou bien alors il obéissait à la nature de son cœur, car il devait être cruel, se dit Ciaran. Pourtant, Evald en avait fait son intendant, dans son fief assiégé par l'ennemi. En vérité, il devait avoir grande foi en lui.

— Mais vous n'aviez pas d'armure, pas d'arme, poursuivit Scaga. Comment avez-vous pu pénétrer ici ?

— Je porte l'anneau de votre seigneur, insista Ciaran. Je ne puis

parler qu'à votre dame.

Il sentit à cet instant la présence de la pierre sous son col, une chaleur qui n'avait rien de naturel. Et cela l'effraya car Scaga le regardait bien en face et il pouvait mériter tous les soupçons.

— Fort bien, je vais vous faire conduire auprès d'elle. (Scaga fit un geste en direction de l'escalier.) Que l'on alerte ma dame !

Un jeune serviteur escalada prestement les marches. Ciaran frissonna de froid et de fatigue dans le vent qui s'engouffrait par le seuil. Il souhaitait désespérément qu'on lui offrit une chope de bière et une couche sur laquelle s'étendre et oublier ses douleurs. Mais rien ne vint, et Scaga le dévisageait avec sévérité et ne lui offrait pas le moindre témoignage d'hospitalité. À la fin, pourtant, il fit signe à ses hommes d'armes d'emmener Ciaran dans une autre salle, derrière les murs les plus épais de Caer Wiell. Là, il faisait chaud, un grand feu brûlait dans l'âtre.

« Prends garde. (Il lui sembla qu'une voix murmurait à l'intérieur de sa tête et, un instant, il se demanda si les autres pouvaient l'entendre, mais elle ne s'adressait qu'à lui seul.) Prends garde dans cette salle. Ils n'aiment pas ceux qui ont quelque lien avec les elfes. Ne leur montre pas la pierre. »

Une tête de loup se trouvait au-dessus du foyer. Elle devait y avoir été placée bien des années auparavant. Et sur le mur, à droite, il vit une harpe, et cela le troubla car il s'était attendu à la voir à cet endroit précis. Il avait rêvé de ce lieu.

Ou bien c'était elle qui en avait rêvé. Et devant la cheminée, il y avait une grande table, marquée de balafres auprès de laquelle il y avait eu une chaise, tout près du feu. Il s'en approcha, s'assit, et s'appuya contre la table sous le regard vigilant des hommes d'armes.

Très vite, deux femmes accoururent, si vite, d'ailleurs, qu'il songea qu'elles n'avaient pas été arrachées à leur sommeil. Ce qui était probable, car l'ennemi assiégeait la place et de grands feux brûlaient sous les murailles. Elles franchirent le seuil d'une porte qui ouvrait sur l'intérieur. La première était âgée, elle avait les cheveux grisonnants. Meredydd, supposa-t-il, l'épouse d'Evald. Et la pierre le lui chuchota : *Meredydd...* L'autre avait les cheveux clairs et son nom lui vint aussi rapidement qu'il lui était soufflé : *Branwyn*. Branwyn. Il la regarda, percevant toute l'angoisse et la colère que la pierre lui avait soufflées. Branwyn le regarda alors, et son regard était plein de surprise et d'innocence.

— Quel est donc ce message ? demanda la voix rude de Scaga.

Mais les yeux de Ciaran demeurèrent rivés sur Dame Meredydd. Il fit un pas vers elle, mais des armes furent croisées devant lui. Il arracha alors l'anneau de son doigt et le présenta à Scaga qui le remit à Dame Meredydd. Elle le prit au creux de sa main avec respect,

l'examina en silence un instant, puis leva sur lui un regard anxieux.

— Mon époux...

— Il est sauf, ma dame. Je vous apporte son amour en même temps que la parole de mon Roi : Tenez bon, défendez-vous et ne vous laissez abuser par aucun des mensonges, aucune des promesses de l'ennemi. À Dun na h-Eoin, le Roi a remporté une grande victoire et l'ennemi convoite cette vallée afin d'y tenir son ultime place forte. Défendez cette tour et le Roi et votre seigneur accourront aussi vite que possible pour harceler les arrières de l'ennemi. L'ennemi sait cela. Et vous aussi, à présent.

— Bénies soient les nouvelles que vous apportez, dit Meredydd en fondant en sanglots, et le visage de Scaga se fit moins sombre.

Puis Meredydd s'approcha et tendit les mains en signe de bienvenue, mais Ciaran sentit sur ses épaules la poigne lourde de Scaga qui le repoussait.

— Il me faut ajouter autre chose, dit Scaga. Cet homme a franchi nos murs sans armure et sans armes, et sans que nul au-dehors ne l'ait arrêté. Ce qui me laisse quelques questions à lui poser, ma dame, si bienvenu son message soit-il. Je vous demande donc de lui poser la question.

Pendant un bref instant, Ciaran lut le doute dans les yeux de Meredydd.

— Mon nom est Ciaran, lui dit-il. Le Seigneur Ciaran de Caer Donn est mon père. Quant à vous dire comment je suis venu : furtivement, pour vous l'avouer. Vos ennemis étaient sous vos murs, à la poterne, et j'ai choisi un tout autre chemin. Je vous l'indiquerai. Mais des hommes d'armes ne sauraient l'emprunter.

Il n'avait pas pour habitude de mentir. Et il en ressentit de la honte, même lorsque Dame Meredydd lui prit la main.

— Vous nous montrerez le chemin, dit Scaga.

Il s'avança et l'enserra dans une étreinte d'ours avant de lui adresser un regard où perçait une émotion chaleureuse, ou peut-être même l'espoir, qui leur avait tant fait défaut. Et Branwyn vint à son tour et posa un baiser sur la joue de Ciaran. Des hommes suivirent, qui déposèrent un instant leurs armes pour lui donner une claque amicale dans le dos et se réjouir. Toute la salle s'emplit bientôt de leurs cris de liesse et il eut conscience de la joie désespérée qu'il venait d'apporter. Dans la pierre, il sentit une présence et il prit conscience qu'il avait prononcé les mots qui pouvaient les convaincre et apaiser leurs cœurs. Une chose étrange l'enveloppait, qui transformait ses paroles et les rendait meilleures.

On lui offrit du vin et il fut conduit jusqu'à une chambre princière. C'avait été celle de son époux dans sa jeunesse, lui dit Dame Meredydd. Tout y portait la trace de l'amour d'une femme : les fins

travaux du couvre-lit, des tapisseries et des rideaux. Branwyn apporta un tapis douillet qu'elle disposa sur le sol et des servantes entrèrent avec des baquets d'eau chaude tandis que Dame Meredydd, revenait bientôt avec du pain croustillant et encore tiède. Il l'accepta avec reconnaissance et mangea tandis que Dame Meredydd et sa fille l'assaillaient de questions : comment se portait Evald et quel était le sort de ses parents, cousins, de ses hommes, toutes questions que les servantes essayaient de surprendre de même que les hommes d'armes qui prêtaient une oreille indiscreète au passage. Il ne connaissait que quelques hommes de la suite d'Evald, pour la plupart ils n'étaient que des noms. Il devait parfois donner une réponse triste à certaines questions et en ressentait de la peine. Mais c'était avec bonheur qu'il annonçait que l'aimé ou l'ami, le parent était sauf. Et quand Scaga vint et se pencha sur lui pour l'interroger sur son fils, Ciaran n'hésita pas :

— Il va bien. Il a conduit un important groupe des gens de Caer Wiell à Dun na h-Eoin. Ce sont eux qui ont enfoncé le bouclier de Bradhaeth pendant que le seigneur Evald leur coupait la retraite. Lorsque nous nous sommes quittés, il était dans la tente du Roi.

Le vieux guerrier ne sourit pas mais il y avait une nouvelle étincelle dans son regard.

— Maintenant, il doit dormir, décida Dame Meredydd. Son voyage a été rude.

— Pas aussi rude que cela, protesta Ciaran, car il avait besoin de compagnie humaine, du son des voix, des regards.

— Avant qu'il ne dorme, dit Scaga, il doit nous montrer le point faible de nos défenses.

Toute chaleur s'enfuit de Ciaran. Il acquiesça, mais il ne savait pas ce qu'il allait faire. Il avala une dernière bouchée de pain qui menaçait de l'étouffer, absorba une gorgée de vin, puis reposa la coupe.

— Hey ! Bien sûr. Il ne faut pas tarder.

Scaga se redressa et marcha jusqu'à la porte. Ciaran le suivit, son cœur battant à tout rompre.

— Je ne sais si je retrouverai aisément l'endroit, déclara-t-il, honteux de ce mensonge. J'ai quelque peu perdu le sens de l'orientation...

Scaga ne répondit rien, ce dont il semblait coutumier. Et Ciaran ne fut pas rassuré pour autant.

Quand ils furent sur les murailles, il regarda autour de lui, cherchant désespérément de quoi alimenter son mensonge.

C'est alors qu'il entendit le plus léger des murmures, guère plus que l'écho d'une caresse de la brise.

— Regarde vers l'est. Tourne-toi vers l'est et baisse les yeux.

Il s'engagea sur le chemin de ronde, et Scaga le suivait d'un pas lourd. À un moment, il s'arrêta net et regarda vers le bas, là où

l'ouvrage était le plus ancien. Des touffes de broussailles avaient poussé entre les pierres disjointes et les murailles élevées à main d'homme s'inclinaient dangereusement au-dessus des contreforts de rocs. Et son regard repéra brusquement un chemin possible.

— Là, dit-il. Nous connaissons la montagne, nous autres de Caer Donn. Tout enfant, j'escaladais déjà les falaises. Vous voyez, Scaga ? À partir de là, il faut progresser comme ceci, puis aller là, et encore là. Jusqu'à ce buisson accroché à la muraille.

— Hey, fit Scaga. Il faut être attentif pour voir de tels détails. Nos regards ont été aveuglés. Lorsqu'un homme voit trop souvent la même chose, c'est comme s'il ne la voyait pas. Je n'avais pas remarqué à quel point la végétation avait poussé par ici.

— À cause de la pluie, peut-être, dit Ciaran d'une voix rauque, mais au fond de son cœur il savait bien que ce n'était pas vrai.

Il frissonna dans le vent froid et Scaga posa une main aussi lourde qu'amicale sur son épaule.

— Viens, lui dit-il. Je te remercie, jeune seigneur. Rentrons.

Il suivit Scaga, se réjouissant de l'abri offert par les murets. Son regard plongea soudain dans la cour et il la vit encombrée de gens venus des villages, de bétail, de volaille, il entendit les appels, les plaintes des enfants, les aboiements des chiens et les bêlements des chèvres. Pourtant, ce n'était pas la confusion, l'ordre semblait régner dans Caer Wiell. Certains des hommes qui défendaient la forteresse et que Ciaran avait vus sur les créneaux étaient de simples gens de la campagne, à l'armement léger, mais ils avaient l'air franc et honnête, l'œil vif et le geste sûr. Sans cesse, des femmes escaladaient les échafaudages intérieurs, portant des paniers remplis de pains chauds. Ici, on ne connaissait ni la faim ni la soif, car la source qui avait donné son nom à la colline n'était pas près de se tarir et hors d'atteinte de l'ennemi. Même avec les menaçantes colonnes de fumée qui s'élevaient des feux de l'ennemi, à quelque distance des murailles, Ciaran se sentit soulagé par le spectacle. Ses pas l'entraînèrent jusqu'à la poterne principale et il tourna son regard vers l'ouest.

Là, il se sentit moins rasséréné car des ruines noires s'étendaient au large. Les champs étaient calcinés et transformés en boursiers. L'ennemi avait enlevé ses morts et ses blessés et seules demeuraient les carcasses des chevaux abattus sur lesquelles étaient perchés les noirs oiseaux de la mort. Au delà, des feux dansaient dans les collines. Sans doute fermes et villages brûlaient-ils de Caer Wiell à Caer Damh. Une immense armée campait là-bas, entre la forêt sauvage de la Caerbourne et les collines dénudées, plus loin sur la droite, et d'innombrables torsades de fumée s'élevaient dans le vent pour assombrir encore le ciel.

Ciaran songea que l'attaque n'avait pu se développer à ce point

pendant qu'il était en route. Il avait dû passer une nuit, au moins une nuit, dans la Forêt d'Eald.

Peut-être plus ? Soudain, il doutait de tout et il questionna la pierre de rêve dans un chuchotement qui se perdit dans le vent.

Combien de temps m'as-tu retenu ? Combien de temps ?...

Ses pires craintes se réalisaient. Il avait été trahi.

Les feux se multiplieraient bientôt, lorsque Dryw et le Roi bouteraient les autres jusque dans les collines et les forceraient à battre en retraite. Ou bien cela s'était-il déjà passé ? Et quoi d'autre encore ? Combien étaient morts qu'il avait cités comme vivants ? Et qu'est-ce qui pouvait retarder ainsi le Roi ?

Tenir. À combien de temps pouvait donc remonter ce message ? Scaga était si sombre et Dame Meredydd et sa fille si désespérées, accrochées à cet espoir qu'il leur avait apporté.

— On dirait bien que les feux sont plus nombreux, dit tout à coup Scaga. À présent, nous savons pourquoi.

— Hey, fit simplement Ciaran, car il ne trouvait pas de parole à formuler en cet instant.

Il regagna la tour et s'assit auprès du feu dans la grande salle, et les gens les plus humbles qui n'avaient pu l'aborder jusqu'alors l'assaillirent de questions, et serviteurs et servantes ne cessaient de passer et de repasser sans rien dire, mais il lisait l'espoir dans leurs yeux tristes. Il demeura là durant une grande partie de la journée, puis Scaga vint lui tenir compagnie vers le soir, accompagné de ses hommes les plus fidèles qui avaient d'autres questions à poser : quelles étaient les forces de l'ennemi ? De quelles armes disposait-il et combien d'hommes viendraient encore ? Il répondit aussi raisonnablement qu'il le put, ne leur dissimulant rien, mais il fut heureux lorsqu'ils se retirèrent.

Plus de mensonges, à présent, demanda-t-il en adressant son vœu à Arafel. Tu m'as laissé me perdre dans un labyrinthe de mensonges. Cela me brise le cœur, ne le sais-tu donc pas ? Où est la vérité ? Que devrais-je leur dire ? Devrais-je les laisser douter de cet espoir que je leur ai apporté ?

Mais elle n'avait pas de réponse pour lui, ou bien ne l'entendit pas.

Ce même soir, après le souper, arriva un jeune homme qui prit la harpe sur le mur et chanta des chansons, pour les dames aussi bien que pour Ciaran. Et cela réchauffa son cœur et il éprouva de la douceur dans sa tristesse. Pour la première fois depuis le matin, il connut un peu d'apaisement. L'ennemi ne s'était pas manifesté et les accords de harpe l'enchantèrent. C'était comme si un bonheur nouveau montait des pierres elles-mêmes pour lui emplir le cœur. Il

sourit. Et rencontra par hasard le regard de Branwyn. Elle lui sourit comme en réponse, et il y avait de l'espoir dans son sourire. Puis son regard se fit plus grave mais ne se déroba pas. Il avait la couleur des fleurs des blés.

« Non », murmura une voix au plus profond de la pierre de rêve.

Les notes s'égrenaient de la harpe, si pures, et si pur était le regard des yeux bleus de Branwyn.

« La pierre, accroche-toi à elle », reprit le murmure impérieux.

Mais la main de Branwyn était tout près de la sienne. Ses doigts prirent les siens tandis que le harpiste chantait l'amour et les héros. À la fin, il se tut et Ciaran retira sa main, de crainte d'être surpris par certains regards, car Branwyn était la fille unique d'un puissant seigneur, et elle le demeurait, même en ces temps désespérés.

Il gagna la chambre qui avait été celle d'Evald dans sa jeunesse, se dévêtit et frissonna dans le vent froid qui s'infiltrait entre les rideaux. Il ne garda que la pierre sur sa chaînette d'argent et s'étendit dans le grand lit doux. Il ramena sur lui les édredons moelleux et, lentement, détendit ses membres jusqu'à se ménager un creux de tiédeur.

Il souffla la mèche de la lampe et se lova sous les couvertures tandis que, dans l'obscurité, les objets prenaient des formes étranges et inquiétantes. Dans la chambre comme au-dehors, des frôlements et des craquements se firent entendre. Quelque part dans la nuit, un enfant pleurait, très loin, de l'autre côté de la cour. L'étroite fenêtre de la chambre ouvrait sur la rivière et Ciaran pouvait à présent entendre le chuintement de l'eau et des feuilles. C'est le vent, songea-t-il vaguement. Plus loin, des aboiements de chiens s'élevèrent et c'était un son bien surprenant dans une place assiégée. Ciaran prit la pierre de rêve et la serra entre ses doigts. Il en émanait de la tiédeur et, après un temps, il n'entendit plus les chiens.

Il rêva d'arbres immenses. Et d'une colline. C'était Caer Wiell. Mais, dans le rêve, elle était Caer Glas, et il n'y avait encore aucun puits en ce lieu, mais une source qui jaillissait sur un lit de pierres blanches pour rejoindre les eaux pures de l'Airgiod dans le val. Les Collines Brunes se dessinaient clairement dans le lointain. Il chevauchait dans la plaine avec d'autres hommes, dans la clameur des trompes, dans le flamboiement des bannières. Il était grand et droit et, sur sa poitrine, il y avait la pierre si pâle. Des flèches tombaient sur eux en une pluie d'argent et la lugubre armée fuyait devant eux, vers les montagnes, vers les abris ténébreux, au pied des falaises. Le Daoine Sidhe était en guerre et dans le ciel battaient les ailes de gemmes des dragons et leurs grands crocs de serpents se fauilaient dans le vent tandis que résonnaient les trompes et que claquaient les épées.

Puis vinrent des âges de paix, et le soleil pâle et la lune verte brillèrent, immuables, tandis que chantaient doucement les harpistes sous les grands arbres droits.

Et le monde se mit à changer, ce fut le temps de la séparation, et les Hommes vinrent, et leurs dieux avec eux, et les choses viles furent repoussées loin dans les collines et les chemins furent plus librement ouverts aux Hommes. Vint le bronze, vint le fer, et certains, dans le Sidhe, acceptèrent que l'on abattît les arbres, et il y eut de pauvres hères pour fouir la terre tout près des Hommes et s'y réfugier. Mais le Daoine Sidhe les chassa, car sa fureur était amère.

Pourtant, le monde avait changé. Ils se mirent à disparaître car ils n'avaient plus le cœur à demeurer. L'un après l'autre, ils sombrèrent dans l'affliction et partirent pour la lisière grise du monde. Ils n'emportaient pas d'armes avec eux, pas même les pierres qu'ils avaient tant révérees, car telle était la nature de leur disparition : ils perdaient tout intérêt pour leurs souvenirs et leurs rêves. Et ainsi suspendirent-ils toutes ces pierres qui attendaient sous la lune ou sous la pluie de consoler tel ou tel qui était demeuré attaché au monde. La plupart de ceux qui s'en allaient le faisaient avec chagrin, d'autres par incertitude, beaucoup par crainte. Quelques-uns renonçaient, simplement, car leur orgueil avait été blessé.

Il éprouvait de la colère, une force qui avait su ébranler les collines. Liosliath, murmurait la pierre, et il retenait son souffle et levait son regard vers les collines, obligeant les ombres à se révéler dans la brume qui avait envahi le monde, dans les arbres, les pierres et les rafales de vent et de pluie.

Ciaran s'éveilla, tremblant, couvert de sueur, le cœur battant. Son regard plongea dans l'ombre entre les poutres du plafond, puis, lentement, il passa ses mains calleuses sur son front humide et brûlant. Il se souvenait des mains qu'il avait eues dans le rêve, moins rudes que celles-ci. Et de son corps, mince, élégant, non pas rude et velu comme le sien. Et aussi de la pierre, et de son armure éblouissante, et de cette fine épée d'argent que redoutaient les ténèbres et que nul ennemi du Sidhe n'aurait osé affronter.

Liosliath, prince du Daoine Sidhe, couronné par les étoiles.

Et lui, Ciaran, fait de la terre, rude comme elle, et dont le seul pouvoir résidait dans la force de ses bras et la clarté de son esprit.

Des larmes perlèrent au coin de ses yeux. Il tenta de retrouver le sommeil et il rêva bientôt d'Arafel, d'argent, de soleil, des daims qui bondissaient entre les arbres géants. Pour lui, c'était la nuit, pour elle, c'était une claire journée. Elle se promenait sur les berges de l'Airgiod, sous la lumière du pâle soleil des elfes. Elle les remonta jusqu'à

l'endroit où les eaux se perdaient dans la brume, puis le néant, aussi loin de Ciaran qu'elle avait pu aller.

Parent, fit-elle, et c'était comme si, soudain, elle tournait le visage vers lui et le regardait. Il s'éveilla au creux de la nuit et, d'une main tremblante, il ôta la pierre de son cou et la posa sur la table, près du lit, à côté de la lampe. Il ne voulait plus de ces rêves qui ne faisaient que le tourmenter, qui faisaient affluer dans son cœur des souvenirs qui avaient été ceux d'un seigneur des elfes et toute la mélancolie du peuple joli disparu, de son orgueil glacé. Ennemi redoutable quand il se mettait en marche, il le savait maintenant. Et il songea qu'Arafel aussi, qui avait été si bonne avec lui, était redoutable.

Elle avait dit : *Parent*. Mais c'était Liosliath son cousin, Liosliath qui voulait revivre, poussé par son orgueil, Liosliath, le féroce seigneur de lumière dont l'épée avait fauché tant d'Hommes.

— Un terrible ennemi, murmura une ombre.

Et très loin, si loin, Arafel lui cria :

— La pierre, Ciaran ! La pierre !

Il rêva de nouveau alors. Il était nu et une part de lui s'en allait en lambeaux. Il y avait une forêt pareille à celle d'Eald, où fuyait une créature sauvage, et il était cette créature. Les branches étaient noires, et les feuilles aussi, comme autant de péchés perdus. Le ciel était de plomb et la lune pareille à un œil maléfique.

— Terrible, dit encore une fois la voix, et un souffle de vent emporta les feuilles d'encre.

Derrière lui. C'était derrière lui, cela chassait et il ne devait pas regarder, car il se trouvait sur le territoire de cela et s'il contemplait le visage véritable de son ennemi, il deviendrait réel.

— La pierre ! gémit une voix portée par le vent.

Il tendit la main et lutta avec toute la force de son cœur. Il sentit la pierre sous ses doigts et sa main parut s'embraser, mais c'était là le feu de la lune. Les ombres reflurent et il battit en retraite, hors de cette troisième forêt, de cette Eald d'effroi. Il rencontra d'autres créatures moins chanceuses, des ombres éperdues qui imploraient. Prince des elfes, disaient-elles, aie pitié de nous. Mais d'autres crachaient sur lui leur venin. Il n'osait pas les regarder vraiment, mais il ne fermait pas les yeux cependant.

Puis il se retrouva une fois encore à l'abri des murailles de pierre avec la voix d'Arafel qui tintait dans son esprit. La pierre était entre ses doigts et la clarté triste de l'aurore filtrait par les rideaux. Il sentit un souffle d'air frais dans ses cheveux. Dans la campagne, le tonnerre gronda.

Lentement, il prit la chaînette d'argent et la passa à son cou, puis demeura encore un instant immobile, serrant la pierre entre ses mains, lourd des souvenirs des elfes, des guerres et des anciennes querelles

avec le seigneur-Ombre. Tout courage semblait l'avoir déserté, avec les blessures et les morsures. Il était mutilé, mutilé à jamais. Il ne pourrait l'oublier, même si les autres ne pouvaient le voir. Il devrait toujours porter cette pierre à son cou pour se protéger, car elle était plus puissante que lui. Ses doigts étaient froids et il savait qu'ils ne se réchaufferaient pas aisément : ils étaient mortels et ce joyau qu'il portait était imprégné du souvenir d'un elfe qui n'avait pas aimé les Hommes.

Mais on s'éveillait dans la tour, des voix s'interpellaient, des voix ordinaires qui le ramenaient à un monde qui n'était pas vraiment le sien. Il se redressa, les lèvres tremblantes, enfila ses pantalons et s'approcha de la fenêtre, les bras serrés sur son torse. Il vit la colline boueuse, la forêt sauvage, le ciel gris et l'étendue du feuillage vert. Il n'y avait plus aucune trace des assaillants. La pluie était devenue un brouillard sinistre. Alors, il se détourna et chercha sa chemise ainsi que le reste de ses effets. Il glissa la pierre sous son col, serra les lacets de sa chemise. Il n'avait pas envie de partir... jamais...

Le Feu et le Fer

Dans la grande salle, au matin, Meredydd et Branwyn étaient là pour l'accueillir, avec leurs servantes et deux pages qui étaient restés. Il avait espéré un bout de pain et une place auprès de la cheminée, mais on l'attendait à la table et Dame Meredydd demanda à un page qu'on lui apportât du porridge. Puis Scaga apparut sur le seuil et le salua et lui souhaita le bonjour.

— Tout est calme, annonça-t-il.

Mais il n'y avait pas trace de joie vraie dans sa voix et Ciaran se demanda combien de temps s'écoulerait avant que l'ennemi ne réattaque, deux fois plus fort. Peut-être les autres n'appréciaient-ils guère la pluie. Ou bien – et son estomac se tordit à cette pensée – quelque chose d'autre était dans l'air. Le Roi était peut-être tombé dans un piège, quelque chausse-trape qui lui avait été tendue. Car il ne devait plus tarder, pas plus que Dryw, ou son père...

Mais aussi bien – et cette pensée le hantait –, ils avaient été battus alors qu'il se trouvait dans la Forêt d'Eald, sans rien connaître de leur sort. Ils avaient pu tomber dans quelque embuscade au bas de la vallée et ils n'avaient pas réussi à atteindre Caer Wiell. Car le spectacle de destruction qu'il avait pu contempler autour de la forteresse égalait celui de Dun na h-Eoin. Et il n'avait aucun moyen de savoir si les forces qui s'étaient regroupées au large de la forteresse étaient entièrement celles de l'ennemi ou si elles n'avaient pas été rejointes par celles de Dun na h-Eoin.

Il s'assit à la droite de Dame Meredydd, et Branwyn à sa gauche. Scaga lui aussi prit place à la table, ainsi que d'autres, mais bien des sièges demeurèrent vacants, car la guerre durait depuis longtemps et le seigneur du fief ainsi que ses plus jeunes hommes étaient absents. En dernier, vint le harpiste. Ciaran reconnut aussi Dame Bebhinn, austère et âgée, et Muirne, qui n'avait pas douze ans, timide, pâle et silencieuse. Et il se souvint avec clarté de la grande salle de Caer Donn, des visages de ses parents, des rires des servantes, des matins joyeux et bruyants et des plaisanteries qu'ils faisaient, lui et

Donnchadh à propos de choses ordinaires, et de leurs paris si drôles. Mais ici, à Caer Wiell, ce serait un matin solitaire.

— Vous ne vous êtes pas bien reposé, dit une voix.

Demoiselle Branwyn avait pris place en face de lui et le regardait avec inquiétude.

— J'ai dormi, pourtant, lui déclara-t-il en redressant quelque peu les épaules. (Mais la pierre semblait peser sur son cœur. Et comme sa réponse ne paraissait pas la satisfaire, non plus que ceux qui les observaient, il ajouta :) J'ai dû chevaucher longuement et très loin pour arriver jusqu'ici. Je crains que la fatigue ne pèse encore sur moi.

— Il vous faut du repos, dit Dame Meredydd. Scaga, nul ne doit le fatiguer aujourd'hui.

— Qu'il se repose, fit Scaga, et sa voix était comme un grondement profond. Eux aussi...

On apporta le porridge et Ciaran mangea lentement, ce qui lui donnait déjà une excuse pour ne pas parler. En vérité, il se sentait engourdi et, un instant, il eut peur de disparaître à nouveau dans l'ailleurs, tellement il était perdu dans ses réflexions et il imagina la frayeur de ceux qui l'entouraient si cela advenait.

Ce moment de réconfort ramena ses pensées vers la maison. Il lui faudrait affronter son père et sa mère avec cette pierre d'elfe qu'il porterait pour toujours sur son cœur, avec ce qu'il savait de ce passé que Caer Donn essayait d'oublier. Jamais il ne pourrait revoir les défenses qui protégeaient les fermes contre les fées sans sentir sa propre paix menacée, jamais il ne pourrait contempler les ruines de la montagne, au-dessus de Caer Donn, sans les voir telles qu'elles avaient été avant que l'Homme ne mette le pied dans cette contrée. Il ne pourrait plus se promener dans les collines sans savoir qu'il existait d'autres collines, ailleurs, à quelques pas de là et que des choses redoutables l'entouraient qui jamais ne disparaîtraient vraiment. Mais le pire serait de devoir regarder en face Donnchadh et son père en sachant ce qu'ils ne devraient jamais apprendre, qu'ils étaient tous trois plus proches de ces choses qu'ils ne l'avaient cru, ces choses qui rôdaient dans les collines, entre les racines des arbres.

Donnchadh avait dit que la vallée était répugnante, mais il devrait vivre auprès d'un ennemi qui n'était qu'à un souffle de distance. L'ennemi de l'ombre qui se serait emparé de lui, s'il n'y avait eu la pierre.

Il dévisagea ceux de Caer Wiell qui l'entouraient. Leur guerre était la sienne, leur Ennemi le même, mais ils n'avaient pas la pierre. La Mort s'était promenée dans la campagne, aujourd'hui, elle avait chassé les âmes. Ne portons-nous pas tous la cicatrice ? s'étonna-t-il. Suis-je donc un lâche depuis que mes yeux ont le pouvoir de la voir approcher ?

La pierre était comme une brûlure dans sa chair.

— Sois sage, murmura la voix. Ô, sois sage. Ce Seigneur est mon vieil ennemi avant d'être le tien. Il veut l'âme d'un elfe. Il attend la mienne... et maintenant la tienne aussi. Ton destin n'est pas celui des autres. Et le danger, pour toi, est encore plus grand...

Il porta la main à la pierre. Il voulait faire taire le murmure. Je suis Homme, pensa-t-il, et il se le répéta plusieurs fois, mais la verte vision demeurait au fond de ses yeux et les voix, autour de lui, semblaient plus lointaines que jamais.

— Seigneur Ciaran, demandait Dame Meredydd, êtes-vous mieux ?

— Une blessure, dit-il, l'esprit troublé, au seuil de la vérité. (Et il ajouta :) Guérie.

— La pluie, dit Scaga. J'ai quelque chose qui calme les douleurs... Garçon, va prendre cette flasque dans le cabinet, en bas.

— ... va passer, murmura Ciaran.

Mais le garçon était déjà dans l'escalier et les femmes parlaient de tisanes. Il but plusieurs gorgées de la potion de Scaga, puis de la médication confectionnée par Meredydd et les servantes. Ensuite, on lui passa des vêtements chauds et une cape qui avait été entièrement brodée par Meredydd. Tant d'attention lui comblait le cœur tout en le plongeant un peu plus dans la mélancolie. Plus tard, il retourna seul sur les murailles et observa les campements de l'ennemi, au loin, avec le désir ardent de pouvoir accomplir quelque chose de ses mains. Dans la pluie fine et le silence inhabituel, la forteresse était devenue un lieu sinistre. Des femmes et des enfants montèrent aux créneaux pour observer les champs. Parmi les femmes, certaines pleuraient, tandis que les plus jeunes des enfants regardaient tout avec de grands yeux apeurés.

Par-delà la rivière, Ciaran pouvait distinguer le haut des arbres. Plus loin, de l'autre côté de la Caerbourne, les nuages étaient sombres et les arbres plus grands encore mais ténébreux. Il sentit un linceul froid se poser sur son cœur car il avait deviné la présence du Seigneur Mort. À l'évidence, Caer Wiell n'était pas assiégé que par des Hommes. Et il lui vint la pensée qu'il pouvait représenter un danger pour ceux qui l'entouraient, que la Mort qui le pourchassait pouvait emporter d'autres âmes. Cet ennemi pouvait apporter la ruine sur Caer Wiell, le malheur sur ceux qui lui étaient venus en aide. Cette pensée, dès lors, commença de l'obséder et de le plonger dans la plus grande affliction.

— Reviens, murmura la voix. Reviens. Tu as fait ton devoir envers Caer Wiell. Reviens.

La voix lui parlait de rêves et de moments paisibles.

— Seigneur.

La voix était humaine, claire. Il se retourna et vit Branwyn, vêtue d'une cape dont elle avait rabattu le capuchon contre la bruine. Un instant déconcerté, il lui fit une révérence.

— Vous semblez affligé. Auriez-vous observé quelque mouvement dans la campagne ?

Il eut un haussement d'épaules, jeta un bref regard au delà des défenses avant de ramener les yeux sur cette frêle et pâle présence, ce visage au regard changeant comme la course des nuages, qui lui offrait un miroir où se reflétaient ses peurs.

— On dirait bien qu'ils n'aiment guère la pluie, dit-il enfin. Et votre père et le mien arriveront bientôt avec le Roi et ils ne tireront guère de fierté de la leçon qui leur sera infligée.

— Cela fait si longtemps, dit-elle.

— Et cela ne peut attendre plus longtemps, ajouta-t-il, dans un élan d'espoir.

Branwyn le dévisagea en silence et ils demeurèrent ainsi immobiles l'un près de l'autre durant un très long moment. Elle avait apporté un bout de pain avec elle et ils le rompirent. Des oiseaux vinrent aussitôt se poser sur la pierre et ils leur distribuèrent des miettes dans une grande bataille d'ailes humides et de becs frénétiques.

— C'est une enchanteresse, souffla Arafel, tout près de son cœur. Les oiseaux l'ont toujours amusée, et ils ont cessé d'être honnêtes.

Mais Ciaran ignore la voix, car son regard était fixé sur Branwyn, sur la pâleur gracieuse de son visage dans la clarté grise du jour, sur ses yeux brillants qui se posèrent brusquement sur lui et le paralysèrent.

Un garçon s'approchait en courant. Arrivé à leur hauteur, il tendit la main sans une parole avant de reprendre sa course. Ciaran se retourna et regarda au delà des murailles. Un groupe de cavaliers venait de quitter le camp ennemi et s'avançait vers la forteresse. Les sentinelles de Caer Wiell les aperçurent et des rumeurs coururent autour des défenses. Ciaran s'aperçut alors de la détresse de Branwyn et elle lui parut si grande qu'il tendit la main pour prendre la sienne. Ses doigts étaient glacés. Là-bas, l'ennemi se rapprochait.

Les cavaliers n'étaient guère nombreux et il dit :

— Ils veulent parler. Ce n'est pas une attaque.

Scaga surgit d'un pas lourd, se pencha entre les créneaux et se retourna avec une expression peu amène.

— Ma Dame, dit-il à l'adresse de Branwyn, je voudrais vous voir à l'abri. Je préfère ne pas courir de risque.

— Je resterai, dit Branwyn. J'ai ma cape.

— Alors, ne vous approchez pas du bord.

Et Scaga, sans plus insister, s'éloigna sur le chemin de ronde, donnant ses ordres aux hommes.

L'ennemi fut bientôt clairement en vue. Les cavaliers portaient des bannières à l'emblème du sanglier roux d'An Beag et du cerf noir de Caer Damh. Mais ils portaient aussi une troisième bannière, enroulée sur le pommeau d'une selle. Et lorsqu'ils la déployèrent, un cri de rage jaillit des murs de Caer Wiell, car cette bannière verte était celle de leur Seigneur-Roi.

Un cavalier se détacha et galopa jusqu'au bas des murailles.

— Rendez-vous ! cria-t-il. Votre forteresse est cernée, votre seigneur est mort, le Roi déchu et son armée dispersée. Sauvez vos existences, ainsi que celles de votre dame et de sa fille. Aucun mal ne vous sera fait. Où est Scaga ?

Le vieux guerrier se pencha par-dessus les pierres.

— Ici, menteur ! Remporte tes mensonges avec toi !

C'est alors qu'un second cavalier s'avança, brandissant quelque chose de sombre au bout d'une pique, une tête gluante de sang, au visage méconnaissable qu'il jeta devant la poterne.

— Voilà votre seigneur ! Scaga, nous t'offrons quartier, cette fois. Mais quand nous reviendrons, il n'en sera plus question !

Branwyn se tenait roide, mais elle avait abandonné sa main dans celle de Ciaran et, quand il voulut la prendre contre lui, elle faillit perdre l'équilibre et elle se raccrocha à lui de toutes les forces qui lui restaient.

— Décampez ! hurla Scaga. Décampez, menteurs !

Ciaran vit un arc se lever et cria : « Prenez garde ! » Mais Scaga l'avait vu, lui aussi, et il se jeta en arrière à l'instant où la flèche passait en sifflant. Aussitôt, les cordes se bandèrent sur les créneaux et les flèches de Caer Wiell plurent sur le parti ennemi qui se retira, ne laissant que la bannière verte dans la boue ainsi qu'une tête sanglante.

— Mensonges ! cria Ciaran, ce ne sont que des mensonges ! (Il se tourna vers la cour afin que chacun puisse l'entendre.) Votre seigneur m'a dépêché afin de vous mettre en garde contre de semblables ruses. Une fausse bannière ! Et la tête coupée de quelque misérable !

Mais il ne croyait qu'à demi à ce qu'il clamait ainsi désespérément. Dans Caer Wiell, toutes les voix s'étaient tues, tout mouvement avait cessé.

— An Beag a-t-il donc jamais porté la vérité ? gronda alors Scaga. Fiez-vous plutôt à la parole du messenger du Roi. Ils savent que c'est leur dernière chance car le Roi a remporté la victoire. Il arrive, et notre seigneur est avec lui, ainsi que Dryw ap Dryw, seigneur de Donn.

— Ce n'était pas mon père ! clama alors Branwyn, haut et clair en rejetant son capuchon. J'ai vu cette tête et je dis que ce n'est pas la sienne !

Quelques-uns applaudirent d'abord, puis d'autres.

Des cris joyeux s'élevèrent et cela devint un tumulte. On brandit des épées et des boucliers.

— Rentrez, à présent, dit Ciaran en prenant le bras de Branwyn. Hâtez-vous : votre mère pourrait avoir entendu.

— Il faut enterrer cette chose, fit-elle avec un frisson, un sanglot.

Ciaran se tourna vers Scaga, qui lui dit :

— Je vais y veiller.

Il descendit vers la poterne en lançant des ordres brefs à ses hommes. Ciaran accompagna alors Branwyn jusque dans la grande salle, et ils retrouvèrent la chaleur et la lumière des torchères.

Plus tard, quand Branwyn eut retrouvé sa mère, il retourna auprès de Scaga.

— Eh bien ? lui demanda-t-il en veillant à ce que nul ne l'entendît.

— Ce n'était pas sa tête, dit Scaga, le regard sombre. Mon seigneur porte une vieille cicatrice que je n'ai pas reconnue. Mais ce visage, ils l'avaient rendu méconnaissable et nous l'avons enterré. Nous ne pouvons pas savoir si c'était un des leurs ou un des nôtres. Probablement un des leurs, mais nous ne pouvons prendre de risques.

Ciaran ne répondit rien. Il avait combattu ceux d'An Beag et de son acabit durant des années et continuait d'en être écoeuré. De tout son cœur, il souhaitait retrouver ses armes afin de répondre à de tels hommes. Mais le moment n'était pas encore venu. Aucune attaque ne se préparait et l'ennemi devait se reposer pour l'heure sur l'inquiétude qu'il avait répandue.

Le silence régna durant tout le jour. Ciaran demeura dans la grande salle, sommeillant parfois, traversé de visions atroces de bataille, d'images plus abominables encore de feuilles d'argent, comme si la Forêt d'Eald tout entière s'était rassemblée sous les murailles dans un vaste murmure de colère. Il s'éveillait parfois en sursaut et son regard se posait sur la pierre grise du mur, ou bien sur les flammes du foyer, ou encore sur quelque meuble rassurant, et il écoutait les voix des gens et le bruit apaisant de leurs pas. À un moment, Branwyn vint prendre place à son côté et sa douce présence lui baigna le cœur.

— Ciaran, soufflait parfois une voix lointaine qui troublait sa tranquillité mais qu'il refusait d'écouter.

Cette nuit-là, on redoubla la garde et le feu brûla haut et clair dans la salle. Ciaran retrouva l'appétit qui lui avait fait défaut tout le jour et le harpiste vint leur jouer des chants vifs et entraînants afin de leur redonner courage. Mais la pierre de rêve continuait de le hanter, car dans ses oreilles résonnaient des échos plus lents, des voix de ténor qui n'avaient rien d'humain, une musique, en vérité, qui faisait paraître celle du harpiste aigrette et discordante. Des larmes

jaillirent de ses yeux et le harpiste, se méprenant, en fut flatté, et Ciaran ne trouva rien à dire.

Puis il retrouva le lit, la solitude dans la nuit, et pire, le silence où résonnaient des échos intérieurs que rien ne pouvait faire taire. Avec honte, il eut besoin d'un peu de lumière, comme un enfant. Il éleva la mèche afin qu'elle brûle toute la nuit. La pierre et lui se livraient une guerre silencieuse, des souvenirs passaient en lui qui n'étaient pas humains parfois, qui s'imposaient avec de plus en plus de force dans les longues heures de solitude, à tel point que même lorsqu'il s'éveillait, il ne parvenait pas à se défendre contre ce flot d'images qui déferlait dans son esprit.

Liosliath. C'était plus que des souvenirs. Il pénétrait dans la nature de celui qui avait rêvé ces rêves tant d'âges auparavant. Il se rebellait contre ses merveilles d'elfe. Il essaya d'ôter la pierre de son cou, tournant ses yeux vers la lumière, mais c'était pire encore, car il ressentait ce sentiment douloureux de perte, cette certitude qu'une part de lui-même était demeurée dans la région la plus noire d'Eald. Mais le plus effroyable, c'était une présence, comme si la nuit, au-dehors, devenait plus dense et réelle, et plus menaçante aussi, étouffant la mèche de la lampe. Vivement, il passa la chaînette d'argent à son cou et laissa la pierre lutter contre la douleur et repousser les images ardentes des souvenirs.

Puis il sombra dans les ténèbres. La chambre était absolument silencieuse, et les souvenirs affluaient à nouveau. Très loin, avec un accent de pitié, Arafel murmura : « Oh, Ciaran... dors... dors... »

— Je suis un Homme, lui répondit-il dans un souffle pénible, la pierre entre ses doigts crispés. Et si je cède, je ne le serai plus...

Une musique s'insinua alors dans ses pensées, une voix douce chanta et le calma, et ses membres furent gagnés par une fatigue immense et tous ses sens alourdis. Il dormit profondément, contre sa volonté, et les rêves revinrent, ceux de Liosliath, orgueilleux, ardent, souvent sans cœur. Au plus profond de lui, il guettait l'apparition du soleil, qui lui restituerait les choses familières du monde, et quand il se montra enfin, il enfouit sa tête au creux de son bras et dormit un moment d'un sommeil vrai, sans que son esprit fût déchiré.

Des cris. Il s'éveilla brusquement, les oreilles emplies d'appels aux armes. Ils venaient de tous les corridors de Caer Wiell et de la cour.

— *Aux armes ! On nous attaque !*

Debout, il éprouva un soulagement immense, car l'ennemi n'était plus en lui, il les menaçait avec des armes contre lesquelles des mains d'homme pouvaient se défendre. Il se vêtit à la hâte, se précipita dans la grande salle en même temps que les autres et, n'y trouvant que Scaga, courut jusqu'à la salle d'armes. Scaga était là et se préparait avec ses compagnons.

— Donnez-moi des armes ! lui demanda Ciaran, et Scaga lança aussitôt des ordres.

Des pages vinrent prendre les mesures de Ciaran et se mirent en quête d'une armure qui lui convînt. Au-dehors, les cris d'alarme avaient cessé. On se préparait au combat. Des pages couraient de tous côtés avec des brassées de flèches et l'air était empuanti par l'odeur de l'huile chaude. Ciaran endossa un pourpoint de cuir et un hoqueton. Un page, haletant sous l'effort, lui présenta une cotte de mailles ancienne que Ciaran revêtit avec peine. Lorsqu'il se redressa, il eut le sentiment que son corps était tout à coup recouvert de glace et de venin.

— Non ! souffla la voix dans son esprit. *Non !*

C'était comme un cri intérieur de rage et de douleur. Le venin se diffusait dans tous ses membres et menaçait de le terrasser. Les larmes lui vinrent aux yeux, il eut un goût amer dans la bouche : celui du fer. Il lança son armure et il ceignit son épée tandis que Scaga l'observait avec inquiétude, car il se redressait avec peine, les jambes flageolantes, et la sueur ruisselait sur son visage. La souffrance gagnait tout son corps, rongant la moëlle de ses os, altérant ses sens.

— *Non !* cria-t-il à haute voix, à l'adresse d'Arafel. (Puis il murmura très faiblement, comme en écho :) Non, et tomba à genoux.

Brûlant de souffrance, il implora :

— Enlevez ça. *Enlevez ça.*

— Aidez-le ! ordonna Scaga.

Puis il s'éloigna en hâte car on entendait à présent accourir l'ennemi, et c'était comme le bruit d'un torrent. Des flèches sifflèrent et des cris parurent leur répondre.

Les pages s'activaient autour de Ciaran. Ils défirent sa ceinture et, pièce par pièce, lui ôtèrent son armure tandis qu'il se recroquevillait sous la douleur. Puis ils lui apportèrent du vin et l'aidèrent à s'étendre parmi les premiers blessés qu'on venait d'amener des murailles.

— Mais occupez-vous donc d'eux ! lança Ciaran, pleurant de honte, les dents serrées.

On perdait du temps avec lui tandis que d'autres mouraient. Il se remit debout et s'appuya contre le mur, tremblant, baigné de sueur. Puis il sortit, espérant trouver au moins un arc. Mais à peine eût-il reçu un carquois plein de flèches que le mal revint. Le carquois lui glissa des doigts et les flèches se répandirent dans la cour.

— Il n'y arrivera pas, dit une voix. Garçon, ramène-le dans la salle.

Il revint donc, soutenu par un page, trébuchant à cause de l'incendie qui se propageait dans ses os, et on l'installa dans la grande salle, auprès de l'âtre, avec un coussin pour lui soutenir la tête.

— Il est blessé, dit la voix de Branwyn, frémissante d'angoisse.

Il sentit le doux contact de ses mains. Il entrouvrit les yeux et vit

ses cheveux clairs dans la lueur des flammes. Mais son regard était embrumé par les larmes.

— Non, dit un page. Il n'a pas été touché. Je crois, Ma Dame, qu'il est malade.

On lui apporta de nouveau du vin et une potion d'herbes, on le recouvrit et il demeura là, à demi conscient. Il entendait cependant au-dehors le claquement du fer contre le fer, les cris de combat et, plus près de lui, les appels des pages et des servantes qui revenaient avec des nouvelles fraîches de la bataille, supputant sur son issue. La tour résonna brusquement des échos d'un fracas énorme. On tentait d'enfoncer la poterne et le craquement qui suivit fut à ce point effrayant que Ciaran se redressa. Il ouvrit la bouche pour quémander une arme, mais la souffrance dans ses os devint fulgurante et il lui fallut s'appuyer à la porte. Il écouta les appels, les cris, de plus en plus pressants. Un des gonds géants de la poterne avait cédé sous les coups de bélier et tout était mis en œuvre pour le consolider avec des poutres tandis que les flèches ne cessaient de pleuvoir des créneaux.

Par moments, la bataille connaissait des accalmies. Ciaran demeurait près de la cheminée, pressant parfois la pierre contre lui, à travers son habit. Il n'entendait plus sa voix, il n'éprouvait que de la douleur. Elle aussi est blessée, songea-t-il, avec un vague remords. Il était seul dans la salle, en compagnie de Branwyn et de Dame Meredydd qui le surveillaient avec inquiétude.

On continuait de se battre à la poterne. Des hommes mouraient. Il advint à Ciaran de réussir à se lever pour tenter de s'approcher des murailles mais, à chaque fois, des hommes d'armes le ramenèrent dans la salle. Le peu qu'il pouvait observer ne le rassurait guère. La poterne, certes, était encore debout et résistait sur ses gonds fracassés et l'ennemi était tenu à distance par la pluie incessante de flèches, mais il était question de tenter une sortie désespérée sans attendre un assaut massif.

« Surtout pas ! » aurait-il voulu crier à l'adresse de Scaga, mais il lui était impossible de traverser la tempête de flèches pour rejoindre Scaga sur les créneaux. Jusqu'à présent, Scaga s'était montré un chef avisé, se cantonnant dans la défense, faisant pleuvoir l'huile bouillante sur les assaillants. Mais l'ennemi ne tarda pas à allumer des feux devant la poterne, que l'huile aviva encore. Un autre gond avait cédé dans l'après-midi et les assaillants, de plus en plus nombreux, attaquaient la poterne. Impuissant, Ciaran devait affronter les regards lourds de reproches des blessés ou des hommes épuisés qui passaient près de lui. Les femmes remplissaient les carquois, pensaient les plaies ; certaines, abritées derrière les faisceaux de défense,

décochaient des volées de flèches sur les vagues d'assaut ennemies. Ciaran fit un ultime effort, prit l'arc d'un blessé, et réussit à tirer deux flèches avant que le malaise ne le submerge. La troisième flèche se perdit sans force, à quelques pas seulement, et il lâcha l'arc qui tomba par-dessus un créneau. Un enfant courut le prendre et Ciaran resta un moment immobile, honteux, avant de trouver la force de regagner la salle.

Plus tard, on amena l'enfant, mort, la gorge percée d'une flèche et Ciaran ne put s'empêcher de pleurer, et il se retira dans le coin le plus sombre pour échapper aux regards des autres.

Vers l'heure du crépuscule, le fracas de la bataille diminua, puis s'éteignit bientôt. Ciaran retourna auprès de la cheminée et prêta l'oreille aux conversations des servantes. Les visages étaient tirés, les yeux hâves, on parlait d'un repas froid pour lequel personne ne semblait avoir grand appétit. Dans la cour, les hommes s'étaient rassemblés autour de la poterne pour tenter de la consolider et les marteaux résonnaient dans l'ombre.

Scaga entra, pâle, affaibli. Il avait eu le bras percé par une flèche et avait perdu beaucoup de sang. Ciaran détourna les yeux et se perdit dans la contemplation des braises, appuyé contre le manteau de la cheminée. Les femmes s'étaient assises en cercle et des serviteurs apportèrent bientôt du pain, du vin et de la viande froide.

Ciaran prit place en évitant les regards, ceux des femmes, de Scaga et du harpiste, qui avait combattu tout le jour durant.

— C'est sa blessure, dit brusquement Branwyn, dans le silence. Il est malade.

— Il prétend qu'il a traversé les lignes ennemies et escaladé nos murailles, dit Scaga. Ses conseils nous ont été précieux. Mais qui est-il, en vérité ? D'où vient-il ? Et quelle espèce d'homme est-ce là ? Nos vies dépendent d'une poterne, en ce moment.

Ciaran leva les yeux et affronta le regard brûlant de Scaga.

— Je suis de Caer Donn. Nous servons le même Roi.

Scaga le dévisagea en silence.

— C'est sa blessure, répéta Branwyn, et il lui fut reconnaissant d'intervenir en pareil instant.

— Je n'ai vu aucune blessure, dit Scaga.

— Voulez-vous m'accompagner ? demanda Ciaran en se redressant. (Il affichait la colère, mais c'était la honte qui le rongait.) Allons dans la salle d'armes. Nous pourrons y parler, si vous le voulez bien.

— Scaga ! lança Branwyn à l'adresse du vieux guerrier, mais Dame Meredydd posa la main sur son épaule pour lui intimer le silence.

Scaga se leva et Ciaran se prépara à le suivre, mais Scaga appela un page.

— Une épée, dit-il.

Le garçon alla quérir une arme près du seuil. Ciaran attendait, immobile, afin de ne pas apparaître aux yeux de tous comme un lâche. Branwyn s'était dressée, ainsi que Dame Meredydd et toutes les autres.

— J'aimerais vous voir tenir une épée, dit Scaga. La mienne, par exemple. Elle est faite de bon fer.

Ciaran se tut. Déjà, il éprouvait l'aiguillon douloureux de la pierre et son cœur se serrait. Il regarda le vieux guerrier bien en face car il comprenait maintenant qu'il avait su voir plus que les autres. Scaga sortit l'épée du fourreau et la lui tendit. Il prit la lame nue entre ses mains, luttant pour dissimuler sa terreur. Mais il n'y parvint pas. Alors, lentement, il la rendit à Scaga, afin de ne pas se déshonorer en la rejetant, et Scaga la reprit d'un air grave. Un silence profond régnait dans la pièce.

— Nous sommes trahis, dit enfin Scaga, et sa voix était profonde et triste. Vous nous avez apporté de belles paroles. Mais les présents qu'apportent les vôtres coûtent toujours un certain prix.

Ciaran entendit un sanglot. C'était Branwyn. Elle s'arracha brusquement aux bras de sa mère et se précipita hors de la salle. Au cœur de Ciaran, ce fut plus que la morsure du fer.

— Je vous ai dit la vérité, fit-il. (Le silence persista.) Le Roi va venir. Je ne suis pas un ennemi.

— Nous avons vécu trop longtemps près de la vieille forêt, dit Dame Meredydd. Je vous somme de me dire la vérité. Mon seigneur est-il encore vivant ?

— Je vous le jure, Ma Dame. J'ai reçu cet anneau de sa main et il était vivant et vaillant.

— Sur quoi ceux du peuple des fées jurent-ils ?

À cela, il n'avait rien à répondre.

— Qu'allons-nous faire de lui ? demanda Scaga. Ma Dame ? Le fer peut le contraindre. Mais ce serait cruel.

Meredydd secoua la tête.

— Peut-être nous a-t-il dit la vérité. C'est le seul espoir qui nous reste, n'est-ce pas ? Et nous n'avons nul besoin d'autres ennemis. Qu'il agisse à son gré, mais qu'il demeure sous bonne garde.

Ciaran inclina la tête. Son regard demeurerait fixé sur Dame Meredydd. Elle n'avait plus rien à lui dire, apparemment, et il quitta la salle en silence pour gagner sa chambre, mais surtout pour échapper à leurs regards.

La nuit était venue. Il n'y avait aucune lampe dans la chambre et il sut qu'aucune servante ne viendrait cette nuit-là. Il referma la porte sur lui et leva vers la fenêtre ses yeux embués de larmes. Au delà du cadre de pierre froide, la nuit scintillait. Quelque part, Branwyn pleurait. Elle était trahie et toute la joie qu'il lui avait apportée s'était envolée. Ils attendaient sa mort. Il ferma les yeux et revit les siens, et

il sut quelle peine il allait leur causer. Bientôt, ils sauraient qui ils étaient et ils ne se fieraient plus à eux-mêmes. Pour cela, il était transpercé par la honte.

Il s'assit dans le noir, desserra son col et prit la pierre entre ses doigts.

Les Sentiers d'Eald

— Arafel, souffla-t-il, aide-nous.

Mais il n'y eut pas de réponse et il n'en avait espéré aucune. Le doute pesait sur lui. La douleur persistait dans son cœur, ainsi que dans tous ses membres, comme si le poison du fer avait pénétré en lui et se diffusait dans sa chair. Peut-être n'avait-il pas seulement repoussé Arafel, mais l'avait blessée plus gravement qu'il n'avait su l'imaginer. Il guettait son appel, son souffle, et le silence persistant l'effrayait.

La pierre, lui avait-elle promis, c'était le pouvoir. Il pouvait la rejeter et chercher la mort au combat, et ainsi verrait-il avant de mourir ce qu'aucun homme ne voyait. Périr à présent en vain, en solitaire, lui apparaissait un acte égoïste, perdu. Et il emporterait avec lui, ce faisant, toutes les espérances de Caer Wiell. Ce pouvoir qui était celui de la pierre devait servir dans des circonstances désespérées comme celles où il avait placé Caer Wiell, si seulement il savait comment l'utiliser.

Et la pierre, qu'avait-elle fait d'autre que l'enchaîner un peu plus à Eald ? *Reviens*, avait dit Arafel.

Alors, il prit la pierre entre ses mains, il se redressa et laissa son esprit glisser jusqu'au monde vert et lumineux.

Il n'y trouva rien. Il tenta de se rappeler le chemin qu'il avait suivi sous la conduite d'Arafel. Il le devina devant lui dans la brume. Une part de son cœur lui dit que c'était là le bon chemin, et il s'y fia, bien qu'il l'eût nié auparavant.

Liosliath, pensa-t-il. Il appelait à lui les souvenirs de l'elfe, mais aucune image ne lui revint. Peut-être était-ce l'effet du poison de fer. La terreur afflua en lui comme une vague glacée. Il se débattit au sein de la brume. Et se retrouva sur la pente sombre de la colline, hors des murailles de Caer Wiell.

Pris de panique, il lutta pour retrouver le brouillard et y plongea de toutes ses forces, avec violence, et il courut dans ce brouillard. Mais, très vite, il s'égara à nouveau. Il n'était pas certain d'être parti dans la

bonne direction. Il lui semblait discerner des silhouettes d'arbres au fond de la grisaille, des formes torturées, hideuses. Et le brouillard se faisait encore plus épais.

Maintenant, il y avait des ombres autour de lui, qui se lovaient avec la lenteur des rêves. Il ne les discernait pas clairement, mais il entendait des craquements de broussailles, des sabots qui tambourinaient sur le sol humide avec un rythme étrange. Un cerf passa dans le brouillard, tache noire dans le gris. Puis ce fut un oiseau, aussi noir que le cerf, avec d'immenses yeux lugubres. Il poussa un cri et s'enfuit devant Ciaran. Il courut alors plus vite, en haletant, et il lui sembla que ses jambes lui faisaient défaut par instants et qu'il courait de moins en moins vite. Il entendit des aboiements et la terreur se diffusa dans son être et sa blessure le déchira. Quelque part derrière lui, des sabots lourds approchaient et l'appel d'une trompe résonna.

Une chose loqueteuse le frôla en gémissant. Il tituba, faillit tomber, et évita de peu une autre ombre. Il plongeait dans une forêt d'encre, aussi noire que la nuit du monde mortel. L'effroi le gagna : il s'était peut-être trompé de chemin, et il n'était pas dans la forêt des elfes. Il allait se précipiter dans les rangs ennemis et la pierre ne pourrait rien pour sauver sa vie. C'est alors qu'il ressentit un souffle de vent glacé qui ne dispersa pas le brouillard mais le laissa transi jusqu'aux os.

— Arafel ! cria-t-il, car il perdait tout espoir dans le silence. Arafel !

Une ombre se dressait devant lui. Il s'écarta, mais elle s'avança et, contre son cœur, la pierre se fit tiède.

— Les noms sont le pouvoir, dit une voix, mais il te faut répéter tes ordres par trois fois.

Il prit la main d'Arafel, la serra, ferma les yeux : les ombres passaient en torrent et le Chasseur était parmi elles. Il se dit que cette vision lui laisserait pour toujours une cicatrice.

Puis le froid le quitta. Il ouvrit les yeux et vit qu'ils s'avançaient dans une brume de plus en plus claire, qu'ils marchaient dans le soleil, dans la forêt verte éclatante, gagnaient enfin des prairies, semées de fleurs claires. Il se laissa tomber dans l'herbe profonde, à bout de forces, et Arafel s'assit à côté de lui, le dévisageant d'un air grave tandis qu'il luttait pour reprendre son souffle.

— Tu es plus brave que sage, dit-elle enfin.

— J'ai besoin de ton aide. Et *eux* aussi.

— *Eux*... (Elle se redressa brusquement et sa voix vibrait d'indignation.) Leurs guerres n'appartiennent qu'à eux. Tu as vu quels étaient tes choix. Tu es revenu de ton plein gré. Ignores-tu ce que sont les Hommes pour nous ?

Il ne trouva rien à répondre. C'était comme si la grisaille était revenue sur eux, pareille au chagrin du peuple des elfes, qui avait rejeté le monde tout comme le monde l'avait rejeté.

La colère d'Arafel reflua. Du moins le sentit-il à travers la pierre. Elle vint s'agenouiller auprès de lui, effleura son visage, puis son cœur, encore glacé par le souvenir de l'assaut des chiens du Chasseur.

— Ceci, dit-elle en touchant la pierre, ne saurait supporter le fer. Tu le sais à présent. Tu es donc un peu plus sage qu'auparavant. Et lorsque tu en sauras plus encore, tu comprendras qu'ils n'ont rien à faire avec toi, et que tu ne saurais vivre en paix avec eux.

— J'ai eu des songes, dit-il, et je sais ce que tu fus autrefois. Et je viens te demander ton aide : *Arafel, Arafel, Arafel*, apporte-moi secours pour Caer Wiell.

Son visage devint de glace.

— Prends garde à de telles invocations.

— Alors, toi, reprends ton présent. Il n'y a rien de ton cœur en lui.

— C'est notre cœur, fit-elle en s'éloignant.

Il se leva, regarda autour de lui et vit des lièvres assis d'un air solennel sous un grand arbre blanc. Désespéré, il secoua la tête, fut sur le point de lancer la pierre au loin, mais c'était son seul espoir de retrouver sa nuit. Une fois déjà, il avait su parcourir ce chemin. Il s'y engagea de nouveau, entre les feuillages d'argent, se perdit dans la brume, de plus en plus loin, mais il avait la certitude d'être dans la bonne direction et, pour quelque raison qu'il ignorait, la peur l'avait quitté.

Ses pas ne faiblirent pas un seul instant, même dans le plus dense et le plus étrange des brouillards. Il découvrit des repères entre les arbres et, bientôt, la chambre lui apparut comme un trou de noirceur dans la grisaille. Il y pénétra et se retrouva entre les murs qu'il connaissait.

Aucun songe ne vint le visiter durant toute cette nuit. Il dormit un moment pour retrouver le soleil à son lever. Alors il fit sa toilette, se vêtit et gagna la salle, indifférent aux terreurs qu'il avait éprouvées, même lorsqu'il découvrit les gardes que Scaga avait mis en place devant sa porte.

— Y a-t-il place pour moi ici ? demanda une voix douce.

Il se retourna et vit Arafel.

Dans un raclement de chaises et de bancs, tous se levèrent. Branwyn demeura pétrifiée, les mains sur les tempes. Scaga avait porté la main au pommeau de son épée, mais nul ne brandissait son arme. Arafel portait des effets de forestier ravaudés et fanés. Une épée pendait à sa ceinture et ses cheveux clairs étaient ramenés sur sa nuque. Ainsi, elle ressemblait à un jeune garçon à la taille élancée.

— Il y a bien longtemps que je ne suis venue ici, dit-elle dans le silence.

— Quelque part sur les créneaux, on sonnait l'alerte, on appelait à

la bataille, mais nul ne faisait signe de bouger.

— J'ai été sommée de vous venir en aide, reprit Arafel. Je vous le demande : souhaitez-vous mon aide ? Sommez-moi de vous aider ou bien de me retirer.

— Nous ne pouvons oser demander une telle aide, dit Dame Meredydd.

— C'est dangereux, ajouta le harpiste.

— Il est vrai, dit Arafel.

— Quel danger, Arafel ? demanda Ciaran. Quel danger ?

Elle fixa sur lui le regard de ses grands yeux pâles.

— Le Daoine Sidhe a d'autres ennemis. Des choses que vous ne pouvez voir. Sans cesse, les guerres ont atteint Eald, depuis tous ces âges.

— Nous pouvons mourir sans votre aide, dit Meredydd, si aide il y a.

— Hey ! fit Arafel. C'est peut-être vrai.

— Alors, aidez-nous.

— Il faut demander combien cela coûtera, intervint Scaga.

— Il est bien tard pour cela, dit doucement Arafel. Chut ! N'entendez-vous pas sonner l'alerte ?

— Combien ? insista-t-il.

— Je ne fais pas partie du petit peuple, répliqua Arafel d'un ton froid et mesuré. On ne me paie pas avec une coupe de lait ou une poignée de grains. Mes raisons m'appartiennent, Homme. Mais, encore une fois, il est bien tard pour ça. On m'a appelée à l'aide, et je dois aider.

— Alors, nous acceptons, fit Scaga avec un geste désespéré vers le dehors. Aujourd'hui même.

— Donnez-moi du temps. Résistez avec vos forces, et attendez.

Elle se retourna une dernière fois, regarda Branwyn, puis Ciaran, et ajouta sans passion :

— N'allez pas sur les murailles. Restez ici. Attendez.

Sa voix s'effaça avant son image, et il n'y eut plus, là où elle s'était tenue, qu'une chaise vide. Et le silence s'installa.

— Aux armes ! cria Scaga en se portant vers ses hommes, car soudain l'alerte sonnait à nouveau.

Tous se mirent à courir. Ciaran demeura dans la salle. Il se sentait nu et abandonné. Il prit conscience que la pierre était à son cou, offerte aux regards, et il la toucha sans rien ressentir, cette fois. Alors, il se tourna vers Branwyn et il lut la terreur dans son regard.

— Je la connais, lui dit-elle. Nous avons été amies.

— Mais que s'est-il passé ? demanda-t-il, réalisant avec peine que Caer Wiell avait toujours été prise au piège d'Eald. Que s'est-il donc passé, Branwyn ?

— Je suis allée dans la forêt. Et j'ai eu peur.

Il hocha la tête, car il comprenait.

Branwyn et lui étaient au centre des regards, et ces regards étaient brûlants. Dame Meredydd semblait plus effrayée que toute autre, comme si elle vivait un cauchemar. Sa fille était allée dans la forêt et Eald, une fois encore, était venue à eux. Et Scaga avait compris lui aussi, car il avait vu reculer Ciaran devant le fer et connaissait le nom du mal. Mais la terreur avait toujours vécu auprès d'eux, tapie non loin de leurs cœurs.

— Je suis Ciaran, dit-il lentement, car il voulait entendre ses propres paroles. Second fils de Caer Donn. Je me suis égaré dans la forêt et c'est elle qui m'a aidé à parvenir jusqu'ici. Mais à propos du Roi, de votre seigneur, je n'ai pas menti, jamais.

Nul ne lui répondit, pas plus les dames que le harpiste. Il s'approcha de l'âtre et s'assit sur le banc.

— Branwyn ! fit Meredydd d'un ton sec.

Mais Branwyn s'était déjà levée pour venir auprès de lui, et lorsqu'il lui tendit sa main, elle la prit sans le regarder, sans rien dire, car elle savait quels sentiers il avait suivis.

Arafel reviendrait. Il avait confiance, et il se souvenait de ce qu'elle avait dit et que les autres, sans doute, auraient aimé ne pas entendre, si ce n'est Scaga, qui, lui, n'avait peut-être pas compris sa réponse.

Car Eald avait rêvé dans un très long silence, et les Hommes eux-mêmes avaient demandé que ce silence soit brisé. C'était *lui*, lui, Ciaran qui avait fait cela. Il n'avait vu que la puissance et non le prix à payer. Ainsi resta-t-il là, serrant la main de Branwyn, qui était douce et tiède, en se demandant ce qu'elle pouvait éprouver au contact de la sienne.

La guerre qui se préparait n'était pas de fer et de sang. S'ils s'attendaient à ce que le feu pleuve, ils se trompaient tous. Quant à lui, il avait été aveugle.

À présent, il ne l'était plus.

L'Appel au Sidhe

Elle allait rapidement, ô si rapidement, dans les brumes qui cernaient son monde, sous la douce clarté verte de la lune dans les arbres d'argent. Les daims et les autres créatures de la forêt s'approchaient d'elle en la voyant.

Quand elle eut atteint le cœur d'Eald, cette montagne herbeuse étoilée de fleurs, et le cercle des arbres anciens, Eald tout entière se tut et l'on n'entendit plus que la brise. La lune luisait sur le cœur des pierres qui entouraient l'arbre du souvenir, sur les épées d'argent, les armures et les trésors qui recelaient la magie du lieu. La magie dormait encore avec les souvenirs du Daoine Sidhe disparu, car c'était la vie d'Eald.

Arafel rejeta alors l'apparence qu'elle avait prise pour les Hommes et demeura immobile, écoutant les sons les plus ténus, puis le silence, les murmures des voix des elfes. Elle alla ensuite d'une pierre à l'autre, les effleurant doucement de la main et leurs souvenirs prirent vie, et aucun ne dormit plus.

Et dans le monde des Hommes, Ciaran eut un frisson et regarda le feu car il avait le sentiment que la terre avait frissonné en même temps que lui, jusqu'en son tréfonds. Et tous les Hommes, lui semblait-il, allaient se déchirer comme autant de fils de soie.

— Que se passe-t-il ? demanda Branwyn. Qu'éprouvez-vous ?

— On secoue le monde, dit-il.

— Je ne sens rien.

Elle voulait le rassurer mais n'y réussit pas.

Eald s'éveillait. Arafel regardait et écoutait. Enfin, elle s'avança parmi les trésors d'Eald et prit l'armure épargnée par les âges qui avait été la sienne. Elle la revêtit, et la maille brilla comme la lune elle-même. Elle prit aussi son arc et ses flèches de pierre translucide et d'argent. Elle saisit son épée, avant de prendre celle de Liosliath, ainsi que son arc et toutes les armes qui avaient été siennes. Elle escalada le

tertre, déposa son fardeau et s'assit, l'épée posée sur ses genoux. Elle ferma les yeux et écouta Eald.

— Eachthighearn, murmura-t-elle doucement.

Le silence trembla. Une brise nouvelle se leva qui caressa l'herbe drue du tertre, balaya les feuilles et fit chanter les pierres.

Elle souffla plus loin encore, s'insinua entre les arbres, se déploya à travers les prairies, courut sur les fleurs qui courbèrent leur corolle, sur les lièvres surpris qui se figèrent sous la lune.

Elle toucha les eaux de l'Airgiod, y faisant naître un friselis.

Elle souffla sur les arbres de l'autre berge et les branches craquèrent.

— Eachthighearn : prête-moi tes enfants.

Sur les flancs lointains des collines, la brise passa dans un grand frisson d'herbe et continua, voyageant toujours plus loin.

Puis elle revint, elle repassa les collines et la forêt, traversa à nouveau les eaux calmes de l'Airgiod, passa sur les prairies et les bois, hérissa les grandes herbes du tertre, réveilla les murmures des pierres. Elle apportait une faible senteur marine, le souvenir du brouillard et des appels des mouettes.

Arafel sentit un voile de mélancolie retomber sur elle, mais elle serra sa pierre et, ouvrant les yeux, vit le bois tel qu'il était avant.

— Fionnghuala ! appela-t-elle. Fionnghuala ! Aodhan !

La brise reflua, emportant la splendeur verte d'Eald, la tiédeur de l'été, l'herbe douce, la pénombre des arbres. Elle reflua et l'air fut immobile.

Puis un vent nouveau survint, doucement tout d'abord, prenant peu à peu de la force, faisant battre les branches et ondoyer les eaux de l'Airgiod, couchant l'herbe et secouant le bois comme une tempête. Une lumière nouvelle baigna les pierres anciennes. Le ciel était immaculé, l'éclat des étoiles plus pur que jamais, la lune sans voile. Pourtant, c'était bien une tempête qui soulevait des tourbillons de feuilles et faisait gronder l'air, et Arafel se dressa brusquement, brandissant son épée à deux mains. Les éclairs l'entourèrent, jouant dans ses cheveux ainsi que dans les épées des arbres. Le tonnerre roula, très loin d'abord, puis accompagna le vent, de plus en plus fort, éveillant une musique grave puis des échos aigus dans les pierres et les feuilles.

Et il sembla que le vent apportait deux grandes clartés, pareilles à deux lunes jumelles se rapprochant de la terre. Mais c'étaient aussi deux coursiers dont les sabots étaient de tonnerre et la crinière de clair de lune. Ils allaient maintenant au-dessus de la terre ainsi qu'ils l'avaient toujours fait, côte à côte.

— Fionnghuala ! Aodhan ! lança Arafel.

Les chevaux des elfes tournèrent autour d'elle en un lumineux

tourbillon. Fionnghuala la frôla et secoua sa tête, montrant ses naseaux mauves emplis de feu, et son regard était celui du daim, ses yeux étaient immenses et émerveillés. Aodhan huma la brise, se cabra dans un jaillissement de lumière et ses sabots frappèrent le sol.

— Non, dit tristement Arafel. Non, il n'est pas ici. Mais c'est moi qui t'appelle, Aodhan.

La monture de lumière inclina la tête. Arafel ceignit son épée avant de prendre les armes qui avaient été celles de Liosliath. Fionnghuala vint à elle en hennissant doucement. Elle saisit alors sa crinière flamboyante et le chevaucha, et Fionnghuala, aussitôt, s'élança avec Aodhan à son côté. Le vent courba les arbres et des ruisseaux d'étincelles coururent dans les crinières des chevaux ainsi que dans la chevelure d'Arafel.

— Caer Wiell, leur dit-elle.

Devant eux, il y avait le brouillard, mais le vent souffla, des éclairs jaillirent, révélant des formes oubliées, le haut cours de l'Airgiod, les arbres disparus. Des ombres surprises s'enfuyaient, terrifiées, gémissant dans le vent, dans le claquement régulier du tonnerre, tandis que le brouillard se déchirait.

Le tonnerre frappait aussi la cour de Caer Wiell, des éclairs dansaient et sifflaient entre les murailles.

La poterne était sur le point de céder aux derniers assauts, et les hommes s'éparpillaient devant l'apparition des montures et de la cavalière qui venaient de surgir de la fumée.

— Ciaran ! appela Arafel. Me voilà !

Il se dressa près de l'âtre. Déjà, il n'était plus là, il avait abandonné la main de Branwyn qui lança un cri de désespoir tandis qu'il sortait dans la cour. Contre son cœur, la pierre était devenue du feu. Autour de lui, il y avait des éclairs, et tous les songes devenaient vrais.

Arafel se laissa glisser près de lui dans son armure d'argent et lui en présenta une semblable. Il la revêtit et ceignit l'épée d'elfe. Mais son cœur était pris dans la glace. C'était une journée sombre et froide et nuageuse du monde des Hommes, mais ils étaient, eux, dans l'ailleurs, dans la clarté verte de la lune des elfes, dans l'aura de la tempête, et Ciaran sut que l'une des deux montures était sienne.

— Aodhan, dit-il, Aodhan.

Et le cheval s'approcha et attendit, docile.

Mais des humains se pressaient autour d'eux, se serrant contre le vent, le visage sombre, les yeux emplis d'effroi. Des femmes, des enfants, et des hommes blessés, sanglants. Ils ne trouvaient nul mot à lui dire et elle ne pouvait que garder le silence. Elle se dirigea vers la poterne, suivie de Ciaran et des deux chevaux.

Ciaran leva la main vers la muraille et appela :

— Scaga !

Et Arafel répéta : « Scaga ! »

Et le vieux guerrier se tourna vers eux dans le chaos de pierres, le regard éperdu.

— Faites ce que vous pouvez. Nous vous le demandons.

— Prenez garde, Scaga, à ce que vous avez déjà demandé. Vous avez des cavaliers. Qu'ils se tiennent prêts à chevaucher avec nous, s'ils le veulent.

Le temps de quelques battements d'un cœur mortel, le vieux guerrier demeura silencieux. Car dans sa sagesse, il les redoutait. Mais il appela enfin des hommes, il lança des ordres et fit en sorte qu'on selle des chevaux. Arafel attendait, immobile, caressant son arc. Elle songea à se rendre sur les créneaux, mais les flèches de fer pleuvaient dru et elle avait encore du temps.

Elle se tourna vers Ciaran et lui dit :

— Quand tu es dans les chemins d'ombre, tu es à l'abri du fer, mais tu ne peux frapper les Hommes. Le plus sage est d'en sortir quand tu dois te battre, pour y rentrer ensuite.

— Nous pouvons mourir, n'est-ce pas ?

— Non. Pas tant que tu portes la pierre. Nous ne pouvons que disparaître. Mais il existe aussi d'autres destins, Ciaran. La mort est toujours là. Tu verras le Seigneur dans les chemins d'ombre. Laisse-moi les Hommes, là où ils veulent tuer. Et épargne tes flèches : elles sont pour les Hommes.

— Que vais-je faire, alors ?

— Me suivre, dit Arafel d'une voix douce. C'est au plus sage que la main doit obéir, sinon elle se pliera au plus fou. Mais silence, ils sont prêts.

On avait amené les chevaux et des hommes accouraient des murailles et de la poterne. Aodhan hennit doucement et Fionnghuala les salua de même et les destriers des mortels se joignirent à eux, les oreilles rabattues, les naseaux dilatés, les yeux agrandis par la crainte. Arafel s'avança et appela les chevaux par leur nom pour les calmer.

— Voilà Blanche Mèche, voici Sauteur.

Les Hommes la regardèrent sans risquer de question, pas même Scaga, qui montait Blanche Mèche.

Alors, elle se tourna vers la poterne qui oscillait maintenant sous des coups répétés de bélier. Fionnghuala s'approcha et secoua la tête.

— Ne me quitte pas, dit-elle à Ciaran. Tu m'as appelée à l'aide, mais je n'obéis pas : je demande.

— Je reste avec toi, dit-il.

— Scaga, ajouta-t-elle, qu'on ouvre la poterne. (Et elle ajouta plus doucement, à l'adresse de Ciaran :) Trop souvent, les Hommes voient ce qu'ils veulent voir, et ne nous voient pas tels que nous sommes. Même ceux-là. Tant mieux pour eux.

— Et moi... te vois-je telle que tu es ?

— Je ne peux le savoir. Mais je te connais. Et tu as le pouvoir d'invoquer mon nom.

Il ne répondit rien. Elle empoigna la crinière de Fionnghuala et Ciaran l'imita et monta Aodhan. Le destrier renâcla, frissonna et ses naseaux se dilatèrent car Ciaran n'était pas son maître, mais Ciaran connaissait maintenant le rêve qu'il portait au cou et dans lequel Aodhan jouait un rôle. Le vent souffla soudain plus fort et Fionnghuala se cabra.

La Bataille

Dans un craquement de bois, une pluie d'échardes, la poterne céda à l'instant où l'on ôtait les poutres qui la consolidaient. Ciaran vit sa monture s'avancer, légère comme un duvet de chardon, les oreilles pointées sur l'ennemi. Elle prit son essor et fila comme le vent, ses sabots frappant le ciel au rythme du tonnerre. Des éclairs jaillissaient de toutes parts. Arafel chevauchait non loin de lui, sur la jument blanche, dans la clarté de la lune des elfes.

Les assaillants de Caer Wiell les virent alors. Leurs visages illuminés par les éclairs furent déformés par la terreur et il sembla qu'une clameur silencieuse et énorme montait de leurs rangs. Mais ils ne s'arrêtèrent pas, poussés qu'ils étaient par les hordes qui venaient derrière eux.

— Suis-moi ! lança Arafel.

Elle tira son épée tandis que Fionnghuala plongeait dans un chemin d'ombre. Ciaran serra les flancs d'Aodhan et obéit.

Puis ce fut l'horreur. Une douleur brève : celle du fer. Une lame venait de traverser sa substance, invulnérable dans la région d'ombre. Arafel sortit en un éclair de l'ailleurs et l'épée d'argent frappa.

Les Hommes et leurs chevaux mortels semblaient lents, de plus en plus lents tandis que galopaient les destriers des elfes. S'ils couraient encore, ils ne gagneraient pas de terrain. Ciaran leva son épée, l'abattit, mais la main lui manqua, et il dut frapper une seconde fois car l'homme lui avait échappé. La pierre de rêve chantait dans son esprit et une étreinte de glace s'était refermée sur son cœur. Aodhan bondit en avant et le tonnerre gronda plus fort. D'autres formes les accompagnaient. Des chiens souples et rapides, un cavalier noir sur son cheval d'obscurité. Submergé par l'horreur, Ciaran se saisit de son arc.

— Non ! fit Arafel. Ne frappe pas ceux-là !

Le Seigneur Mort s'éloigna d'eux, et Ciaran, se retournant, vit Scaga et les autres cavaliers qui les suivaient, au lent galop des mortels. Capes et chevelures flottaient dans le vent et les éclairs. Arafel lança

un ordre bref et les destriers elfes gagnèrent encore de la vitesse. Des ombres défilaient autour d'eux, de plus en plus vite, celles des Hommes. Ils ressentaient la morsure du fer comme un frisson empoisonné et douloureux et les chevaux continuaient de s'enfoncer dans l'ailleurs, n'en sortant que le temps d'un souffle pour repérer leur chemin.

Nous sommes des fantômes sur cette terre, songea Ciaran, et nous ignorons tout de l'héritage que nous représentons, car lors de ces passages du monde mortel à l'ailleurs, il ne percevait qu'un paysage paisible, sans chemins ni fermes, sans guerre et sans Hommes. Pourtant, il n'était pas désert. Il entendit le son éclatant d'une trompe et de petits êtres apparurent, se dispersant sous les sabots des destriers, certains beaux, d'autres affreux ou difformes. Une lame ricocha sur la cotte de mailles de Ciaran avant qu'il ait pu se dérober. Le tonnerre craqua et les chevaux bondirent. Ciaran frappa à grands coups d'épée et vit Arafel submergée par une vague d'ombres surgies de l'air épais. Elle disparut et les ombres la suivirent.

— En avant ! cria-t-il à l'adresse d'Aodhan, et le destrier suivit Arafel dans la clarté du jour mortel. Nulle part il ne vit les ombres. Elles n'étaient plus là, ou bien elles se cachaient ou s'étaient transformées. Arafel massacrait des Hommes et le cœur de Ciaran en fut glacé tout en lui criant : tu es l'un d'eux ! Puis une autre pensée lui vint, paralysant ses membres.

« Abandonne, abandonne », disait la pierre, chantait la pierre au plus profond de lui, car il était impuissant à manier les armes qu'il portait.

Il lutta contre cette voix, qui s'efforçait de survivre. Aodhan cessa de lui obéir et sa course devint plus rapide encore, tandis que le vent se faisait plus fort, tandis que défilaient des cauchemars. Une haine ancienne, une colère se leva alors en Ciaran en entrevoyant ces ombres contrefaites qui se tordaient devant ses yeux.

— Liosliath ! hurlaient-elles avec fureur.

Et sa colère ne fit que croître. Il leur lança des imprécations en réponse, des mots qu'il ignorait. Aodhan bondit en avant tandis qu'il prenait son arc et ajustait une flèche. Dans le souffle de la tempête, il la vit jaillir, sa pointe de glace vibrant de lumière. Avec un cri aigu, l'une des horreurs disparut et les autres se dispersèrent dans le vent. Ciaran vit une lumière auprès de lui, qui devint Fionnghuala portant Arafel dont le visage était à la fois serein et terrible à voir. Elle décochait flèche après flèche et des Hommes tombaient. Ils n'étaient plus rien. C'était la guerre, et l'ennemi était aussi ancien que la terre. Des ombres fuyaient devant eux, se retournant parfois pour frapper, pour tomber.

Soudain, ils furent seuls, dans un lieu gris et brumeux.

Ils ont fui, ils ont fui, chanta le rêve à l'esprit de Ciaran. Où qu'il portât son regard, régnait à présent le silence vénéneux du fer.

— Viens, lui dit Arafel.

Et ils quittèrent l'ailleurs pour plonger à travers l'ombre et découvrir un champ ensanglanté sur lequel tombait la pluie. Dans la boue, les corps des humains étaient trempés, entre les lances brisées. Ils se trouvaient au milieu de la bataille et chacun des camps s'était retiré pour un temps de répit. Ciaran se porta vers ceux de Caer Wiell et sa douzaine de cavaliers qui s'étaient regroupés devant le front des fantassins.

C'était une pause, et pas encore la victoire, sous les larmes froides du ciel.

Mais un nouveau cavalier s'avavançait vers eux, traversant le borbier sanglant. C'était comme un fragment de nuit, et sa robe flottait contre le vent des mortels. Le Seigneur Mort était penché sur l'encolure de sa monture et Ciaran eut un frisson en devinant, à la lumière des éclairs, un os nu dans la tête d'ombre du cheval.

— Vous êtes fous, dit le Seigneur Mort. Retirez-vous.

— Ils ont invoqué mon aide, dit Arafel. Je ne puis me démettre.

Le Seigneur Mort se redressa et leva un bras de nuit vers les lignes lointaines de l'ennemi.

— Ignorez-vous qui est là-bas ? Qui est venu de dessous les collines pour leur prêter assistance ?

— Je le savais. Mais nous ne pouvons renoncer.

— Ces dieux sont mes frères. Voici les paroles qu'ils m'ont confiées : Retirez-vous, avant que le pire n'advienne.

— Qu'ils restent au large. Il y a suffisamment de mal ici.

— Retirez-vous, murmura avec insistance le Seigneur Mort. Si tous ceux du Daoine Sidhe avaient quitté cette terre, ces choses cruelles ne seraient pas revenues.

— C'est parce que je ne suis jamais partie, mon jeune ami, qu'elles sont restées cachées, dit Arafel avec un rire sauvage, et le cheval d'ombre frémit. Ne sais-tu pas maintenant pourquoi je veille sur Eald ?

Le Seigneur Mort ne dit rien, à court de réponse. Ciaran essayait de percer du regard l'obscur silhouette tandis qu'Aodhan piaffait, car des forces étaient au travail sous terre, de plus en plus nombreuses.

— Je ne te commande rien, dit Ciaran à Arafel, avec effort. Je sais ce qui doit être. Je t'ai amenée ici, mais je te défie. Il faut nous rendre à la Mort, nous et eux, afin que cela se termine.

Arafel le regarda.

— Ce sont les Hommes qui leur prêtent leur pouvoir, lui dit-elle. Et tu vois plus clair que naguère. Nous devons nous battre ici, sur ce champ, jusqu'à ce que l'autre armée ordonne à ses alliés de se retirer.

— Mais il n'y aura pas de vainqueur, ou de perdant.

— Il en est ainsi. Lorsque votre ennemi mortel aura gagné, ses alliés n'en seront que plus forts. Leurs pouvoirs en seront grandis et ils balayeront le monde. Comprends-tu à présent, Homme, mon cousin ?

— Pardonne-moi, murmura Ciaran.

— Tu demandes l'apaisement. Je te le donne. Et je dois t'avouer que j'espérais être plus forte que ceux de Caer Wiell. Si nous pouvions enlever à l'ennemi assez de vies humaines... mais nous ne sommes pas assez forts.

— Il vous reste un pouvoir dont vous ne vous servez pas, remarqua le Seigneur Mort. Avez-vous le désir de les voir vaincre ?

— Tu connais aussi le prix de cela.

— C'est maintenant qu'il est nécessaire.

— C'est un sacrifice qui n'en viendra pas à bout, qui ne les tuera pas. Et quoi, ensuite, Seigneur Mort ? Tu n'as aucun pouvoir sur eux, pas plus que sur moi. Nul ne les surveillera pendant des centaines de vies d'Hommes... Non, ainsi il n'y a pas d'espoir. Je vais te dire ce qu'il faut faire : éloigne-toi de Caer Wiell. Nos forces sont trop diminuées.

— Je ne le puis. Moi aussi, je suis commis. On m'a appelé.

— Mon Roi sera bientôt là, dit Ciaran, si seulement nous pouvons tenir.

— Ton Roi se fait attendre depuis longtemps, dit Arafel d'un ton calme. Tu as été fort avisé en invoquant mon aide, car Caer Wiell était perdu. Ainsi donc, nous devons servir et périr. Et tu ne connais pas encore le prix de cette chute.

— Hier, une bataille a été livrée, dit le Seigneur Mort. Crois-moi, je connais ces choses. Il y a encore des escarmouches, et cette force est clouée dans les collines, Homme. N'espère pas sa venue. L'ennemi est à la passe de Caerdale et toute la puissance de ton Roi ne saurait le déloger des hauteurs.

Ciaran écouta en silence. Il lui semblait distinguer un reflet, une lueur dans ce masque de ténèbres. Puis il perçut un battement, celui de son cœur, ou bien celui d'Arafel, ou les deux. Il posa la main sur la pierre de rêve et crut entendre un chuchotement. Il devina la présence d'un elfe qui avait le courage de rire de la pensée qui lui venait. Aodhan se cabra aussitôt.

— Non, lui ordonna Arafel, mais il y avait une étincelle dans ses yeux. Tu es avisé, c'est là toutefois un chemin que tu ne dois pas emprunter, Homme. Tu dois demeurer ici. S'il faut servir Caer Wiell, c'est à moi de frapper.

— Tous ses alliés humains seront défaits et l'ennemi les prendra, dit le Seigneur Mort. (Il devint comme un nuage d'encre.) Mais je peux quitter ce champ avec toutes mes forces.

— Va, dit Arafel.

Le Seigneur Mort disparut. La pluie seule demeura, puis s'effaça à son tour.

Arafel se pencha pour parler à l'oreille de son coursier. Fionnghuala s'élança aussitôt. Aodhan regarda la jument blanche en hennissant, piaffa mais demeura docilement sur place.

Sur le champ de bataille, les lignes ennemies se reformaient. Ciaran frissonna. Méfie-toi, dit une voix au creux de son esprit. Tu ne vois que les Hommes. Les autres sont plus proches encore.

— Liosliath, dit-il alors en levant la pierre entre ses doigts, je vais cesser d'être. Éveille-toi. Éveille-toi, Liosliath, car c'est de toi qu'ils ont besoin ! Tes ennemis sont là !

Un feu glacé se déversa de la pierre. Avec effroi, il sentit le pouvoir qui gagnait tous ses membres, l'orgueil qui montait en lui, en même temps qu'un rire méprisant à l'égard des Hommes.

Aodhan, alors, se mit à galoper en longues foulées vers les murailles de Caer Wiell. Il vit le visage de Scaga, marqué d'une balafre sanglante, il le vit, cet homme sans peur, reculer devant lui. Il sauta dans l'ailleurs et surprit l'ennemi qui se rassemblait, comme une marée. Il cueillit une flèche dans son carquois, ajusta et tira, et vit une ombre succomber lorsque la pointe de pierre se planta en elle.

Brandissant la pierre, il s'approcha d'Eald et jeta un charme sur toute l'armée qui le suivait et la recouvrit d'un voile d'argent.

— Allez ! cria-t-il.

Mais il était le prince des elfes, le maître d'Aodhan, qui savait comment se battre contre le fer. Et Aodhan filait de plus en plus vite, et de plus en plus lentement allaient les Hommes, et l'épée de l'elfe surgissait de l'ailleurs et tailladait les chairs et nul ne lui opposait de résistance.

Pourtant, aucun d'eux ne mourait. L'ennemi faiblissait sous les coups atroces de ceux de Caer Wiell, mais ceux qui tombaient en face ne mouraient pas non plus et continuaient de se battre aussi longtemps que leurs membres n'étaient pas tranchés.

Le vent apporta une plainte, et une forme ténébreuse. Des éclairs illuminèrent des formes monstrueuses. Des coups plurent sur l'armure d'argent. Rassemblant ses forces, il se rua contre elles, Aodhan ne cessant de plonger dans le monde des mortels, jusqu'à ce que certaines, parmi les choses abjectes, le poursuivent sous les regards effrayés des Hommes.

Scaga était parmi eux. Il avait perdu sa monture et était là, dans la boue, l'épée à la main, les yeux pleins d'effroi. Le cœur de Ciaran fut gagné par la pitié, et il aurait voulu emporter avec lui le vieux guerrier, mais Liosliath était le plus fort et Aodhan reprit son essor dans un bruit de tonnerre. Au bas de la colline, les eaux de la Caerbourne charriaient des flots de sang. Sur les rives, les jeunes

arbres avaient été fracassés. Il se servit de son épée, frappant les rangs serrés des Hommes qui se dressaient contre lui, il les repoussa, les blessa mais ne les tua pas. La lumière devint plus pâle car le soleil des humains allait vers son déclin tandis que se levait celui des elfes.

Les choses de l'ombre reprirent alors plus de force encore, repoussant devant elles des humains mutilés contre les mutilés de Caer Wiell.

Mais l'ennemi était de tous côtés, partout, convergeant sur la poterne enfoncée, massacrant les défenseurs.

Il se retrouva auprès de Scaga, qui hurlait des ordres à ses hommes tandis que des murailles pleuvaient les flèches. Les créatures de l'ombre, sous la morsure du fer, se tordaient de souffrance, mais d'autres rampaient jusque sous les murailles de la forteresse et arrachaient la pierre.

Vint un vent de l'est, violent et soudain, puis le tonnerre.

— Arafel ! cria-t-il.

Elle était là. Il se glissa dans l'ailleur et entrevit une lueur dans les brumes des terres disparues, avec des ombres alentour, prisonnières, désespérées. Il pressa de toutes ses forces contre la porte, mais son bras faiblissait et Aodhan cédait sous lui. D'autres assaillants humains vinrent se joindre aux premiers. Un cri de détresse s'éleva alors de l'autre côté de cette marée humaine.

— Liosliath !

Le vent apporta ce cri et il entrevit la silhouette blanche de la jument et l'éclat de l'épée d'argent d'Arafel. Aodhan s'ébranla et s'élança au galop.

Soudain, un vide apparut auprès de lui. Il avait la forme d'un cavalier sur son cheval, et des chiens d'obscurité le suivaient. Puis survinrent d'autres cavaliers, pareils au Seigneur Mort, et des hommes d'armes qui allaient à pied, certains semblables à des Hommes, d'autres cornus comme des cerfs.

Fionnghuala brillait dans le borbier, et sa cavalière était une apparition pâle et terrifiante, les cheveux au vent.

— Liosliath ! cria encore une fois Arafel, et il tendit la main et saisit la sienne, brièvement, et la joie qu'ils ressentirent, à peine née, mourut.

Les armées s'affrontaient dans la tempête et dans les ténèbres. Des choses d'ombre bondissaient et déchiraient, ou bien retombaient, pourfendues, et d'autres ombres étaient emportées par les vents. Le Seigneur Mort brandit l'imitation d'une trompe et en sonna et les nuages s'accumulèrent quand son cheval de ténèbres se mit en marche, avec Aodhan et Fionnghuala à ses côtés. Ainsi s'avancèrent-ils accompagnés par les aboiements des chiens, s'élevèrent dans les airs et se laissèrent porter par les courants du vent. Aodhan frémit, secoua la

tête, tandis que Fionnghuala tournait en cercles rapides, traquant une chose d'abomination qui revint aux chiens. Des nuages roulèrent avec le tonnerre, la trompe résonna une fois encore, et d'autres cavaliers survinrent, portant des bannières semblables à de vastes nuages noirs. Ils étaient suivis d'Hommes d'armes aux yeux sombres, aux lances flamboyantes, montés sur des chevaux au regard mort. On massacrait les morts. L'Homme qui était en Ciaran frissonna devant cette vision, car certains des visages qu'il voyait étaient familiers et il en avait aimé plus d'un. Il aperçut là un cousin, ici un ami d'enfance, et surprit soudain un cavalier dont le fer de lance blanc lui était connu.

Il appela : « Scaga ! ». Mais le cavalier passa au large, le regard vide, sans le voir, et d'autres hommes de Caer Wiell le suivaient. Le dernier, pourtant, se retourna et lui fit signe.

— Liosliath ! cria Arafel.

Elle tendit la main. Et Ciaran ne put qu'obéir au prince des elfes, et Aodhan glissa entre les nuages tandis que s'enfuyaient les ombres.

Ils revinrent seuls sur le champ de bataille du monde des hommes, mais la bataille s'était achevée. Sur leur passage, des formes de noirceur se retirèrent, cherchant refuge quelque part avant de disparaître, de s'effacer.

Les Hommes s'étaient rassemblés devant Caer Wiell, au sommet de la colline. Ils chevauchaient lentement, à présent, et leurs armes avaient regagné leurs fourreaux.

Puis Arafel s'arrêta, le regard fixé sur la poterne, et dit :

— Je suis libre. La chose est faite.

— Approchons-nous, quémанда Ciaran, car ceux de Donn étaient venus, avec le Seigneur Evald et l'armée du Roi, et il y avait aussi ceux de Caer Wiell, ceux qu'il aimait et dont il voulait connaître le sort.

— Tu veux les voir, n'est-ce pas ? fit Arafel. Hey ! Je comprends les liens de parenté. Va.

Il sut alors qu'elle ne franchirait pas les murs de Caer Wiell. Il connaissait sa fierté, mais Aodhan obéit à sa volonté et s'avança.

Les hommes qui s'écartèrent devant lui avaient encore la peur sur leurs visages. Lorsqu'il fut à la poterne, il vit la bannière d'Evald, et Evald en personne qui lançait des ordres à ses hommes. Il s'arrêta et le dévisagea. Et Beorc était là aussi, agenouillé auprès de lui. Et il tenait entre ses bras le corps mutilé, sanglant et boueux de Scaga et pleurait.

— Il s'est battu mieux que bien, déclara Ciaran.

Beorc leva les yeux et, dans son regard, le chagrin devint de la peur. Et cela, pour Ciaran, fut comme la douleur du fer, dont le venin se répandait autour de lui avec tant de force qu'il avait de la peine à respirer. Aodhan se dérobait sous lui et il alla plus loin, vers les

murailles, près de la poterne, en quête de son père, de Donnchadh et de la bannière de lune de Caer Donn. De son regard d'elfe, il les découvrit très vite et il s'arrêta non loin d'eux.

Tous levèrent la tête sur cet étrange cavalier sans le reconnaître, sinon, songea-t-il, ils n'auraient pas eu cette frayeur dans leurs yeux. Alors, il s'éloigna et les Hommes s'écartèrent de son chemin.

— Reste encore, ordonna-t-il à sa monture, car il voulait continuer d'aller entre les groupes de gens familiers, ses amis, ses cousins, malgré ces regards de terreur qu'il rencontrait partout.

Obéissant à son cœur, il se retrouva dans la grande salle de Caer Wiell, près de l'âtre, avec Dame Meredydd et Branwyn. Dans leurs yeux, il y avait la même peur.

— Tout est bien, dit-il en portant la pierre à son cœur pour en apaiser la souffrance. Votre seigneur est de retour. Vous êtes en sûreté. Mais Scaga est mort.

Leur disant cela, il pleura, alors qu'il ne le souhaitait pas. Puis il commença à disparaître, mais Branwyn lança son nom et le retint. Elle s'approcha de lui, poussée par un désir mortel. Il lui prit la main, l'embrassa, puis posa les lèvres sur son front, et resta encore un moment.

Le Seigneur Evald entra, accompagné du Roi.

Ciaran s'agenouilla devant le Roi tandis que Laochailan le dévisageait avec la même crainte que tous les autres.

— Bienvenue, dit le Roi qu'il avait tant aimé, mais seules ses lèvres avaient parlé et non son cœur.

Et Evald, le Seigneur le plus voisin d'Eald, lui adressa le même regard hostile – avant de s'approcher et de l'étreindre entre ses bras.

Ils surgirent bientôt tous dans un fracas d'armures, mais ne s'approchèrent pas, son père non plus que son frère.

— Ciaran, dit enfin son père d'un air hagard.

Donnchadh fit un pas vers lui, mais son père leva le bras et le retint. Et le visage de Donnchadh devint celui d'un étranger, triste et sévère.

Ils ont toujours su, songea Ciaran. Ils ont toujours su ce que porte notre sang. Il se rappela que la lune des elfes était sur la bannière de Caer Donn depuis des âges immémoriaux.

— Nous repartons, dit son père en se tournant vers le Roi, ignorant Ciaran. Nous avons trop longtemps négligé nos affaires.

— Allez, dit le Roi.

Et le père et le frère de Ciaran quittèrent la salle sans se retourner.

Il resta terrassé, puis regarda enfin Branwyn, qui lui rendit son regard, et il se laissa enfin emporter dans l'air froid, vers le brouillard,

les chemins d'ombre déserts.

Après quelque temps, il revint dans le monde des mortels, jusqu'à la cour, mais à présent, tout était calme, plus calme que jamais.

Il sortit sur le champ de bataille dont l'horreur était inchangée.

— Aodhan, appela-t-il doucement.

Dans une bouffée soudaine de vent, le cheval sortit de la nuit, clair comme le soleil des elfes à son plus haut. Il flatta la blanche encolure en songeant à sa demeure dans les collines, à Caer Donn. Il pourrait y aller, au moins une fois, voir sa mère et les siens, tout ce qui lui avait été familier, leur parler avant que son père, Donnchadh et tous les autres leur apportent la nouvelle, avant que Caer Donn ne lui soit fermé à tout jamais. Avant... tant de choses. Oui, Aodhan pouvait l'emporter là-bas.

Il effleura la pierre à son cou et dit : « Arafel. »

Mais la présence qui se manifesta n'était pas celle d'Arafel. Pourtant, il la sentit dans son cœur et elle était douce, lumineuse. Il reconnut cet orgueil mais, cette fois, le contact était empreint de bonté et de chaleur.

— Homme, chuchota la présence, et il entendit le grondement de la mer et les cris des mouettes. *Homme*.

Ce fut là tout ce que dit le prince des elfes.

La Fin de Tout

Lorsqu'il vint, il n'était pas seul et elle fut surprise. Il portait de bons habits de forestier et Branwyn le suivait, ses cheveux d'or tout piquetés d'épines de ronce. Il tenait une épée et un arc était passé à son épaule. Il était aussi chargé d'un sac, apparemment très lourd. Arafel, qui les regardait approcher, aurait voulu venir à leur rencontre, les aider, mais elle lisait la peur dans le regard de Branwyn et elle se dit qu'elle n'aurait guère pu lui être utile : Branwyn était vouée à souffrir des épines.

Ils pénétrèrent enfin dans le rond de danse. Il l'appela alors dans son esprit et elle vint à lui, et elle eut un sourire attristé en voyant le chagrin dans ses yeux, puis elle se tourna vers Branwyn, qui lui rendit son regard.

— J'ai ramené Aodhan, dit Ciaran.

— Vous seriez venus plus vite sur lui.

— Branwyn a essayé.

— Ah, fit Arafel avec une trace de pitié, et elle porta de nouveau son regard dans celui des yeux bleus de Branwyn. Tu aurais dû le faire, ajouta-t-elle.

Derrière la peur, elle discerna ce qui restait de l'enfant, et qui se battait.

— Je le voulais, dit Branwyn.

— C'est bien, et c'est beaucoup.

Un vent brusque s'était levé. Arafel perçut la présence d'Aodhan, mais seul Ciaran pouvait l'invoquer. Ciaran, alors, leva la main et le cheval s'avança dans le soleil mortel, encore nimbé de la clarté de la lune des elfes. Des éclairs jaillirent dans la clairière et de petits tonnerres roulèrent un peu partout. Ciaran tapota le col de la monture blanche, murmura son nom et lui ordonna de partir. Le tonnerre claqua plus fort et Aodhan disparut tout aussitôt, et sans doute une part du cœur de Ciaran s'en alla-t-elle avec lui.

Puis, s'agenouillant, Ciaran défit le paquet qu'il avait apporté et en sortit l'épée, l'arc et l'armure étincelante qu'il disposa dans l'herbe,

aux pieds d'Arafel.

— Je te remercie, dit-elle, et les présents disparurent.

— C'est moi qui te remercie. Mais... comprends-tu ? Je les ai portés aussi loin que je l'ai pu. Ces choses que j'ai vues, je les verrai toujours. Et il suffit ainsi.

— Je sais, lui dit-elle.

Il se leva et prit la chaînette d'argent à son cou.

— Non, dit Arafel. Cela, tu dois le garder.

— Je ne le puis.

Il lui présenta la pierre d'une main tremblante.

— C'est ta protection, insista-t-elle.

— Prends-la.

— Mais c'est aussi celle de Branwyn. Comment peux-tu espérer quitter cette forêt sans cela ? Veux-tu qu'elle soit poursuivie par le Chasseur, elle aussi ?

Cela le vainquit. Sa main retomba, mais Branwyn lui prit le bras.

— Moi aussi, je sais tout cela, lui dit-elle, et il y avait dans ses yeux clairs plus de sagesse qu'il n'en avait jamais vu. Mais je suis là. Et nous repartirons ensemble.

Ciaran tendit de nouveau la pierre à Arafel et lui dit :

— Je t'en prie. Je suis un Homme, et ainsi vivent-ils. Si je conserve cela, il n'y a plus d'espoir pour moi au monde.

Arafel tendit la main et, à regret, prit la pierre. Ses lèvres s'entrouvrirent sous l'effet du pouvoir qui soudain lui venait.

Des larmes embuèrent son regard.

— Ah... Homme, quel présent tu me fais... Et il n'y a rien que je puisse te donner à mon tour.

— Ta bénédiction, dit Ciaran. Pour nous deux.

— Rares sont les Hommes qui aient demandé cela au Daoine Sidhe.

— Moi, je le demande.

Elle l'embrassa alors, avant d'embrasser Branwyn.

— Allez, leur dit-elle.

Et ils allèrent, main dans la main, et elle les suivit par les sentes d'ombre, invisible. Ils rencontrèrent toutes les ronces sur leur chemin, ils butèrent sur chaque pierre et durent escalader tous les tertres, et il advint que des ombres sifflent sur leur passage, qu'Arafel dispersa rapidement.

Et puis, enfin, ils furent dans la Forêt Nouvelle et ils s'engagèrent sur la pente, descendant vers la Caerbourne, vers Caer Wiell. Arafel les observait depuis un entablement de rocher quand elle devina une noirceur à son côté et fronça les sourcils.

— Il ne leur faut plus qu'un peu de temps, fit-elle. Donne-le-leur.

— Nous étions alliés, dit le Seigneur Mort. Croyez-vous que ma mémoire soit si courte ? J'attendrai. Quant à Branwyn... Elle a

toujours été mienne.

À nouveau, le visage d'Arafel s'assombrit.

— Mais j'ai une autre apparence, ajouta le Seigneur qui était obscurité.

Elle se redressa et porta la main au pommeau de son épée d'argent.

— Prends garde, Seigneur Mort. Je connais ton nom. Et quand je te verrai tel que tu es, c'est toi qui seras en grand péril. Ne me tente pas.

— Vous m'avez demandé une faveur.

— Hey ! (Et sa voix était plus douce, tout à coup, toute colère oubliée.) C'est vrai.

— Il peut revenir ici s'il le souhaite, et elle aussi. Il mourra de mort tranquille, dans de longues années. Je lui offre cela.

— Et moi, dit Arafel, je te pardonne d'autres choses.

Puis, elle le quitta, et elle suivit la berge sereine de l'Airgiod jusqu'au bosquet empli de clair de lune.

Elle y retrouva Fionnghuala ainsi qu'Aodhan.

— Allez, maintenant, leur dit-elle. Vous êtes libres.

Mais ils ne partirent pas, ils restèrent auprès d'elle, et un vent s'éveilla qui apportait des souvenirs.

— Liosliath, murmura-t-elle en posant la pierre contre son cœur.

Il savait. Il existait un autre lieu hors de celui-ci. Et, serrant la pierre, Arafel se mit en marche entre les arbres argentés.

Eald était devenue plus petite, mais le lieu existait encore, à la lisière de la forêt. Il lui appartenait encore mais pas vraiment, et le Gruagach s'y cachait, se souvenant de querelles anciennes. Mais les champs avaient été épargnés. Dans cette terre, le fer n'avait pas plu. Arafel, bien sûr, préférerait l'ombre de ses arbres familiers, mais elle accepta ces étendues plus vastes qu'Eald où tout pouvait croître. Cela lui coûta. Elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour réparer les maux de la guerre. Autrefois, elle avait choisi ces bois et s'y était maintenue – mais elle comprenait à présent, avec une émotion toute particulière, que ses voisins étaient valeureux, braves et enclins à faire selon leur volonté. Elle n'avait jamais vraiment su pourquoi elle veillait, si ce n'est par orgueil. Elle ne souhaitait pas soutenir à jamais ce que le Sidhe avait été. Mais elle faisait cela par amour, à présent.

Pourtant, un jour, elle se retrouva au bord du désespoir, car elle avait tant perdu de ce qui avait été Eald. Elle alla au cœur de sa forêt pour y trouver le réconfort, elle écouta les pierres, emplies d'une lassitude trop lourde pour qu'elle pût la supporter plus longtemps.

Et puis, elle la trouva. Une chose si petite, sous ses pas. Une branche, pensa-t-elle. Une branche tombée des arbres d'argent. Mais jamais le vent n'avait réussi à briser la moindre branche dans Eald. La forêt se meurt, songea-t-elle, en se penchant pour la ramasser.

Et puis elle se retrouva à genoux, car la branche avait ses racines

bien ancrées dans le sol, et ses feuilles d'argent délicatement veinées étaient nouvelles. C'était le premier signe de vie nouvelle dans tout Eald depuis le déclin du monde.

APPENDICE

concernant les noms rencontrés

La Forêt d'Eald correspond à une géographie imprécise, puisqu'elle appartient au domaine de la féerie. La nomenclature que le lecteur aura rencontrée est en grande partie celte et galloise, avec un léger apport de vieil anglais. De sorte que ce pays de fées, entre tous, se trouve à la jonction de contrées qui ont vu bien des peuples, vraisemblablement un peu au-dessus du pays de Galles, dans cette région qui est aussi ancienne que riante. Dans notre monde, ceux qui parlent l'anglais se trouvent donc plus loin à l'est. Quant aux Gallois, ils sont au sud. Ceux qui parlent le celte sont plus près de la mer – et ils en sont probablement venus.

Quant aux elfes, ils portent généralement des noms celtes, ou bien c'est le celte qui est marqué par les elfes, ce qui fut le cas autrefois.

Des noms tels que ceux d'Arafel et d'Evald, qui apparaissent très tôt et très souvent dans le récit, ont une orthographe différente de celle, plus ancienne, qui a été écartée par égard pour le lecteur. Et c'est à l'intention de ceux qui ne sont guère familiers de ces langages que nous avons composé cet appendice, dans l'espoir de les éclairer sur les noms d'Eald et de leur donner le plaisir de découvrir qu'ils sont, quand on sait les lire, un peu les nôtres.

Dans la table qui suit, les mots celtes sont indiqués par la lettre C, les mots gallois par la lettre G, et les mots du vieil anglais par VE.

aelf (elfe) VE Un elfe

Aelfraeda (elf red a) VE à l'origine : *aelf* (elfe) et *raeda* (conseil)

aesc (esh) VE cendre

Aescbourne (esh burn) VE torrent de cendre : ASHBURN

Aescford (esh ford) VE gué de cendre : ASHFORD

Aesclinn (esh linn) VE étang de cendre : ASHLIN

Airgiod (ar gi ud) C argent

An Beag (an beg) C petit

Aodhan (a o dan) C canaille

ap (ap) G fils de

Arafel (ar a fel) C or. AOIBHEIL (a o ev al) joyeuse

Ban (ban) C pâle, blond

Banain (ban en) C blond : BANNEN

Bebhinn (bev in) C BEVIN

Beorc (burk) VE bouleau : BURKE

Beorthramm : (burt ram) VE corbeau : BERTRAM

Boglach (bog lach) C marais

bourne (burn) VE cours d'eau

brad (brad) VE large

Bradhaeth (brad heath) VE grande bruyère

Branwyn (bran win) G or. BRONWEN (bron win) blanche poitrine

Cadawg (ca-doc) G guerrier : CADDOCK

Cadhla (ca ly) C combattant : CALEY

caer (ker) G forteresse

Caer Damh (ker dav) C repaire du cerf

Caer Luel (ker lel) VE donjon : CARLISLE

Caer Wiell (ker well) VE demeure du printemps

Caerbourne (ker burn) torrent du château

Caoimhin (ku ev in) C doux : KEVIN

Carraig (KAR rak)C pierre dressée

Cearbhallain (KER va len) C victoire : CARROL (an)

Ciaran (KEE ran) C crépuscule : KIERAN

Cinhill (kin il)

Cinnfhail (kin vel) C tête

Coinneach (ko en nach) C mousse : KENNETH

Conmhaighe (kon vay) C chien de chasse : CONWAY

Cuilean (kul an) C chiot : QUILLAN

Dalach (da lach) C conseillers : DALEY

damh (dav) C cerf

Daoine Sidhe (thee na Shee) C Le Peuple de la Paix, le peuple des Fées. Très souvent, des forces ou des pouvoirs ressentis comme dangereux portent des noms contraires à leur nature, ce qui évite de les invoquer accidentellement ou encore de les offenser. On ne doit pas user du nom véritable, tel est le fait connu. Et, bien sûr, ceux du Daoine Sidhe n'ont pas pour coutume de le révéler. On dit encore à leur propos PEUPLE JOLI, pour les mêmes raisons. Le terme SIDHE s'applique à bien des créatures : par extension, le Gruagach appartient au Sidhe. Mais le Daoine Sidhe domine tous ceux de son espèce.

Diarmaid (der mit) C libre : DERMOT

Diomasach (dem sey) C fier : DEMPSEY

Donn (don) C brun

Donnchadh (don cad) C tartan brun : DUNCAN

Dryw (drew) G vue : DREW

Dubh (du) C noir

Dubhlachan (du la han) C sombre : DOOLAHAN

Dun na h-Eoin (dun na hey win) C la tour des oiseaux

each (ek) C cheval
Eachthighearn (ek ti arn) C seigneur des chevaux
ead (ed) VE noble
eald (eld) VE vieux
Evald (ev ald) VA AECWEALD, bois de chêne
Fearghal (fir gal) C homme valeureux : FARREL
Feochadan (fo ka dan) C ronce
Fionn (fee an) C clair : FINN
Fionnbharr (fin var) C cheveux clairs
Fionnghuala (fin e la) C épaule blanche : FINELLA
Fitheach (fay ak) C corbeau
Flann (flan) C rouge
Glass (glass) C gris
Gruagach (gru gy) C velu. Ce mot a des sens divers. Pour le Sidhe, il désigne celui qui accomplit des travaux domestiques.
Haesel (hay sel) VE noisette : HAZEL
Haeth (heath) VE bruyère : HEATH
Holen (ho len) VE sacré : HOLLIN
Hrothramm (roth ram) VE corbeau célèbre
Laochailan (la ok lan) C héros : LACHLANN
linn (lin) VE mare : LYNN
lios (li-ess) C fort Sidhe
Liosliath (liess-lia) C forteresse Sidhe grise : LESLEY
Lioslinn (lies-lin) C forteresse Sidhe près d'un lac
Lonn (Ion) C fort : LONN
Meara (mer a) C rire franc
Meredydd (me re dith) G la mer : MEREDITH
Muirne (murn a) C hospitalité : MYRNA
Niall (ne al) C héros : NEA L
Ogan (o gan) C jeunesse
righ (ree) C roi
Ruadh (ro ak) C rouge, daim roux
Ruaidhrigh (ru a ree) C roi rouge ou roi des daims : RORY
Scaga (skag a) C bouquet d'arbres : SHAW
Sgeulaiche (skel ly) C conteur d'histoires : SKELLY, SCULLY
Siobrach (sov rak) C primevère
Siolta (shel ta) C poule d'eau
Taithleach (tul ly) C expérimenté : TULLY
Tiamhaidh (tiv ak) C crainte
tighheam (ti arn) C seigneur
wiell (well) VE source
wulf (wolf) VE loup

